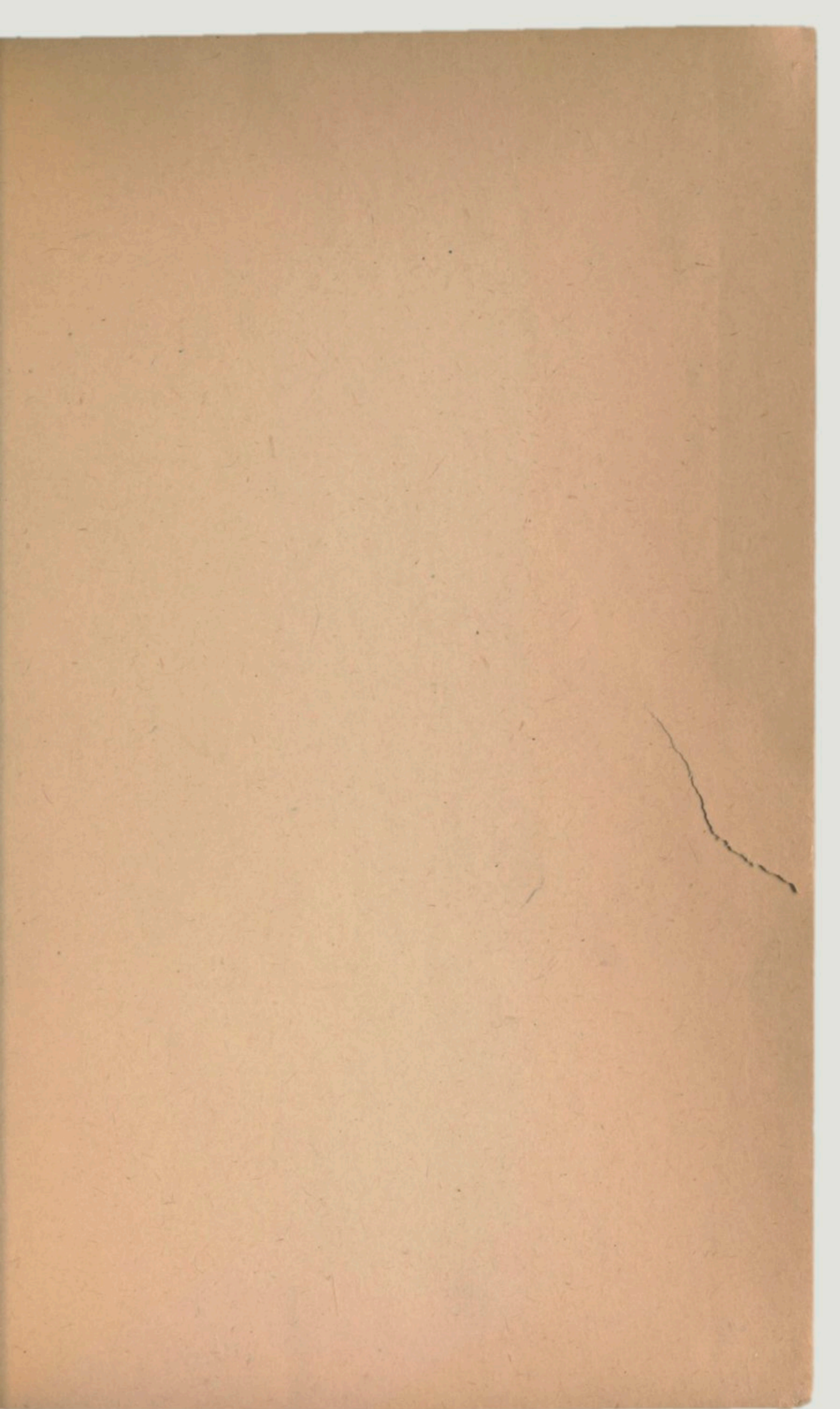
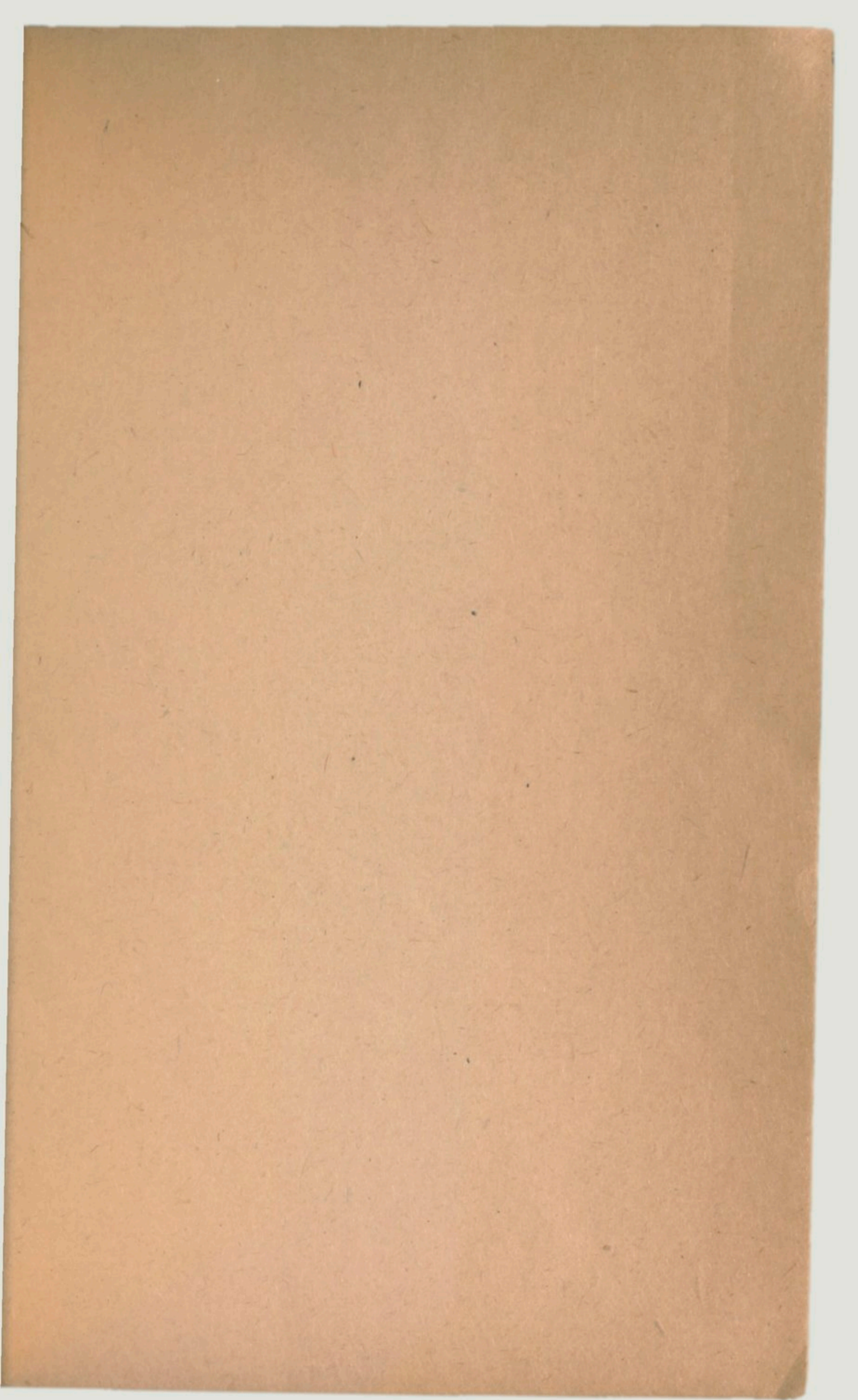


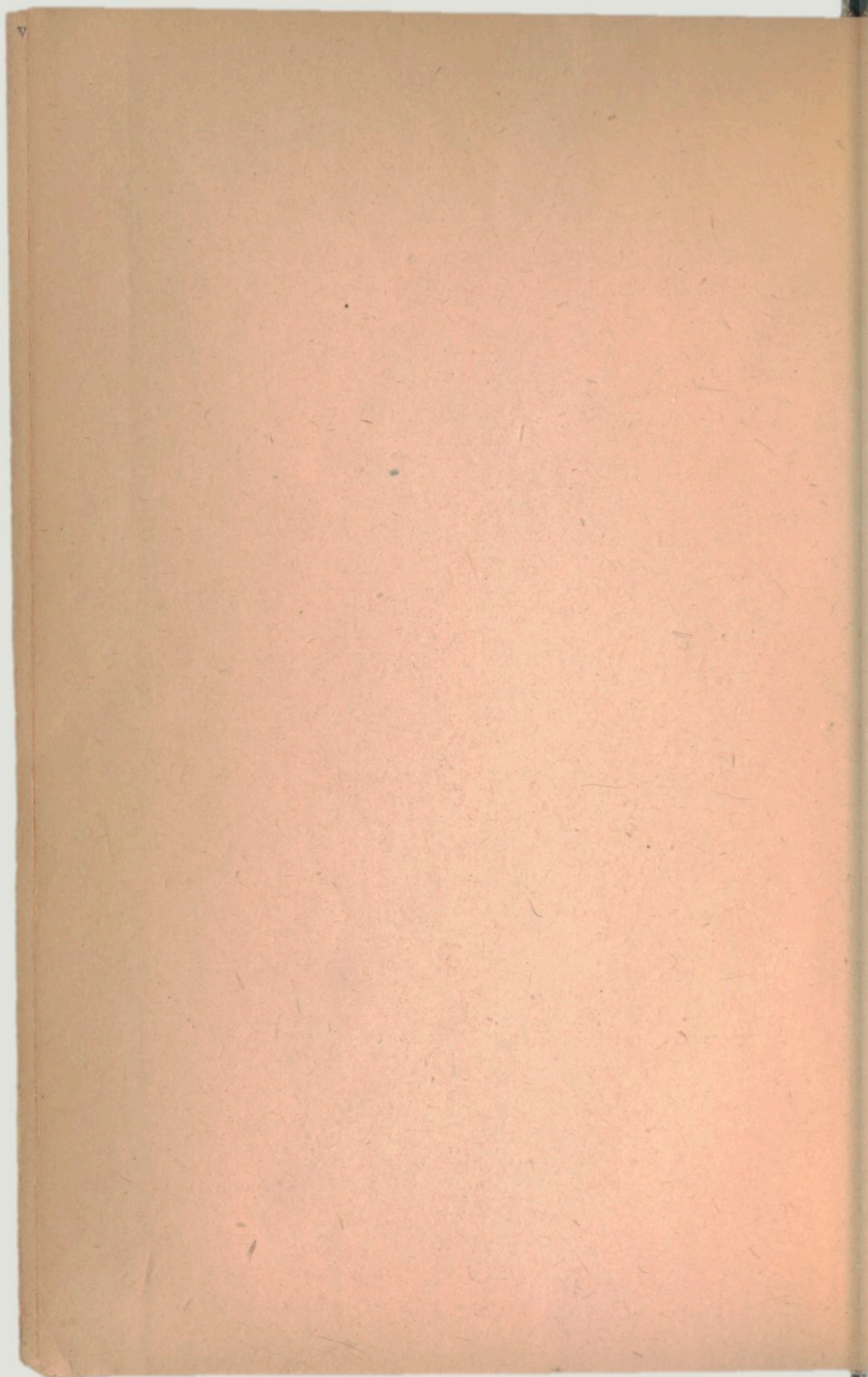


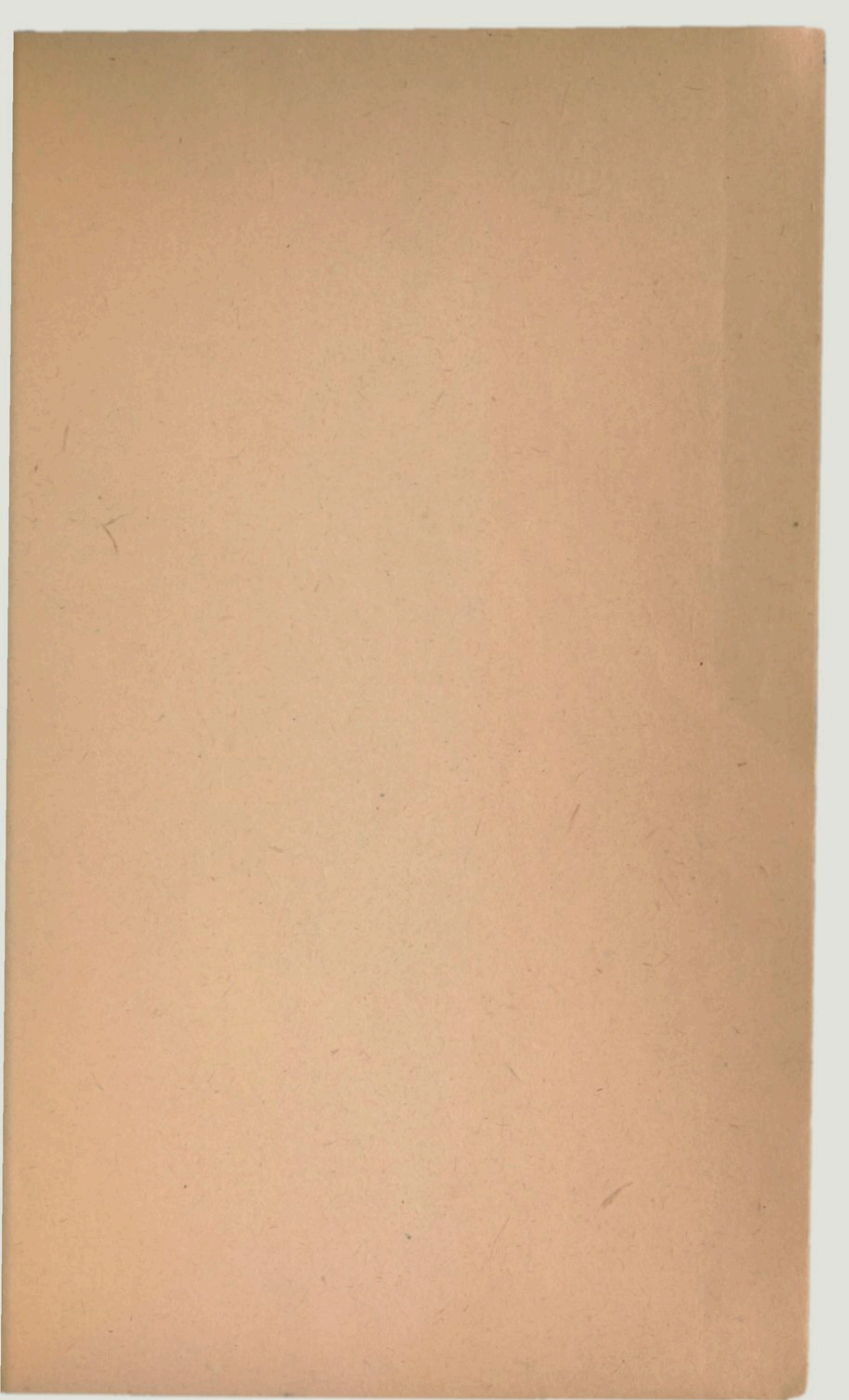
VAN - HAVERE













Vein. et. Ville.

*1891.
no 30 bis*

Venu sur Reillon 41797

ARMAND RENAUD

LES NUITS

PERSANES



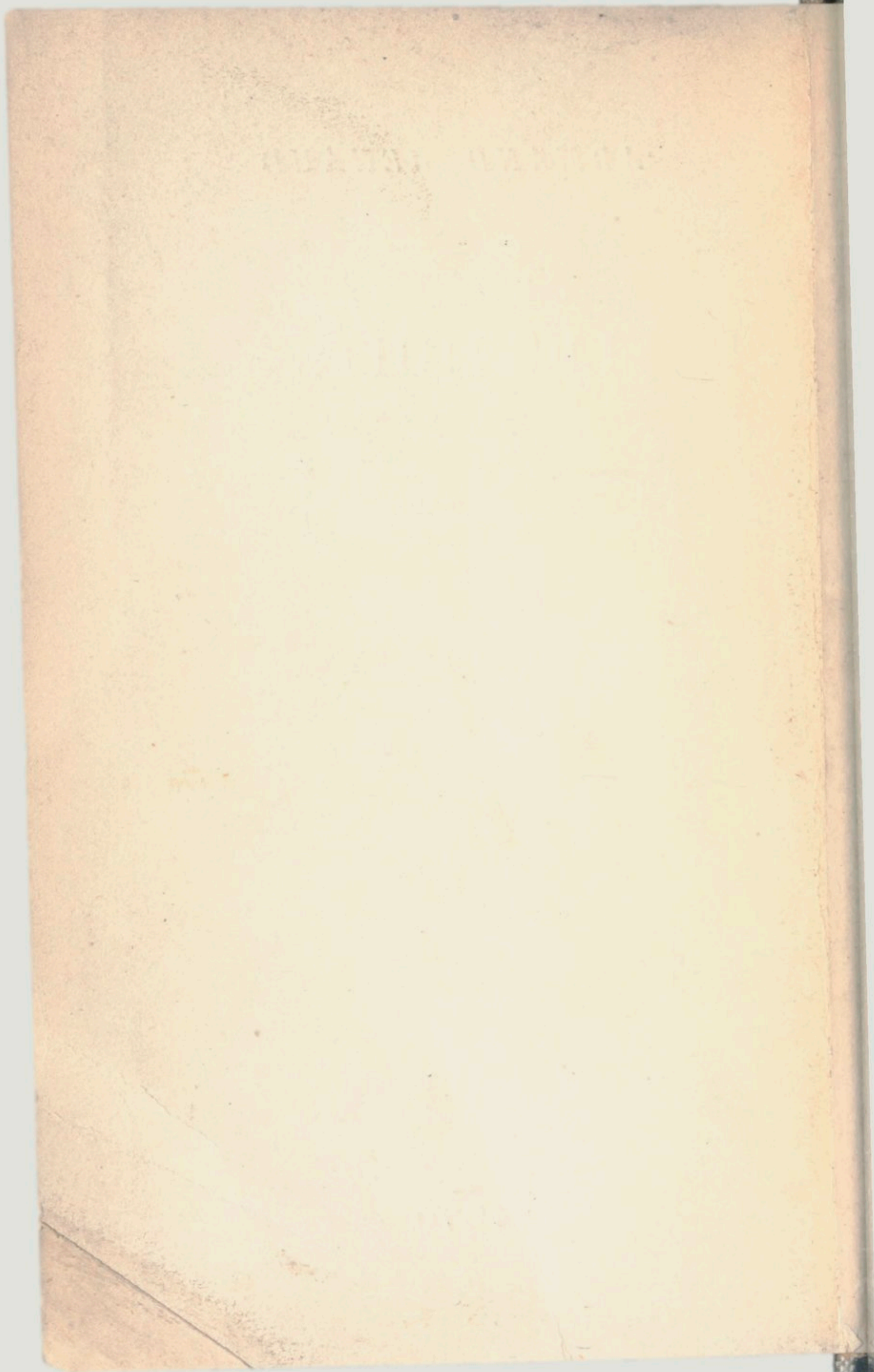
411

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

1870



LES NUITS PERSANES

8°Ye

2647

411

DU MÊME AUTEUR :

LES POÈMES DE L'AMOUR, 2^e édition (*Epuisé*).

CAPRICES DE BOUDOIR (*Epuisé*).

— Il sera fait de ces deux recueils une nouvelle édition complètement refondue en un volume.

PENSÉES TRISTES (*Librairie Hachette*).

EN PRÉPARATION :

DRAMES DU PEUPLE.

LES BELLES AMES, poème.

L'HÉROÏSME, étude historique (*Librairie Hachette*).

LES NUITS
PERSANES

PAR

ARMAND RENAUD



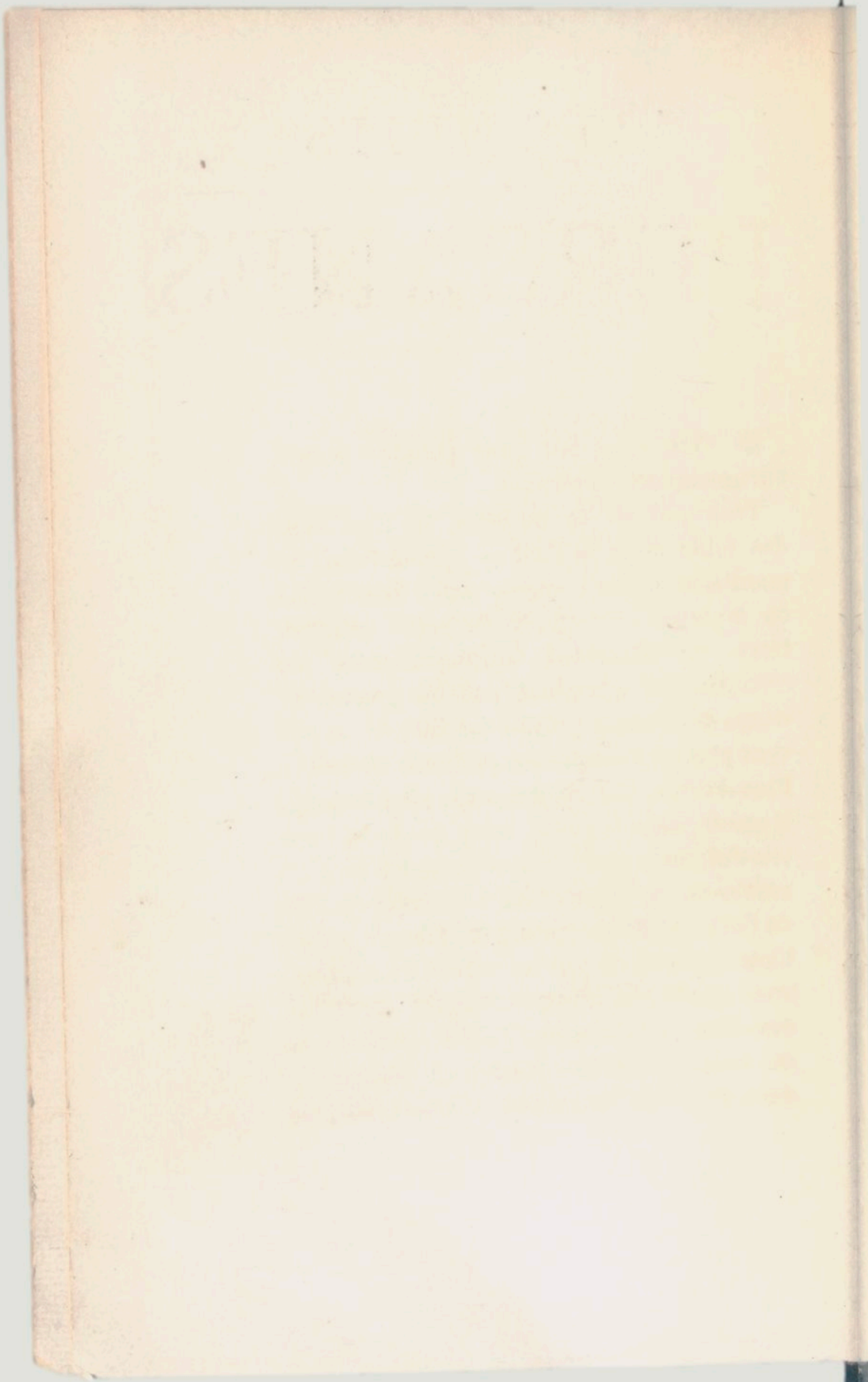
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

—
1870





Ce livre n'est fait pour parader devant aucune théorie littéraire.

Trop souvent on est venu, au nom d'une des mille faces de l'art — classicisme, romantisme ou réalisme — forme, observation ou fantaisie — clôturer de petits coins de terre, en déclarant infranchissables des clôtures qui n'allaient pas au genou. Le temps des grands-prêtres est fini ; ils ne servent plus qu'à rendre les religions absurdes. Plus d'école, plus de drapeau, plus de joug ! Il existe, dans le passé, assez de chefs-d'œuvre différents pour donner raison à tous les systèmes, ce qui revient à prouver la folie de l'absolu. Si quelqu'un, de par une esthétique à priori, de par un dogme formidablement gonflé, vous déclare coupable d'hérésie, éventrez-lui son dogme qui ne contient que du vent comme les dogmes en général, et dites bien fort, en prenant aux sociétés nou-

velles leur cri suprême : point d'art vrai sans liberté.

Je hais l'indifférence érigée en principe, au milieu d'une société en travail. Parmi les poètes nouveaux, j'ai, dans certaines pages des *Pensées tristes*, été un des premiers à aborder la route, volontiers suivie maintenant, des réalités sociales ; et c'est mon vœu de ne pas mourir sans avoir, de toute ma force, l'effort fût-il stérile, poussé à la roue des grands problèmes humains.

Cette fois, j'ai simplement poursuivi quelques lointaines lueurs du lyrisme oriental, et je doute que n'importe quelle douane littéraire ait le droit de venir me dire : on ne passe pas !

Avant de parler d'Orient, il faut d'abord bien définir de quel Orient on entend parler. L'Orient brahmanique, l'Orient chinois, l'Orient musulman sont séparés par des abîmes tels qu'il est monstrueux de les confondre. Le musulmanisme qui n'était pas sans rapport, dans l'origine, avec l'Orient biblique, s'en est séparé en se développant,

et s'est alors subdivisé en forme arabe, forme persane, et plus tard forme indienne, forme turque. De toutes, c'est la forme persane qui, en poésie surtout, est la plus originale et la plus complète. L'Arabie tombe en décadence, dès qu'elle sort de l'héroïsme primitif. En Perse, au contraire, la poésie s'épanouit avec la civilisation, et pendant plusieurs siècles, de grands poètes font étinceler le beau, en lui taillant chacun une facette nouvelle. Comme ensemble de littérature, rien de comparable dans le reste de l'Orient musulman.

Jusqu'à présent, la poésie française s'est abstenue de puiser dans cette mine dont l'esprit gracieux de Thomas Moore, en Angleterre, la pensée majestueusement symbolique de Goethe, l'âme vibrante de Ruckert, en Allemagne, ont tiré des trésors. Pourquoi? Sans doute parce qu'on manquait, en France, des informations nécessaires. Dans ces dernières années seulement, la persévérance de Mohl, après une longue lutte avec un poème de plus de 100,000 vers, est arrivée à nous faire connaître la grande épopée musulmane, *le Livre des Rois* de Fer-

doucy. Pendant ce temps, M. Garcin de Tassy a, de son côté, ouvert des échappées sur la poésie mystique, en traduisant le *Langage des oiseaux* de Farîd-Uddîn-Attâr. Enfin M. Nicolas, le consul de France à Rescht, avec la collaboration voilée mais précieuse, de Madame Blanchecotte, a publié les *Quatrains* de Khèyam où l'alliance des pensées philosophiques les plus hardies et des images les plus voluptueuses produit une beauté violente qui fascine. Que ne donne-t-on un pendant à cette œuvre éclatante ! Parmi une foule de noms célèbres, s'imposent d'abord ceux d'Hafiz, le voluptueux aux profondeurs mystérieuses et de Djélaleddin-Roumi, l'extatique perdu dans l'inconnu céleste, deux très-grands poètes, dont précisément presque rien n'est traduit en français. Savants orientalistes que je sais bien, l'éclat d'autres travaux ne devrait pas vous détourner complètement de celui-là.

Plus d'une personne s'étonnera peut-être de rencontrer dans un livre où l'on vise à l'exactitude d'un coloris étranger, très-peu de mots qui ne soient pas français. Peut-être ai-je eu tort, car le système con-

traire a été suivi dans des œuvres magistrales, mais il m'a semblé que la vérité de l'effet ne gagnait rien à l'emploi des mots inusités ou inconnus que fournissent les livres techniques.

J'ai été plus loin dans le sens opposé à cette tendance : lorsque j'ai voulu reproduire la bouffonnerie orientale, j'ai cherché à me servir de locutions familières qui me permettent d'en faire comprendre clairement le caractère en français. C'est que, selon moi, l'originalité intime de l'Orient ne consiste pas tant à se séparer du reste du monde qu'à refléter d'une façon spéciale le fonds commun des idées humaines.

Il n'est rien de rigoureux dans l'ordre et les divisions du volume ; demandant la liberté pour ma fantaisie, j'ai désiré laisser à celle des autres toute latitude. Pourtant un fil que j'ai maintenu invisible, a guidé ordinairement ma pensée, et sans prétendre en faire une chaîne, j'en parlerai. Le livre s'ouvre par l'amour dans la nature ; *Gul et Bulbul*, c'est la création qui enveloppe l'homme, prise dans le mystère que l'Orient a le plus aimé à lui prêter. Mais ce n'est qu'un enca-

drement, qu'un prélude. L'homme apparaît. D'abord, dans les *gazals en N*, cœur indifférent, il vagabonde à travers les rêves de son esprit; dans les *rhythmes* qu'il faut entendre dans le sens le plus souple du mot rythme, il rêve également, mais en suivant dans les impressions et les images, certaines lois harmoniques qui l'amènent à entrevoir et désirer la *volupté*. La volupté le lasse vite; il ne cesse pas d'en aimer l'essence, les obsessions qui la rabaissent lui répugnent. Pendant ce temps, dans la solitude du harem, une jeune fille sent battre son cœur; elle aime, ignorée, et elle pleure; elle finit pourtant par être aperçue du bien-aimé, et les voilà tous deux, dans la *vallée de l'union*. La mort vient briser ce bonheur. La jeune femme s'endort pour ne plus se réveiller; et l'homme se précipite dans l'action pour y noyer sa pensée.

Devenu soldat, il fait la guerre à la façon orientale, fatalement, sans souci de lui ni des autres, méprisant l'homme comme il est naturel qu'on le méprise dans les pays de despotisme. Si une partie du livre pouvait prétendre à un but autre que l'art même,

ce serait cette peinture de l'esprit de destruction, là où l'esprit de servitude lui laisse le champ libre. Quand il a saccagé le monde, le vainqueur s'aperçoit qu'il s'est agité dans le vide, qu'il n'a pu réaliser aucun de ses rêves; et pour donner des ailes à son âme, prenant une coupe, il appelle à lui l'ivresse du vin; cette ivresse terrestre, selon la pente des esprits en Orient, le mène à l'ivresse céleste, à la piété ascétique. Enfin l'adoration ne l'emportant pas encore assez haut dans le mystère, il s'appuie, non plus sur l'ivresse du vin, mais sur le vertige de l'opium.

Après des rêves bizarres, des cauchemars qu'entrecoupent des joies calmes, le voilà qui se croit divinisé, quand soudain l'abîme de l'amour, depuis longtemps fermé, se rouvre dans son cœur. Il jette sa fausse draperie d'orgueil, et il se met à aimer; mais tout en se souvenant de son ancienne compagne, cette fois ce n'est plus une femme, une créature humaine qu'il poursuit. S'il conserve un reflet des passions terrestres, il le combine avec une aspiration divine dans un être qu'il crée, selon un idéal mystique, fréquent dans

la poésie de l'Orient, impersonnel sans sexe, ne tenant à rien et à tout : *l'être aimé*. L'ivresse, l'adoration, le vertige avaient fait de vains efforts pour fondre l'homme en Dieu, l'amour réussit. L'être aimé lui enseigne le bonheur dans l'anéantissement et lui en ouvre la voie qu'ascète sans amour, il n'avait jadis pu trouver. Alors, en quelques courtes sentences, il marque les degrés de l'ascension où il perd la notion de lui-même et de tout ce qui existe, pour devenir irrévocablement rien en Dieu.

Cette élévation vers le divin avec la renonciation à l'être, c'est à la fois la grandeur et le mal de l'Orient : un mirage merveilleux avec tout le cortège perfide du mirage.

L'imagination peut s'enrichir des formes parfois éclatantes de cette illusion, mais à la condition de ne pas se laisser égarer par elle et de ne lui demander que ce qu'elle peut donner.

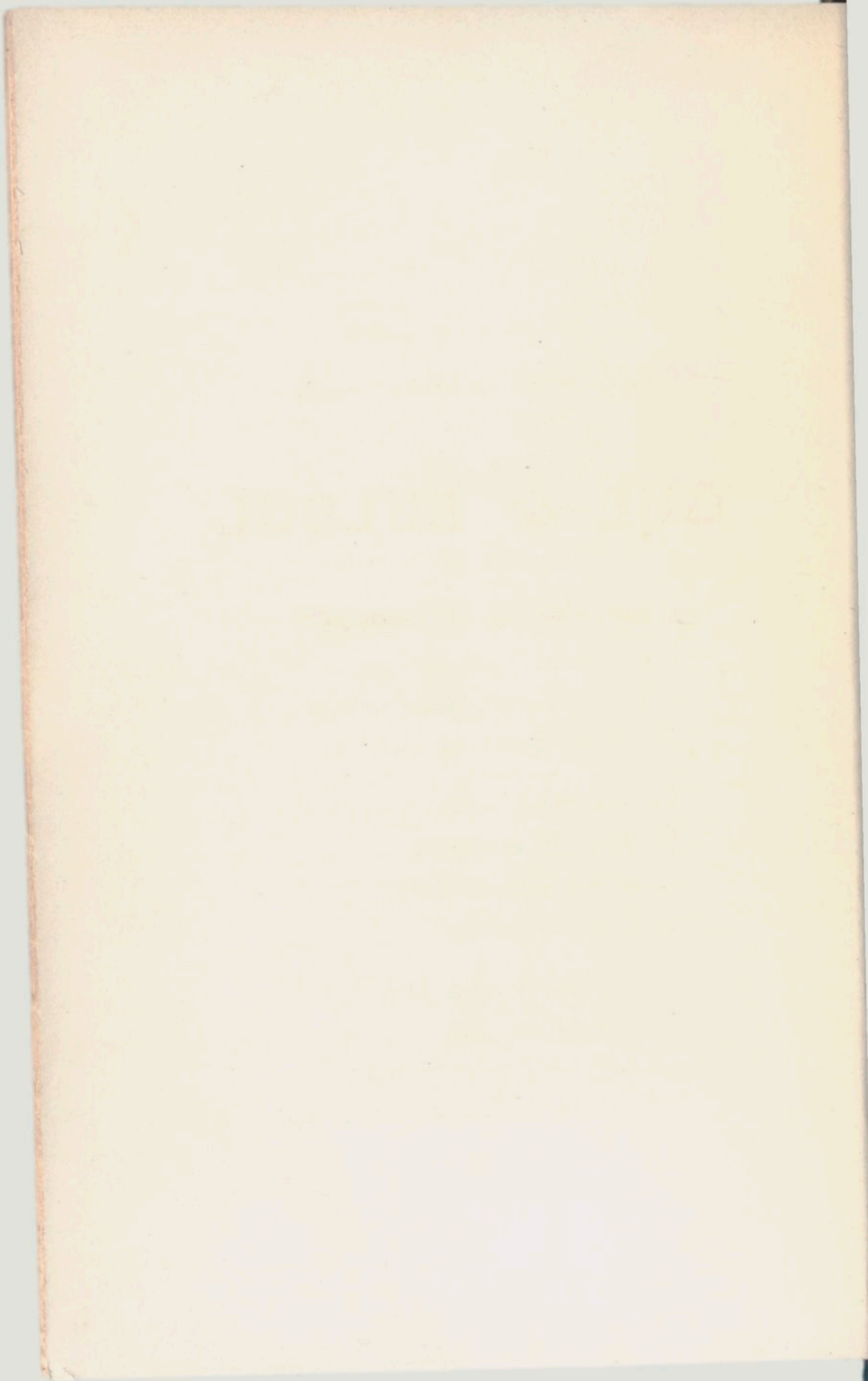
AU NOM DE DIEU

CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX

Gloire à Dieu, père des prophètes,
Qui fit les pavillons des cieux,
Les fleurs, les lacs, toutes les fêtes
Du monde immense et gracieux ;

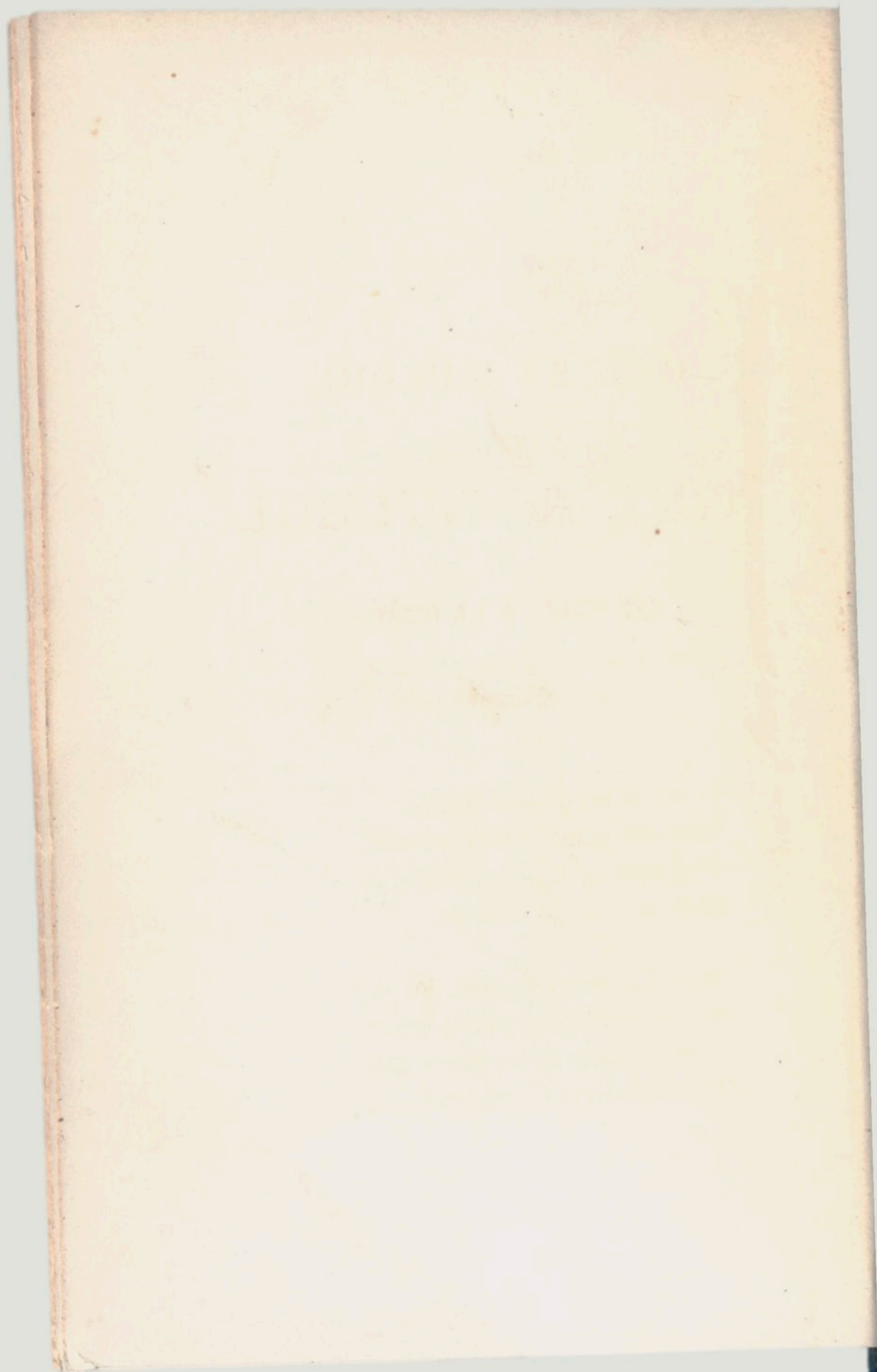
Et qui permit à la pensée,
Par le rêve ou la passion,
En gerbe, à son gré nuancée,
De grouper la création.

Par les astres et par les roses,
Et par le caprice infini
De l'âme errant parmi les choses,
Que le nom de Dieu soit béni !



GUL & BULBUL

— *La rose et le rossignol* —



GUL ET BULBUL

CONSEIL A LA ROSE

A MADAME JULES LACROIX,

Née Comtesse Rzewuska

Le rossignol, aimant la rose,
Veut que la rose aime à son tour ;
Mais pour lui la belle est morose
Et le laisse gémir d'amour.

De la fleur ce n'est point l'affaire.
Que lui veut-il, cet oiseau brun ?
Pour un amant qu'il prétend faire,
Elle lui trouve l'air commun.

Et d'ailleurs n'est-ce point justice
Qu'une déesse ait un martyr ?
Que pour l'amour d'elle il pâtisse,
Est-ce de quoi se repentir ?

Il chante bien, et mieux il souffre ;
La rose en a le cœur content.
On se plaît aux sanglots du gouffre,
Quand, sans les craindre, on les entend.

Oh ! que sans trêve l'oiseau saigne
Qui chante si bien son ennui !
De quelque douleur qu'il se plaigne,
Rose, sois sans pitié pour lui.

Car adieu sa voix immortelle,
Si tu le proclamais vainqueur.
Et ta pourpre, d'où viendrait-elle,
Sans les blessures de son cœur ?

BULBUL & LE MERLE

A MADAME FLORE SINGER

Le geai bleu qui bavarde et qui tranche,
Le coucou qu'on entend sans le voir,
Le pivert voltigeant sur la branche,
De bulbul font leur jeu chaque soir.

Et troublant le rêveur au chant triste,
Un vieux merle, oiseau noir et siffleur,
Tant qu'il peut, va criant : pauvre artiste,
A quoi bon vivre ainsi de douleur ?

Ne peux-tu laisser là l'indocile
Qui t'afflige en disant toujours non ?
D'autres fleurs ont l'accès plus facile.
Si tu veux, je connais plus d'un nom.

Le chanteur lui répond : tous mes rêves.
Vers la rose à jamais s'en iront.
Dieu qui fait mourir l'eau sur les grèves,
Tient mes yeux arrêtés sur son front.

C'est un sort bien cruel, dit le merle.
Mieux vaudrait n'être rien comme moi,
Que d'avoir pour gosier une perle,
Et de vivre enchaîné comme toi.

Mais l'oiseau ténébreux lui soupire :
Mon malheur est moins grand que le tien.
Demeurer sans amour, c'est le pire.
Mon cœur vibre, et ton cœur ne sent rien.

LA FEUILLE DE ROSE

A MADAME LA COMTESSE DE YOLDI.

Toujours et toujours,
La rose bafoue
Les tristes amours
Que Bulbul lui voue.
Bulbul irrité,
Pour se venger d'elle,
Garde à sa fierté
L'affront d'un coup d'aile.

De ce front vermeil,
De ce cœur de roche,
Pendant son sommeil,
Sans bruit il s'approche.
Il se sent au cœur
Un courroux étrange ;
De l'être moqueur
Il faut qu'il se venge.

Mais c'est si charmant
De voir cette infâme !

Si séduisamment
La belle se pâme !
Pourra-t-il jamais,
Lui, la voix sereine,
Lui, roi des sommets,
Frapper cette reine !

Non ! au lieu d'oser,
Bulbul craint sa proie ;
Venu pour briser,
A présent il ploie.
D'un timide effort,
A peine s'il cueille,
Sur la fleur qui dort,
Le bout d'une feuille.

Avec son butin,
En l'air il s'envole,
Joyeux, puis soudain
Son cœur se désole.
Dans la volupté
Dont ce brin l'enivre,
Il sent la fierté
De la fleur survivre.

BULBUL ET ZOULEIKA

A MADAME CLOTILDE NICOLAS

Un soir Bulbul vit quelque chose
De si suave et si royal,
Qu'il pensa que c'était la rose,
Son idéal.

Le voilà qui lui dit : je t'aime !
Non sans trembler de ce qu'il dit ;
On écoute son doux poème.
Il s'enhardit.

Jusqu'alors celle dont il rêve
N'ayant su que rire de lui,
L'espoir lui vient que d'une trêve
Le jour a lui.

Il s'envole de la ramure,
Près de son idole il descend ;
Le chant d'amour qu'il lui murmure
Est ravissant.

O le fol espoir qui se brise !
Lasse du soleil d'Orient,
Zouleika respirait la brise,
En sommeillant.

Ce que Bulbul prit pour la rose,
L'autre fraîcheur qu'il invoqua,
C'était la lèvre à moitié close
De Zouleika.

CAUSERIE AVEC LA LUNE

A MADEMOISELLE MARIE FAVART.

Le rossignol conte à la lune
Les chagrins qu'en amour il a,
Combien grande est son infortune
Depuis que son cœur se troubla.

Il se plaint que sa bien-aimée,
La rose, gloire du jardin,
Quand il chante sa renommée,
Ferme son cœur avec dédain.

Le jour, dit-il, elle aime à vivre.
Son odeur est un encensoir.
De sa beauté chacun s'enivre,
Depuis l'aurore jusqu'au soir.

Mais, pendant les nuits où la lyre
Est moins douce que mon gosier,
Adieu l'ardeur et le délire ;
La rose dort sur le rosier.

Hélas ! c'est la règle éternelle,
Répond la lune au rossignol.
Quelque prompt que soit une aile,
L'amour est plus prompt dans son vol.

Moi, depuis que le monde existe,
C'est le soleil que je voudrais.
Toujours je le suis, pâle et triste,
Sans jamais en être plus près.

BULBUL ET LA HOURI

A MADAME PAULINE DE SAINBRIS.

Une houri, tenant en main la coupe
Chère aux élus de l'Eden toujours frais,
Vint sur la terre, et vit l'éternel groupe
Fait par la rose et Bulbul triste auprès.

Le tendre oiseau modulait son angoisse
Sur les rigueurs qu'il lui fallait souffrir.
La vierge dit : la rose au vent se froisse;
Viens dans l'azur voir les astres fleurir.

Viens ! j'ai pour toi des bois remplis de mousse
Des nappes d'eau, des pavillons ombreux.
Viens ! à ta voix si flexible et si douce,
J'enseignerai les chants des bienheureux.

Pauvre plaintif, s'il te faut des caresses,
Tu t'en iras aux lèvres de mes sœurs ;
Tu connaîtras le fond des allégresses
Et le vertige atteint par les douceurs.

Bulbul voyait luire au ciel la grande Ourse ;
De la houri l'œil profond l'attirait ;
Du paradis il eût aimé la source,
Les pavillons, les fleurs et la forêt.

Jamais il n'eut de bonheur dans la vie.
Pour lui toujours la rose est sans merci.
Qu'il parte donc vers le ciel son envie !
L'œil sur la rose, il dit : je reste ici.

LES GOUTTES D'EAU

A MADAME NEFFTZER

Midi régnait torride ;
Aux flots pas une ride,
Pas un souffle dans l'air.
L'azur sans espérance,
A causer la souffrance,
Était clair.

La rose, avec sa tige,
Ne pouvait du vertige
Supporter le fardeau,
Et criant : je trépasse !
Demandait à l'espace
Un peu d'eau.

L'amant qu'elle repousse,
Bulbul, sous l'ombre douce,
S'était mis à rêver.
Voyant la fleur qui tombe,
Il voulut de la tombe
La sauver.

Sans penser que la rose
De son deuil était cause,
Loin de l'ombre, il vola
Vers le lac à l'eau bleue,
Sis à plus d'une lieue
Au delà.

Puis, le bec plein d'eau fraîche,
Joyeux, il se dépêche
De fendre l'azur sec,
Et sur la fleur brisée
Fait tomber la rosée
De son bec.

Mais, son œuvre accomplie,
Dans sa mélancolie
Il rentre inaperçu ;
Et la fleur qui l'outrage,
Jamais d'un tel courage
N'a rien su.

LES GOUTTES DE SANG

A MADAME LA BARONNE DE SCHOMBERG.

Bulbul chantait, chantait sans trêve
Dans la forêt.

Mieux vaut le mal que fait un glaive,
Tant il souffrait ;

Tant de son gosier qu'il déchire
Il arrachait
Des accents comme n'en soupire
Aucun archet.

Et l'eau qui court, le vent qui passe,
L'arbre aux longs bras,
Tout lui disait : finis par grâce !
Ou tu mourras.

Vois ! déjà ta poitrine éclate,
Le sang reluit :
Et par la blessure écarlate
Ton cœur s'enfuit.

Pourtant Bulbul, sans rien entendre
A leurs discours,
Sur un ton langoureux et tendre.
Chantait toujours.

Et plus la rose rigoureuse
Le dédaignait,
Plus la voix était amoureuse,
Plus il saignait.

Car à mesure que les gouttes
Tombaient du cœur,
Sur la rose elles allaient toutes
Briller en chœur :

Et, chaque fois, prêtant une arme
A sa beauté,
Retenaient Bulbul sous un charme
Ensanglanté.

PENSÉE FUNÈBRE

A MADAME OSCAR COMETTANT

Hélas ! hélas ! jeune rose
Que de perles l'aube arrose,
Hélas ! hélas ! rossignol,
La céleste virtuose
Soupirant, quand tout repose,
Les yeux, le cœur vers le sol.

Jadis la fleur était belle ;
L'oiseau, la trouvant rebelle,
En gémissait nuit et jour,
Et triste autant que fidèle,
Consumait son cœur près d'elle,
Sans un espoir de retour.

Maintenant la bise est dure,
Sur la dernière verdure
L'automne a mis le haro ;
Et l'inflexible nature,
Dans la même sépulture,
Va joindre esclave et bourreau.

Si tout s'en va dans la terre,
Triste chanteur solitaire,
Que servait de tant souffrir ?
Fleur fermée à la prière,
Tu vécus railleuse et fière ;
A quoi bon ? tu vas mourir.

Oh ! que vivre est chose folle !
On dédaigne ou l'on raffole,
On verse ou l'on boit du fiel ;
Puis, comme un rire frivole,
En un moment tout s'envole
Dans les profondeurs du ciel.

GAZALS EN N

Le gazal est la forme préférée de la poésie lyrique en Orient ; il se compose d'une suite de distiques (5 au moins) dont le premier a ses deux vers rimant ensemble et dont les autres ont leur premier vers sans rime et leur second rimant avec le premier distique ; la recherche de la consonnance est même poussée si loin que quelquefois ce n'est plus seulement la même rime, mais le même mot qu'on répète ainsi. Dans le dernier distique, le nom que le poète a adopté pour le représenter dans ses œuvres, ordinairement une épithète, Ferdoucy, *le céleste*, Saadi, *le bienheureux*, doit toujours être rappelé.

Les gazals d'un poète, quand on les met en recueil, sont rangés non par ordre de date ou de sujet, mais alphabétiquement selon leur lettre finale ; chaque série prend alors le nom de la lettre qui lui est commune et qui, par suite des lois du gazal, doit être la lettre terminale de toutes les rimes qui s'y trouvent.

Les *gazals en N* donnent de ce genre de poésie une imitation aussi exacte que possible, le nombre n'existant pas chez nous en même temps que la rime, comme chez les Persans, et l'équivalent ayant été cherché dans l'observation de notre loi sur les terminaisons féminines et masculines. Cet essai d'imitation est un jeu auquel il a semblé curieux de se livrer un instant, mais sans le prolonger, de peur d'étouffer la pensée sous les combinaisons. Une seule fois, à la fin de *l'être aimé*, la forme du gazal a été employée, légèrement modifiée selon un modèle également oriental, quoique exceptionnel.

GAZALS EN N

LA BRISE

A JOSÉPHIN SOULARY

Comme des chevreaux piqués par un taon,
Dansent les beautés du Zaboulistan.

D'un rose léger sont teints leurs ongles,
Nul ne peut les voir, hormis leur sultan.

Aux mains de chacune un sistre résonne ;
Sabre au poing, se tient l'eunuque en turban

Mais du fleuve pâle où le lys sommeille,
Sort le vent nocturne, ainsi qu'un forban.

Il s'en va charmer leurs cœurs et leurs lèvres,
Sous l'œil du jaloux, malgré le firman.

O Rêveur, sois fier. Elle a, cette brise,
Pris tes vers d'amour pour son talisman.

LA FUMÉE

A ARSÈNE HOUSSAYE

Haine au soleil, au pompeux assassin
Tuant le rêve avec son jour malsain.

Mieux vaut fumer sous de pâles étoiles
Se reflétant en un pâle bassin.

Seul et muet, la pipe sur les lèvres,
La brise au front, sous la tête un coussin,

On suit de l'œil, à travers l'azur tendre,
La vapeur grise au fantasque dessin.

Astres, fumée et ciel doux, c'est la femme.
Les yeux y sont, et le cœur, et le sein.

La pipe brûle, ô Rêveur ; la nuit brille.
Un chant d'oiseau te réveille à dessein.

LE TRÉSOR

A MARIUS FONTANES

Oter, un par un, les voiles de lin
D'une vierge grecque au type aquilin ;

Sur une terrasse où le jet d'eau chante,
Des pourpres du soir suivre le déclin ;

Parfumé de myrrhe, au son des mandores,
Voguer sur les flots d'un lac cristallin ;

Avoir un sonore essaim de cavales,
Chacune jouant avec son poulain ;

Ouvrir un coffret ruisselant de perles,
Le vider toujours, l'avoir toujours plein :

Tout cela vaut moins que ne vaut ton rêve,
O Rêveur maudit comme un orphelin.

LA BOUGIE

A HENRI WADSWORTH LONGFELLOW

Son sort est beau, la bougie a raison ;
C'est l'âme ardente à brûler sa prison.

Elle s'éclaire à la fois et se tue ;
Elle se montre et s'ouvre l'horizon.

En crépitant, sa flamme lui murmure :
Vivre est le mal, mourir la guérison.

Et la mort vient, rapide et glorieuse,
Si nul n'éteint le feu par trahison.

Oh ! s'épuiser à commander la fange,
Compter de l'or, agrandir sa maison !

C'est pour ne pas alléger le navire,
Risquer la chute avec la cargaison.

Fais de ton âme, ô Rêveur, une cire
Qui s'illumine et meurt en pamoison.

LARGESSE

A NORTH PEAT

Le Roi, suivi d'un colosse africain,
Le front mitré, s'avance en palanquin.

Il est prodigue ; il offre une province
A qui saura lui dompter un requin ;

Il a nommé vizir le plus habile
Des corroyeurs qui font le maroquin ;

A son bouffon il donne pour demeure
Un temple d'or, le marbre étant mesquin.

Mais toi, Rêveur qui chantas ses victoires,
Tu n'as pas eu la moitié d'un sequin.

QUESTIONS ET RÉPONSES

A THÉOPHILE GAUTIER

On veut savoir d'où je viens? Du lointain.
Quand je partis? Le soir ou le matin.

Ce que je suis? Comme on veut, je puis être
Un aigle, un âne, un monarque, un pantin.

Ce que je fais? Triste ou bonne figure,
Trouvant des coups ou trouvant un festin.

Quels trésors j'ai? J'ai de plus que bien d'autres,
Un luth sans corde et trois pièces d'étain.

Où je m'en vais? Peut-être, pour le dire,
Serait-il bon que j'en fusse certain?

Vis, ô Rêveur, sans chercher à connaître.
La nuit complète est au fond du destin.

LE CHARMEUR

AUX POÈTES AMIS DE PROVENCE

Les yeux brillants, le corps en limaçon,
Le serpent roux guette dans le buisson.

Aux mouchérons errant sous l'herbe chaude,
Son corps poli fait l'effet d'un glaçon.

Il se confond avec les feuilles sèches ;
Calme et terrible, il attend sa moisson ;

Lorsqu'un charmeur vient siffler un air vague
Sur une flûte à l'harmonieux son.

Et le serpent qu'étonne la musique
Détend son corps d'amoureuse façon.

Il se soulève et danse sur la queue,
Et ferme l'œil en un moelleux frisson.

Le charme est tel qu'il oublierait de mordre,
Quand on viendrait le hacher par tronçon.

O toi, Rêveur qui veux dompter les hommes,
Prends au charmeur de serpents sa chanson.

LES LOUANGES

A THÉODORE DE BANVILLE

Pour qu'à ma famine il jette un croûton,
Je l'ai dit savant ; il n'est que glouton.

Pour avoir un lit, je l'ai dite belle ;
Entre nous, son nez touche à son menton.

Pour que le chanteur chante mon poème,
J'en fais un Bulbul ; c'est un hanneton.

Pour qu'il m'offre un grain de café, je prête
Du cœur au vizir, grand fuyard, dit-on.

D'après moi, le juge est un homme intègre ;
En disant le vrai, j'aurais du bâton.

O Rêveur, il faut, lorsqu'on est poète,
Epris de l'airain, vanter le carton.

SANCTUAIRE

A CAMILLE DOUCET

Le diamant, but des splendeurs sans frein,
Toujours se cache en quelque souterrain.

Si par hasard un mineur le découvre,
L'homme à son tour le met dans un écrin.

C'est, quand ils sont enfouis sous la terre,
Que l'arbre pousse et que germe le grain.

Sur les varechs, au plus profond des ondes,
La perle dort, loin des yeux du marin.

Dans un palais aux murailles de jaspe,
Mystérieux, veille le souverain.

De la ferveur la plus belle prière
Veut pour coffret le cœur du pèlerin.

Toute beauté doit craindre l'étalage
Où l'on se fane et s'en va brin par brin.

Veux-tu rester pur et fier ; à ton âme,
Mets, ô Rêveur, un couvercle d'airain.

BROUILLARD

A JEAN TISSEUR

L'inconnu troublait l'homme ancien;
Savoir tout ne paraît plus rien.

Autrefois s'étaient les monstres;
Tout porte le masque du bien.

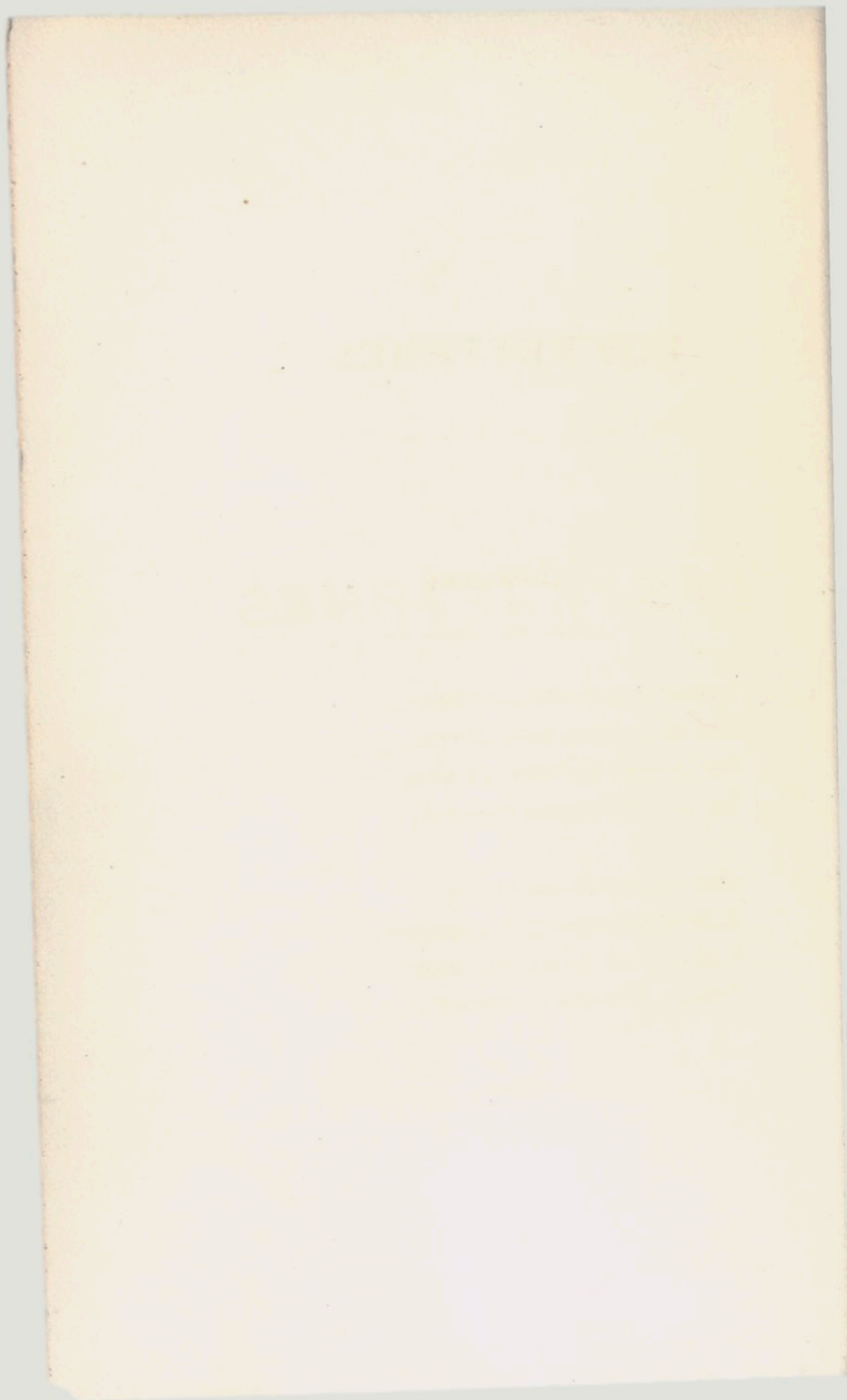
Plus de rêve triste; on préfère
Le joyeux et vide entretien.

Plus de misère! le génie
A les aumônes pour soutien.

D'avoir une émotion forte
La logique ôte le moyen.

O Rêveur, brise-moi ta lyre;
Le sphinx s'est fait plat comme un chien.

LES RHYTHMES



LES RHYTHMES

LA CARAVANE

A NINA DE CALLIAS

Les mots sont une caravane
Qui défile, dans mon cerveau,
Sur la route escarpée ou plane
De quelque poème nouveau.

Nul obstacle ne les étonne,
Mais ils marchent plus réguliers,
Aidés par un chant monotone
Comme celui des chameliers.



A ARMAND LANDRIN

Monté sur une blonde ânesse,
Je vais voir les danseurs Hindous.
Puisse avoir toute ma jeunesse
Son pas calme et leurs rythmes doux !

EFFET DE NUIT

A LOUIS DE LYVRON

L'oiseau chante, le vent pleure ;
La lune ouvre son œil rond.
Une joie, un deuil m'effleure ;
L'idée observe à mon front.

GROS & MAIGRE

A GEORGES DE LA BRIZOLIÈRE

Pour y palper ses bons diners,
Le gros se tapait sur le ventre ;
Mais, l'estomac creux comme un antre,
Le maigre se grattait le nez.

Et prenant leurs gestes pour centre
D'expression de l'être humain,
Autour d'eux, chacun, de la main,
Tâquinait son nez ou son ventre.

COUP DE FLÈCHE

A JULES CLARETIE

Juge, va-t-en du tribunal ;
Sans que jour ni nuit tu t'arrêtes,
Tu condamnes les bons au pal,
Tu décapites les honnêtes.

L'encre ne suffit plus au sang,
Et je ne puis, faute de rimes,
T'infliger un vers flétrissant
Pour chacune de tes victimes.

LES JONGLEURS

A CHARLES JOLIET

Je viens de voir sur une place,
Au fond des ignobles faubourgs,
Un grand cercle de populace
Qui, chassant les soucis trop lourds
Pour sa misère fainéante,
Examine, bouche béante,
Comme un marmot une géante,
Quatre jongleurs faisant leurs tours.

Le premier se sert, quand il joue,
De boules d'or que le soleil,
Amoureusement, sur la joue,
Baise de son baiser vermeil;
L'autre, en ses mains favorisées,
Groupe des guirlandes rosées;
Avec des perles irisées,
L'autre tient son monde en éveil.

Mais, tous les trois, on les dédaigne,
Lorsque paraît, les traits en feu,

Celui qui sur les foules règne,
Comme un empereur, comme un Dieu.
Car c'est sur la lame pointue
Que son adresse s'évertue,
Et les bonds du poignard qui tue
Font un supplice de son jeu.

Loin de ce carrefour immonde,
Il existe d'autres jongleurs
Qui fascinent les yeux du monde
Par leurs secrets ensorceleurs ;
Eux aussi, coulés dans le moule
Du libre caprice qui roule,
Savent faire voir à la foule
Des tours de toutes les couleurs.

Mais si votre rêve, ô poètes,
Est de fasciner les regards,
Comme les éclairs des tempêtes,
Comme le soleil sans brouillards,
En jonglant avec des pensées
Dont d'autres mains seraient blessées,
Sur votre front tenez dressées
Des auréoles de poignards !

LA FLUTE ET LE TAMBOUR

A MADAME BLANCHECOTTE

La profondeur fut étrange
Du premier qui fit un jour
Sa musique du mélange
De la flûte et du tambour.

Jour heureux et jour néfaste,
Rêve, action, haine, amour,
L'existence est le contraste
De la flûte et du tambour.

Et les histrions des foires,
Les poètes de la cour
N'ont au fond de leurs histoires
Que la flûte et le tambour.



A MON FRÈRE GEORGES

Pour bien comprendre le monde,
C'est se balancer qu'il faut.
Plus l'ascension va haut,
Et plus la chute est profonde.

IMAGE

A ERNEST CHESNEAU

L'eau coule, immensité sans tache.
Sur sa nappe, miroir du ciel,
Seul, un noyé flotte et détache
Son ventre pestilentiel.

Et de grands oiseaux au vol courbe,
Avec la même volupté,
Du cadavre goûtent la bourbe
Et de l'eau la limpidité.



AU VICOMTE PAUL DE GABRIAC

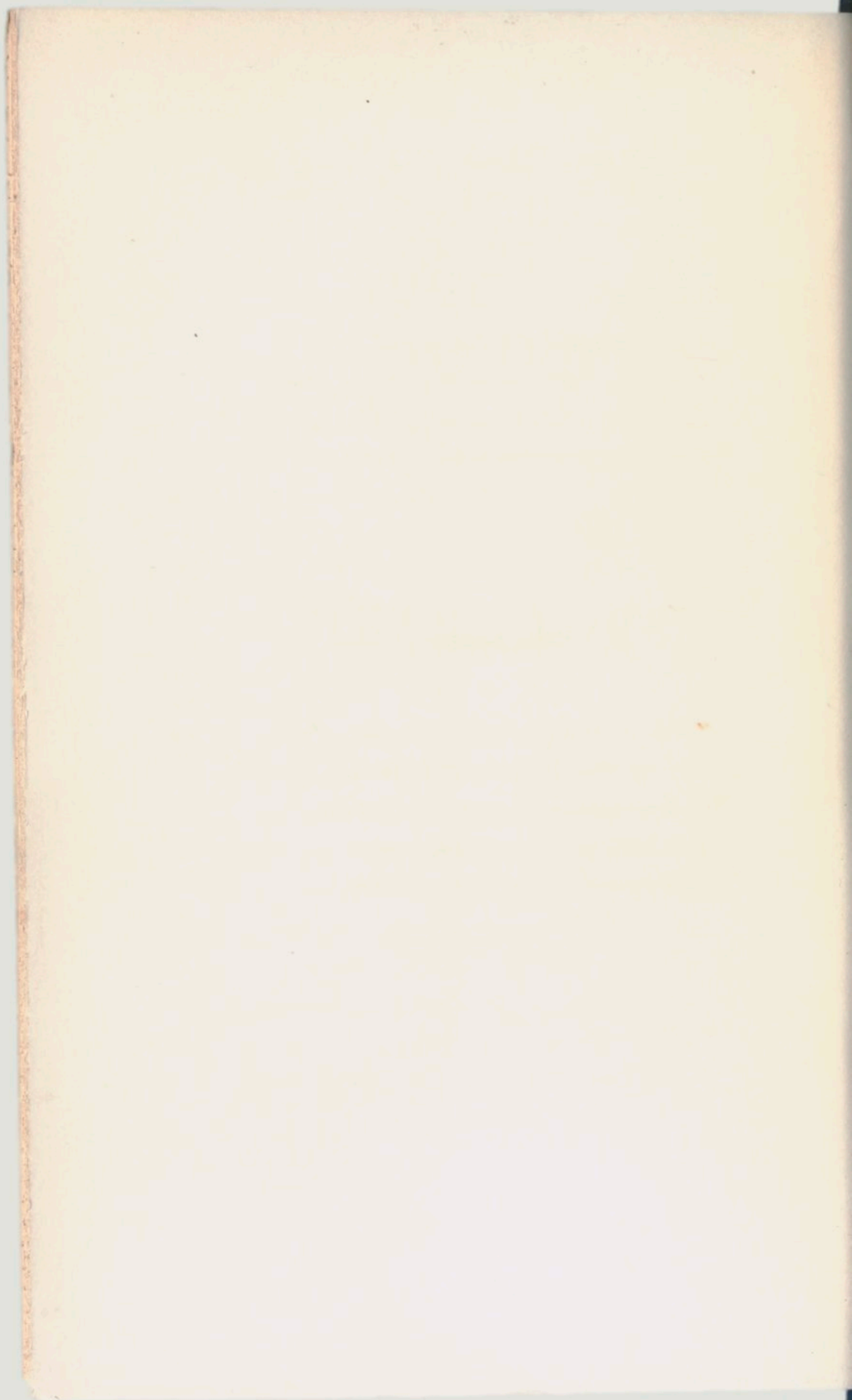
Oh ! deux notes au clair de lune,
Lentement, éternellement !
Eternel désir, chante l'une.
L'autre : éternel éloignement.

LE NID

A CHAPLIN

Au bord du lac, j'ai mis mon âme
Dans une fleur de nénumbo ;
Dans ce nid frais comme un tombeau,
De mes désirs j'endors la flamme,
Et le zéphyr berce mon âme,
Comme il berce le nénumbo.

VOLUPTÉ



VOLUPTÉ

MÉLANGE

Porte ma couche dans les roses,
Dans le rêve emporte mon cœur,
Puis confondons toutes ces choses,
Que mon rêve, ayant leur odeur,
Prête son aile aux fleurs écloses.



Mon cœur est un charbon en feu ;
Qu'une femme y tombe en rosée,
Il en monte vers le ciel bleu
Une senteur vaporisée.

LES INVISIBLES

Les caresses ! erreur énorme :
Croire que, donné, c'est fini !
Leur âme reste, après leur forme,
Pour être douce au front béni.

Et chaque nouvelle caresse
Doit ses plus profondes douceurs,
A ce qu'autour d'elle se presse
L'ombre invisible de ses sœurs.

TEINTES MOLLES

Sur les murs d'étoffe aux reflets bleutés,
Tombe une lueur tamisée en rose ;
Et sur tes grands yeux, tes yeux veloutés,
En s'adoucissant, mon désir se pose.

L'ÉTOILE

Dans le ciel, encor tout azur,
Que pas un nuage ne voile,
Scintille une première étoile,
Premier désir dans un œil pur.

Oh ! sans l'obscurcir d'aucun voile,
Montre ta forme à ton amant ;
Ne porte au front qu'un diamant
Dont le ciel de ton corps s'étoile.

BLEU SUR BLEU

A la Mecque, en l'azur profond,
Des pigeons bleus ouvrent leur aile.
Le calme éternel s'y confond
Avec la vie ardente et frêle.

Dans l'ombre tiède où meurt le jour,
De même, ô jeune créature,
Mêlons les mollesses d'amour
A la langueur de la nature.

LA FUGITIVE

Esclave d'ambre parfumée,
Passant sous mon cou ton bras nu,
Dans tes cheveux toute pâmée
Pour un pas fait dans l'inconnu,

Vois une ombre, au seuil de la porte,
Fuir pâle sous un linceul blanc,
Ta douce virginité morte
Qui te regarde en s'en allant.



Les uns veulent se hâter,
Songeant que la vie est brève.
Ils n'arrivent qu'à gâter
Le frêle parfum du rêve.

D'autres, au sein du plaisir,
Font halte à cette pensée
Qu'un jour la mort doit saisir
Leur douce ivresse enlacée.

Sans course vaine en avant,
Sans arrêt lâche en arrière,
Mêlons nos cheveux au vent
Qui nous roulera, poussière.

LA SOIE

A ton œil, à ton baiser,
A ce qui vibre et chatoie,
Je veux me féminiser
Comme une étoffe de soie.



Voyant dans ma coupe vidée
La figure de nos amours,
Tu dis : que n'est-elle gardée
Par quelque Dieu, pleine toujours!

Ne laissant aucun vide à craindre,
Moins vaudrait la coupe sans fond.
Ton œil, ne devant pas s'éteindre,
Aurait un charme moins profond.



La gargoulette, pleine d'eau,
Qui, sans la chute d'une goutte,
Sur ta tête reste à niveau,
Pendant que tu tressailles toute ;

Tes yeux dans l'infini perdus,
Sous l'eau calme ta face inerte,
Quand, la hanche et les seins tordus,
Tu dances, de frissons couverte,

Enseignent que la volupté
Doit nous agiter de ses flammes,
Sans qu'une goutte de beauté
En brille de moins, dans nos âmes.

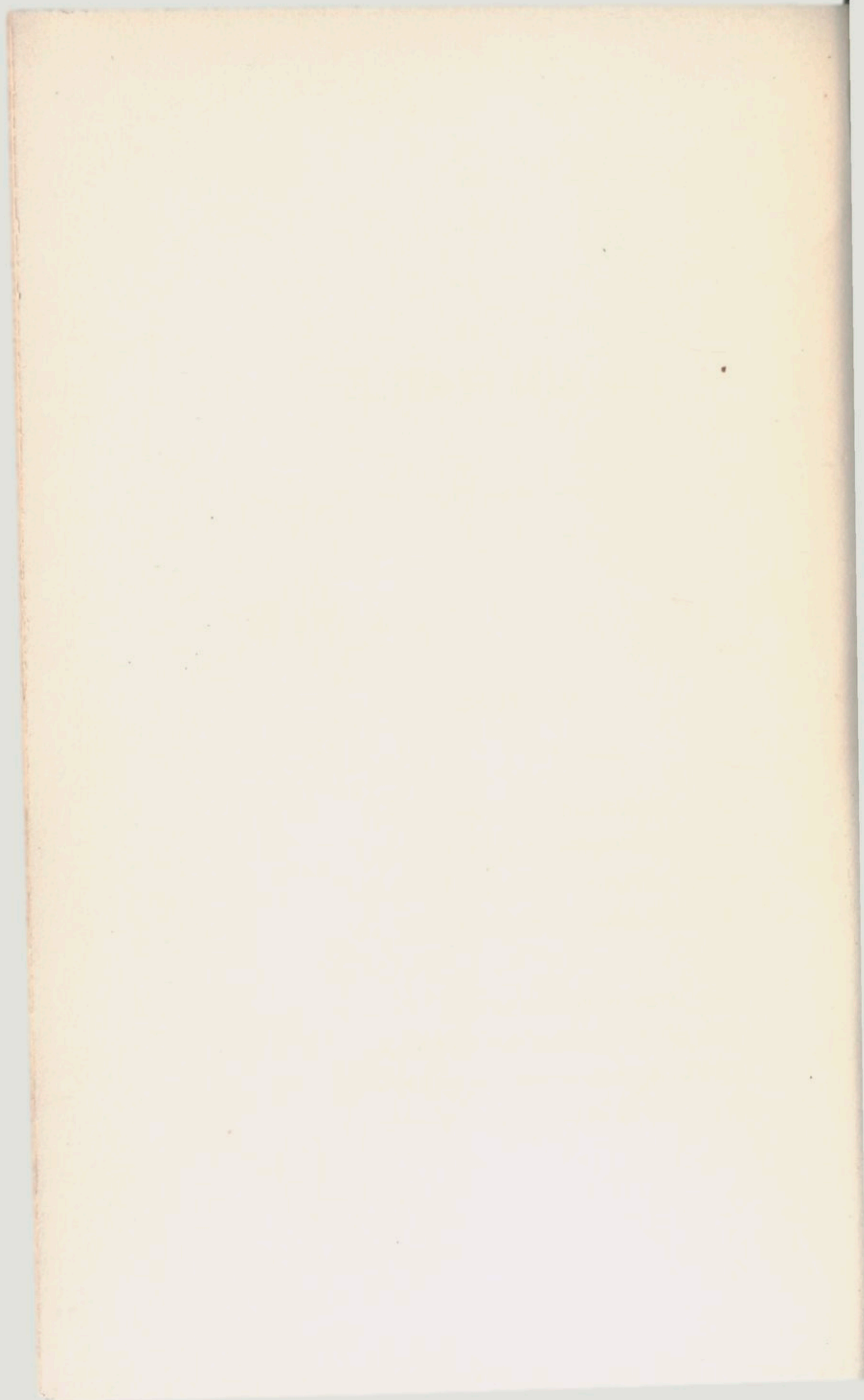
LES PALMIERS

Heureux les palmiers ! leurs amours
Vont, sur les ailes de la brise,
De l'amant ignoré toujours
A l'amante toujours surprise.

Rien de réel ne vient briser
L'idéal essor de leurs fièvres.
Ils ont l'ivresse du baiser
Sans avoir à subir les lèvres.



LA SOLITAIRE



LA SOLITAIRE

MYSTÈRE

D'un maître mon âme est la proie ;
D'un seul regard il me vainquit ;
C'est un brun à l'œil qui flamboie.
Mais n'espérez pas savoir qui.

Moi, jadis, la vierge glacée,
Des récits d'amour me moquant,
Je n'ai qu'amour dans la pensée.
Mais nul ne saura depuis quand.

Pour une sortie en litière,
Mon père m'ouvrit mon verrou ;
Passa l'homme à la mine altière .
Mais je ne veux pas vous dire où.

Lui seul pourrait calmer ma fièvre,
Lui seul, transformer mon tourment
En miel pour mon âme et ma lèvre .
Mais ne demandez pas comment.

O ma jeunesse, où sont les tombes,
Bientôt l'on pleurera sur toi ;
Sous la tristesse tu succombes.
Mais je ne dirai pas pourquoi.

MÉLANCOLIE

O fier jeune homme, ô tueur de gazelles,
Cavalier pâle au regard de velours,
Sur ton cheval dont les pieds ont des ailes,
Emporte-moi vers le ciel des amours.

J'ai bien souvent, la nuit, sur ma terrasse,
Versé des pleurs en te tendant les bras.
Stérile effort ! c'est l'ombre que j'embrasse,
Et mes sanglots, tu ne les entends pas.

Pourtant le ciel m'a faite ardente et belle,
Ma lèvre douce est comme un fruit vermeil ;
J'ai dans la voix des chants de colombelle,
Sur les cheveux des rayons de soleil.

Mais enfermée et couverte de voiles,
Dans un palais, je meurs loin du vrai bien.
Pourquoi des fleurs et pourquoi des étoiles,
Si mon cœur bat et si tu n'en sais rien ?

Mon bien-aimé, terribles sont tes armes,
Ton long fusil, ta lance, ton poignard,
Et, plus que tout, tes yeux aux sombres charmes,
Perçant un cœur avec un seul regard.

O fier jeune homme, ô tueur de gazelles,
A leur destin mon sort est ressemblant ;
Sur ton cheval dont les pieds ont des ailes,
Joins mon cœur triste à ton butin sanglant.

DÉLIRE

Le marchand de perles m'a dit :
Ton front veut-il une couronne ?
Tout mon bazar qui resplendit,
Pour ta prunelle, je le donne.

Le marchand de roses reprit :
Laisse les perles chez l'orfèvre ;
Tout mon royaume qui fleurit,
Je l'échange contre ta lèvre.

Le poète au rêve étoilé
Dit à son tour : vivante flamme,
De ton cœur donne-moi la clé,
Et dans mes chants je te proclame.

Mais que m'importe aucun trésor ?
Je garde cœur, lèvre et prunelle
Pour quelqu'un n'ayant pas encor
Soupçonné ma plainte éternelle.

Perles, roses, vers, à mes yeux,
Cela ne vaut pas un grain d'orge.
Du bien-aimé j'aimerais mieux
Que l'étrier broyât ma gorge.

LA SPLENDEUR VIDE

J'ai construit dans mon âme
Un merveilleux palais,
Plein d'odeurs de cinname,
Plein de vagues reflets.

Saphir, ambre, émeraude
En couvrent les piliers ;
En silence il y rôde
Des lions familiers.

Dans l'ivoire des coupes,
Sur les tapis profonds,
Des monarques par groupes
Y boivent les vins blonds.

Isolés comme une île,
Les murs s'en vont plongeant
Dans la nappe tranquille
D'un lac de vif-argent.

Et tout semble immobile,
Et pourtant tout grandit,
S'élargit, tache d'huile,
Monte et s'approfondit.

Et de l'onde muette,
Et du palais sans bruit,
Un feu qui se projette
De plus en plus reluit.

Mais à ce qui m'enchante
Deux choses font défaut :
Là-dedans rien ne chante,
Le ciel est noir là-haut.

Oh ! pour un son de lyre,
Oh ! pour le moindre azur,
Je laisserais porphyre,
Perles fines, or pur.

Mais le seul qui les donne,
L'amour, doux et cruel,
M'interdit ma couronne
D'harmonie et de ciel.

Et plus tout luit, tout monte,
Tout devient vaste et beau,
Plus la douleur me dompte,
Plus je suis un tombeau.

SUR LE NIL

Etouffez-moi sous des tas de murailles,
Se criblant d'yeux pour m'observer ;
De mon amour chantez les funérailles.
Mon rêve est là pour vous braver.

Les eaux du Nil, toutes pâles, s'écoulent,
Sous les étoiles de la nuit.
Des sphinx, au bord, sur deux rangs se déroulent.
Au milieu, notre barque fuit.

Le bien-aimé, s'accoudant sur la proue,
Laisse errer sur moi son œil doux.
Moi, renversant la tête, je secoue
Mes cheveux d'or sur ses genoux.

Et les grands sphinx, dans la plaine infinie,
Nous regardant passer près d'eux,
Confusément versent une harmonie
Qui tombe en amour sur nous deux.

Les eaux du Nil coulent, les roseaux tremblent;

Dans notre barque nous glissons.

Les chants des sphinx, perdus dans l'ombre, semblent

Des harpes prolongeant leurs sons.

Et nous mêlons notre amour à l'eau pâle,

Au firmament illimité...

— Rêve impuissant ! enfer d'un cœur qui râle,

Seul, par les molles nuits d'été !

GAZELLES & LIONS

Quand Medjnoun, loin de Léïla,
Dans les déserts s'en alla,
Au piège il prit mainte gazelle,
Et la voyant, dit : voilà
Comme les yeux sont doux chez Elle.

Puis l'ayant prise, il délivrait
La mignonne au fin jarret,
Et suivait ses bonds dans l'espace,
En pensant : tel est l'attrait
De Léïla quand elle passe.

Et quand un chasseur s'avançait
Qui, pour égorger, chassait,
Il lui criait : Va-t-en, blasphème !
Tuer des gazelles, c'est
Comme la tuer elle-même.

Au désert, moi, si j'avais fui,
Ce qui vaincrait mon ennui

Ce serait le lion qui gronde ;
Car je me dirais : c'est Lui
Dont résonne la voix profonde.

Puis j'irais à l'ancre écarté
Qu'il dévaste en liberté,
Pour y contempler son œil mâle,
Où je verrais la fierté
De l'œil de mon cavalier pâle.

Et s'il avait soif, j'offrirais,
Pour l'abreuver, mon sang frais,
Tâchant d'oublier dans sa gueule,
Combien l'autre manque auprès
De ma passion toujours seule.

LE PUIITS

Dans le jardin, assise au bord du puits
Qu'un soleil ardent séchait de son hâle,
Je lui contai ma tristesse depuis
Que j'ai vu passer le cavalier pâle.

Je dis combien l'isolement m'abat,
Je dis ma révolte avec mes alarmes.
Bien que nul pleur de mes yeux ne tombât.
Le puits desséché se remplit de larmes.

Au bord du puits, je vins le lendemain ;
J'aurais mieux aimé la tombe profonde.
Je ne dis rien, mais je posai la main
Sur mon cœur saignant, en regardant l'onde.

Des dents de feu me déchiraient le front,
Je songeais aux morts en qui rien ne bouge.
Les pleurs sont peu pour un cœur qui se rompt ;
L'eau blanche du puits devint du sang rouge.

Hélas ! si lui, le bien aimé voulait
Porter son amour dans mon âme sombre,
Il changerait en paradis complet
Ma nuit infinie et mes feux sans nombre

Et le vieux puits, en écoutant nos doux
Soupirs de pigeons et rires de merles,
Transformerait, pour faire comme nous,
Son sang en rubis, ses larmes en perles.

FLOTS, PALMES, SABLES

Loin des yeux du monde,
La mer est profonde,
Les palmiers sont hauts,
Les sables sont chauds.

S'il te faut les endroits vagues
Qui luisent en se mouvant,
O mon bien-aimé, les vagues
Livrent leur crinière au vent ;
L'œil sur l'onde, aux doigts la coupe,
Disparaissons en chaloupe,
Avec le rêve à la poupe
Et l'espérance à l'avant.

S'il te faut les endroits calmes
Où tout chante et tout bénit,
Viens au fond du bois des palmes,
Avec moi, choisir un nid,
Un nid où, morts pour la foule,
Nous vivions pour l'eau qui coule,
Pour le ramier qui roucoule
A l'heure où le jour finit.

S'il te faut les endroits mornes
Où le corps est châtié,
Allons au désert sans bornes,
Sous le soleil sans pitié ;
T'ayant là, je serai forte ;
Mourir ! mourir ! que m'importe,
Si je partage, étant morte,
Ton sépulcre par moitié !

Loin des yeux du monde,
La mer est profonde,
Les palmiers sont hauts,
Les sables sont chauds.

FLORAISON

De dilater mon cœur le jour est venu ;
L'amour doit vendanger ma vigne.
Je sens, pour m'envoler au ciel inconnu,
Qu'il me vient des ailes de cygne.

J'étais dans la fournaise, et ma chair brûlait,
Et la fournaise était bien close.
La fournaise devient un moelleux filet;
Tout charbon n'est plus qu'une rose.

Oh ! je serai jalouse, oh ! j'enchaînerai
De mes cheveux ce cœur farouche,
Mes baisers poseront un sceau consacré,
Plus fort que la mort, sur sa bouche.

A personne je n'ai conté le bonheur
Qu'à grand peine mon cœur refoule ;
Car nul ne m'a paru valoir cet honneur,
Parmi les sages ni la foule.

Mais je l'ai dit tout bas aux flots bleus du ciel,
A l'errant vaisseau de la lune,
Même au vent printanier, au souffle duquel
S'ouvre la fleur de ma fortune.

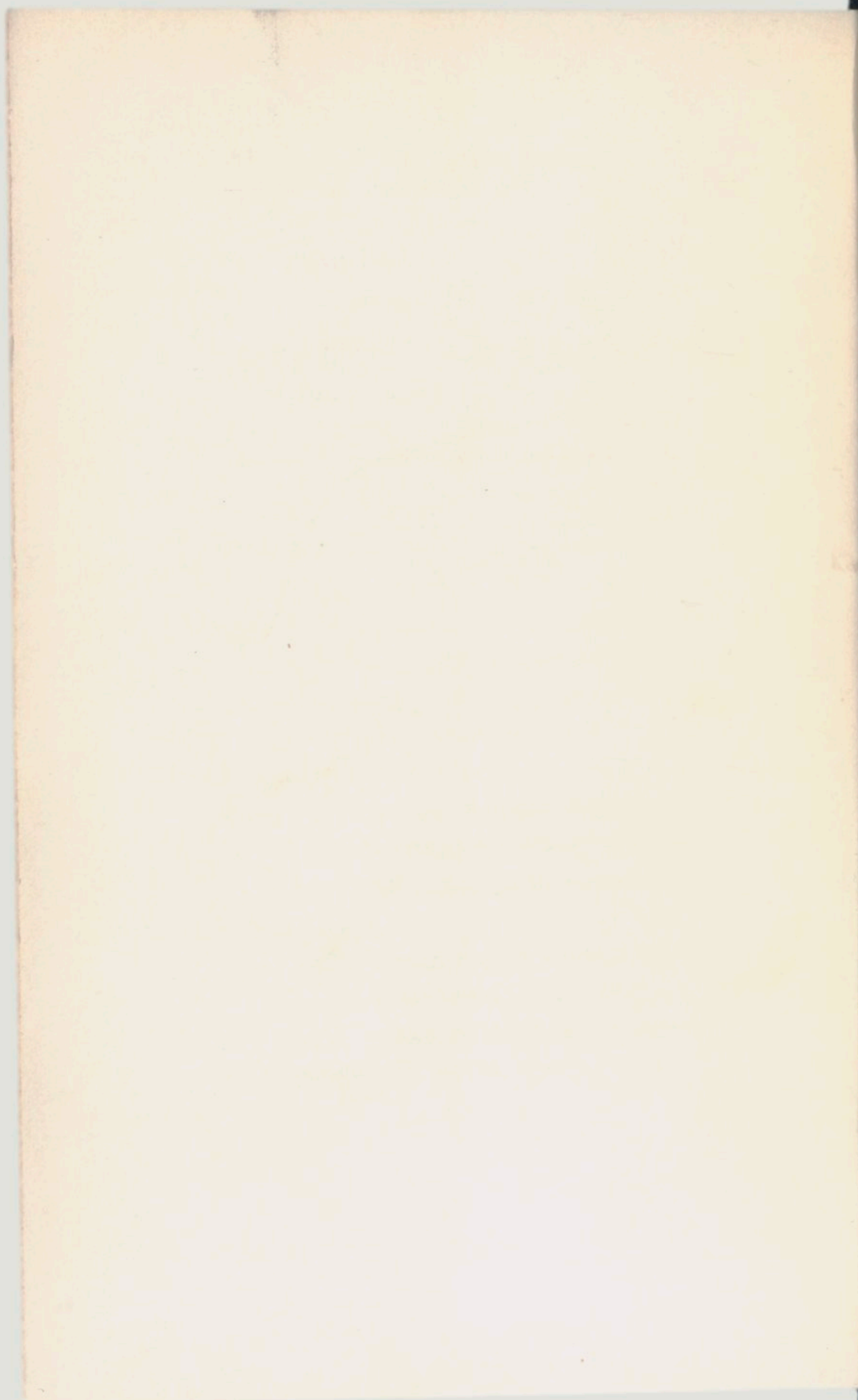
Qu'on ne me parle plus du palais des rois,
Du paradis aux fraîches ondes ;
Je peux boire la terre et le ciel au choix ;
L'amour m'a donné les deux mondes.

Qu'on ne me parle plus de la Kaasbah
Où l'on baise la pierre noire.
L'amour plus sûrement du ciel me tomba ;
A lui seul mon baiser veut croire.

La rose blanche était le triste ornement
De la vierge, aux langueurs en proie.
Femme aimée, ôte-la ; mets pour ton amant
La rose rouge de la joie.



LA VALLÉE
DE
L'UNION



LA VALLÉE DE L'UNION

ASCENSION

Avec l'aile de l'oiseau,
La chair atteint l'azur ; l'eau
Fait du nuage son aile.

Le feu vole, rayon d'or ;
La fleur reste à la tonnelle,
Mais son parfum prend l'essor.

Pour monter, la lyre en elle
A le son ; l'âme, à son tour,
S'ouvre et s'envole en amour.

PORTRAIT

Plus souples au doigt que le cachemire,
Faisant oublier l'odeur de la myrrhe,
Tels sont ses cheveux.

Les plus beaux saphirs seraient choses vaines
Pour ceux qui verraient l'azur de ses veines
Sur son cou nerveux.

Qu'est-ce que l'ébène auprès de ses boucles ?
Qu'est-ce que la flamme et les escarboucles
Auprès de ses yeux ?

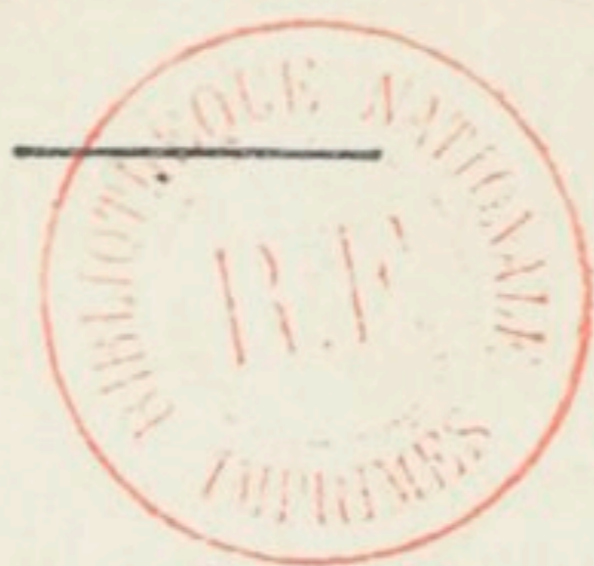
Près de son visage où tout se colore
D'un reflet vermeil, qu'est-ce que l'aurore
Qui se lève aux cieux ?

Parmi les rondeurs qui vont de sa joue
Jusqu'à son menton, le regard se joue
Mieux que dans un parc.
Pareille au soldat que le meurtre allèche,
Elle met sa joie à lancer la flèche.
Son sourcil est l'arc.

Au coin de sa joue, est une fossette:
Abîme effrayant! tout cœur qui s'y jette,
Y va se briser.

Ils n'aimeraient plus à cueillir les dattes,
Ceux qui cueilleraient, assis sur les nattes,
Son fruit, le baiser.

Et cela soit dit sans aucun blasphème,
Il se raillerait du paradis même,
Celui sur lequel,
Avec ses parfums, ses chansons, sa flamme,
Amoureusement, flotterait son âme,
Sœur de l'arc-en-ciel.



LA RIME ET LA LÈVRE

Savez-vous qui trouva la rime ?
Qui trouva la rime ? cherchez.
Est-ce une beauté qui se grime
Dans les miroirs amourachés ?

Est-ce un Hindou, devant sa hutte,
En cueillant des noix de coco,
Qui siffle des sons sur sa flûte
Et se divertit de l'écho ?

Savez-vous qui trouva la rime ?
Qui trouva la rime ? cherchez.
Serait-ce, en leur sanglante escrime,
Deux soldats qui se sont touchés ?

Sur la mer bleue aux blanches lames,
Serait-ce quelque brun pêcheur
Plongeant à la fois ses deux rames,
Un soir de calme et de fraîcheur ?

Ceux-là qui trouvèrent la rime,
Instruisez-vous, vous qui cherchez,
Accomplissaient non pas un crime,
Mais le plus divin des péchés.

Il étaient deux. Quand une bouche
Sur l'autre venait se poser,
L'autre aussitôt, très-peu farouche,
Avait soin de rendre un baiser.

Lorsque l'une faisait entendre
Quelque doux mot sur leurs amours,
L'autre répondait un mot tendre,
Mot charmant qui rimait toujours.

Vous sans qui mon ciel se supprime,
Belle aux cheveux sur moi penchés,
Sans fin je veux trouver la rime,
Vos lèvres me disant : cherchez !

CAVALCADE

Hop ! nos chevaux rongent le mors ;
L'un hennit, l'autre se cabre.
Partons avec tous nos trésors,
Toi tes yeux, et moi mon sabre.

Nos chevaux sont très-blancs, très-beaux,
Avec des narines roses ;
Laisant retentir leurs sabots,
Nous nous dirons bien des choses.

Avant que ton amour me prît,
Vivre n'était qu'un vain rêve.
Il faisait nuit dans mon esprit,
Avec toi le jour se lève.

Le jour se lève. Oh ! je dis bien ;
Du passé je n'ai plus mémoire.
Tout ce qui n'est pas toi, n'est rien
Et tombe dans la mer Noire.

Fuyons, allons où tu voudras.

Pour nos cœurs point de barrières !

Je te porterai dans mes bras,

S'il faut passer des rivières.

Ne crains ni les bois ni les monts ;

Crois-en l'espoir dont je vibre.

Nous sommes deux, nous nous aimons,

Et devant nous est l'air libre.

Hop ! nos chevaux rongent le mors ;

L'un hennit, l'autre se cabre.

Partons avec tous nos trésors,

Toi tes yeux, et moi mon sabre.

AU CIMETIÈRE

Assis sur cette blanche tombe,
Ouvrons notre cœur !
Du marbre, sous la nuit qui tombe,
Le charme est vainqueur.

Au murmure de nos paroles,
Le mort vibrera ;
Nous effeuillerons des corolles
Sur son Sahara.

S'il eut, avant sa dernière heure,
L'amour de quelqu'un,
Il croira du passé qu'il pleure
Sentir le parfum.

S'il vécut, sans avoir envie
D'un cœur pour le sien,
Il dira : j'ai perdu ma vie,
N'ayant aimé rien.

Toi, tu feras sonner, ma belle,
Tes ornements d'or,
Pour que mon désir ouvre l'aile
Quand l'oiseau s'endort.

Et sans nous tourmenter des choses
Pour mourir après,
Nous dirons : aujourd'hui les roses !
Demain les cyprès !

LE BAZAR

Ce matin, j'ai porté mes pas
Au bazar où criait la foule.
Mais moi je ne l'entendais pas,
Songeant à ta voix qui roucoule.

Les juifs me pressaient les poignets,
Pour me vendre une chose, une autre.
De vivre ainsi je les plaignais,
Sachant quel bonheur est le nôtre.

Tous ces marchands n'ont au cerveau
Que trafic et supercheres.
Je déroule ton écheveau
A l'ombre des palmes fleuries.

Le soir, sur leur argent malsain,
Ils se couchent dans une cave.
Je m'endors, le front sur ton sein,
Au bercement du vent suave.

Par caravanes ils s'en vont
Découvrir parfums et denrées.
Oh ! que ton regard est profond !
Oh ! que tes boucles sont lustrées !

En tous les pays, sans besoin,
On les voit rapaces au lucre.
Tes lèvres ne sont pas si loin,
Tes lèvres d'opium et de sucre.

CONTRASTES

Quand tu viens à moi, je sens
Le frisson du vent nocturne.
Le désir, comme un encens,
Brûle en mon cœur qui sert d'urne.

Les cils flottant sur tes yeux,
Me charment tant que j'en souffre ;
Je vais si loin dans les cieux
Que je me figure un gouffre.

Plus l'incarnat est puissant
De ta bouche si petite,
Plus elle est rouge de sang,
Ma blessure sans limite.

Tu me perces de poignards,
Et de baumes tu m'inondes ;
Aveuglés sont mes regards,
Tant tes clartés sont profondes !

Oh! verse-moi tes cheveux.
Que ce vin musqué m'enivre !
Ne m'épargne pas. Je veux
Mourir à force de vivre.

Vers le ciel, comme la mer,
Hausse-moi par la tempête.
Sois le sabre ayant l'éclair,
Quand il décolle une tête.

LES DEUX COURONNES

Qu'on laisse Timour gouverner la terre,
Qu'il soit le grand roi !
Moi, je mets ma gloire, au sein du mystère,
A vivre pour toi.

Qu'il fasse plier l'Asie à ses armes,
Et l'Europe avec !
Je me crois plus riche, ayant les seuls charmes
De ton profil grec.

Qu'il compte dans l'air l'acier qui flamboie,
Quand il dit : je veux !
J'aime mieux compter les longs fils de soie
Qui sont tes cheveux.

Qu'il soit enivré du son des trompettes,
Des cris du vautour !
J'aime mieux, tout bas, que tu me répètes
Quelque mot d'amour.

Il est seul, ce Dieu, seul sur la poussière
Des hommes broyés.

Plus que son palais, ma hutte est princière ;
J'y vis à tes pieds.

Pour se rafraîchir, après le ravage,
Il n'a que du vin.

Quand ma lèvre a soif, elle a pour breuvage
Ton baiser divin.

Si Timour savait combien ta caresse
Fait de bien au cœur,

Captif, il voudrait t'avoir pour maîtresse,
Timour le vainqueur.

Mais il n'en sait rien, il est trop superbe,
Il fait trop de bruit.

Oh ! cachons-nous bien, cachons-nous dans l'herbe !
L'amour veut la nuit.

LES CYGNES

Ton âme est un lac d'amour
Dont mes désirs sont les cygnes.
Vois comme ils en font le tour,
Comme ils y creusent des lignes !

Voyageurs aventureux,
Ils vont, les ailes ouvertes.
Rien n'est ignoré par eux,
Des flots bleus aux îles vertes.

Bruyants et pompeux, les uns
Sont d'un blanc que rien n'égale,
Désirs nés dans les parfums,
Par un soleil de Bengale.

D'autres sont muets et noirs,
Avec un air de mystère,
Désirs nés pendant les soirs,
Quand tout s'endort sur la terre.

Sans nombre sont ces oiseaux
Que ton âme voit éclore.
Combien déjà sur les eaux,
Et combien à naître encore!

Point de halte! à tout moment,
D'arrivants le bord se charge.
Ceux d'hier pensivement
S'en vont alors vers le large.

Bientôt l'œil doit les laisser
Pour le présent qui réclame.
Eux ne cessent de glisser
Vers les profondeurs de l'âme.

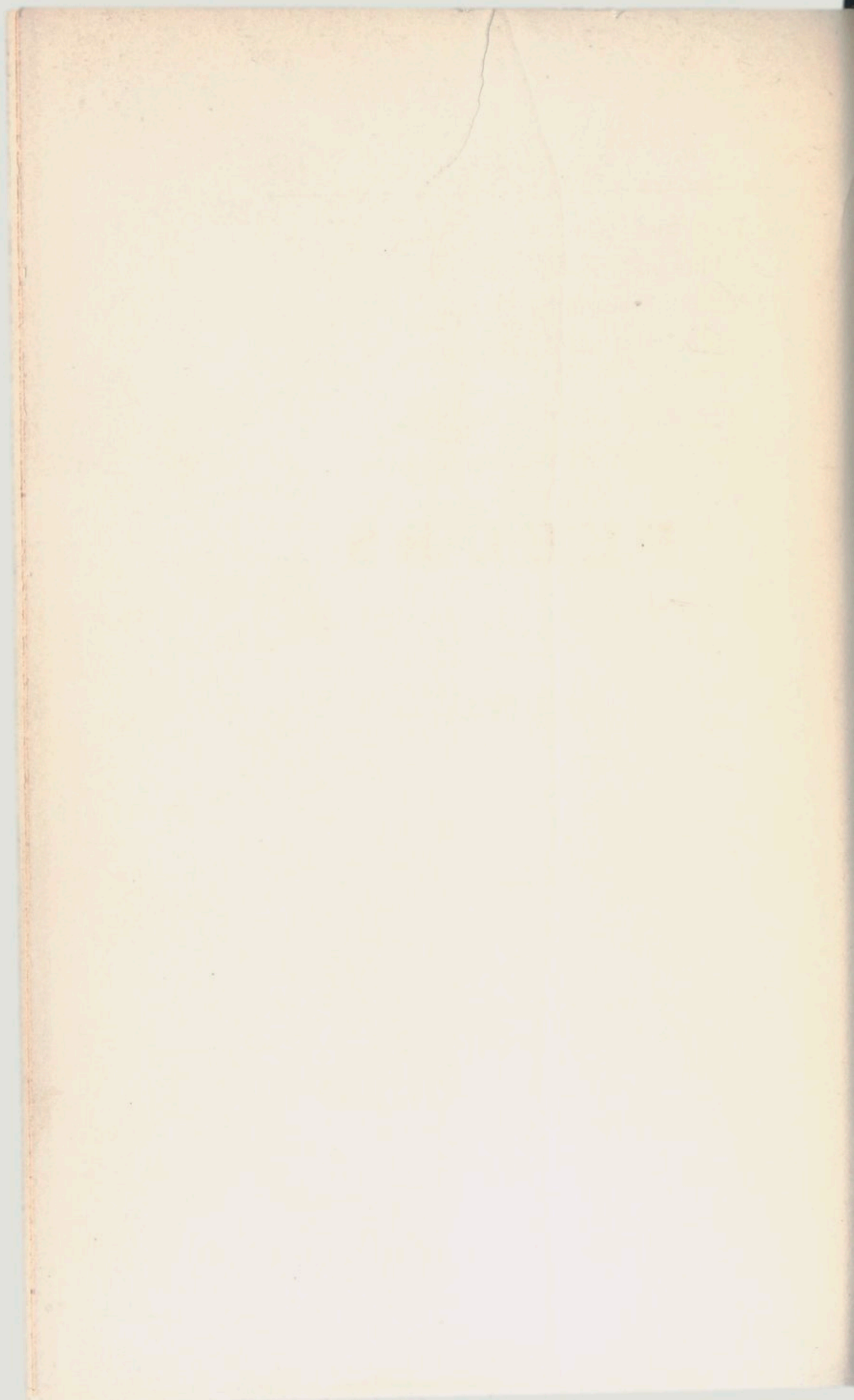
Et dans un accord béni,
Sur ce cristal d'eau sans brumes,
On entend à l'infini
Frissonner au vent des plumes.

LE SOMMEIL DE LA MORTE

Pourquoi ces vieilles femmes
Qui, de leurs doigts infâmes,
Vont souillant ce beau corps ?
Pourquoi ces longues plaintes,
Pourquoi ces larmes feintes,
Ces funèbres décors ?
Loin d'ici l'amertume !
Dans son plus beau costume,
Allons ! qu'on la parfume,
Au son des doux accords !

Tant que dura sa vie,
Elle n'avait envie
De rien qui ne fût beau.
Elle cherchait la joie,
Et l'éclat de la soie,
Et l'éclat du flambeau.
Aussi, sans douleur sombre,
Il faut charmer son ombre
Par des gaités sans nombre
Autour de son tombeau.

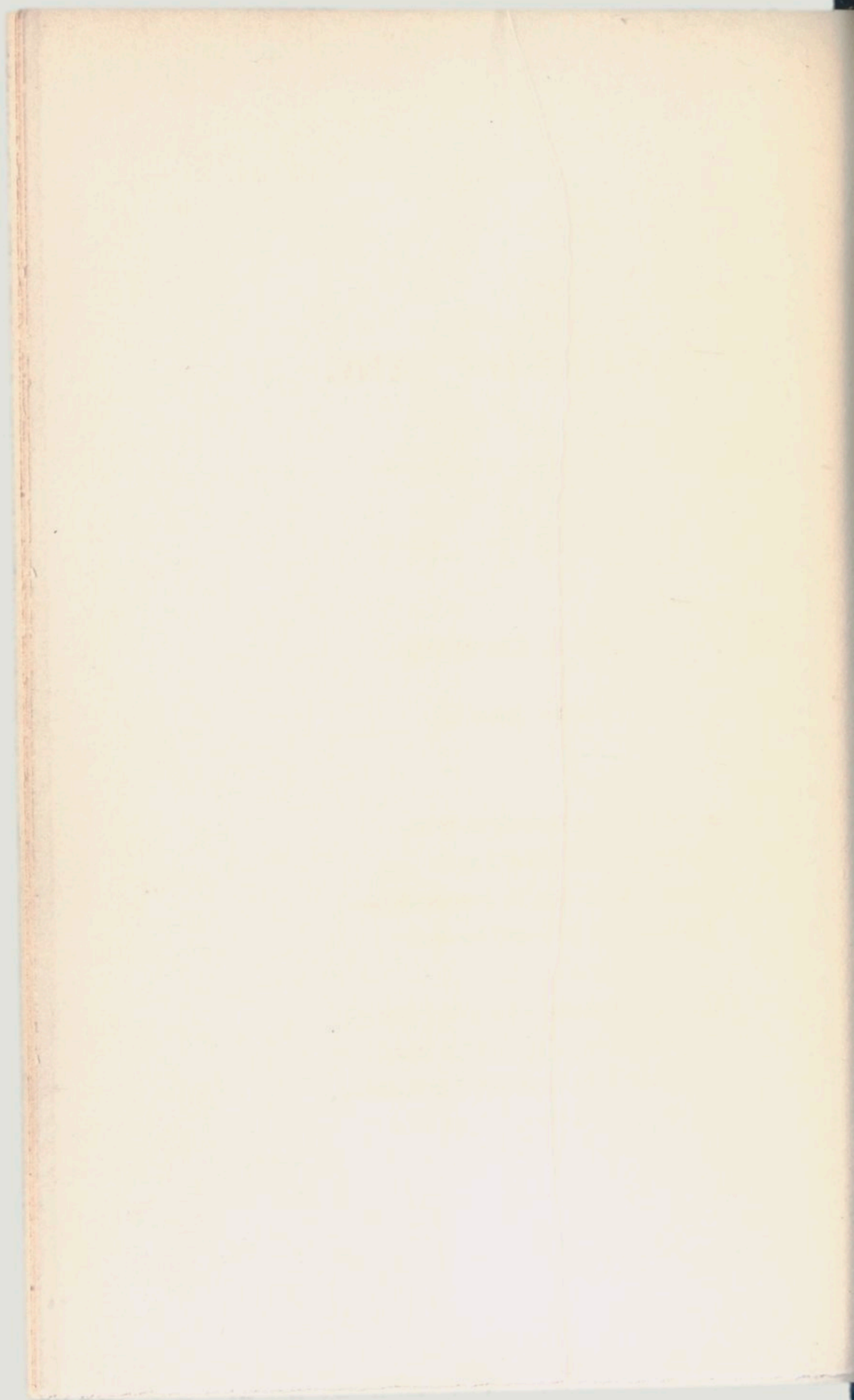
Pendant qu'elle sommeille,
Gracieuse et vermeille,
Qu'on envoie un crieur
Annoncer à la foule
Dont, par les pleurs, s'écoule
Le deuil extérieur,
Que j'ouvre la poitrine
Au premier dont la mine
Contredira, chagrine,
Mon visage rieur !



FLEURS

DE

SANG



FLEURS DE SANG

SABRE EN MAIN

A HENRI REGNAULT

J'ai mis à mon cheval sa bride,
Sa bride et sa selle d'or ;
Tous les deux, par le monde aride,
Nous allons prendre l'essor.

J'ai le cœur froid, l'œil sans vertige.
Je n'aime et je ne crains rien.
Au fourreau, mon sabre s'afflige.
Qu'il sorte et qu'il frappe bien !

Le turban autour de la tête,
Sur mon dos le manteau blanc,
Je veux m'en aller à la fête
Où la mort danse en hurlant ;

Où, la nuit, l'on brûle les villes,
Tandis que l'habitant dort,
Où, pour les multitudes viles,
On est grand quand on est fort.

Je veux qu'à mon nom les monarques
Tiennent leur tête à deux mains,
Que mon sabre enlève les marques
Du joug sur le front des humains.

Je veux que l'essaim de mes tentes,
De mes chevaux aux longs crins,
Que mes bannières éclatantes,
Mes piques, mes tambourins

Soient sans nombre comme la horde
Des mouches, quand il fait chaud,
Qu'à mes pieds l'univers se torde,
Comprenant le peu qu'il vaut!

LE SERVITEUR D'ALLAH

A LOUIS DÉPRET

Ma paupière étant assoupie,
J'ai vu l'ange au glaive de feu
M'apparaître, envoyé par Dieu.
Il m'a dit : tout sceptre est impie ;
Que la servitude s'expie !
Je suis l'âme, sois l'instrument ;
Va massacrant et consumant
Aveuglement.

N'épargnant mâles ni femelles,
En l'honneur de moi, sans remords,
Fais des pyramides de morts.
Broie, en passant, sous tes semelles,
Les enfants roses aux mamelles,
Le tas maigre et courbé des vieux.
Songe que tu venges les cieux ;
Sois orgueilleux.

Mais le soir, après les batailles,
Quand les convives de ton bras
Fouilleront les corps les plus gras,
Lorsque, des rois sans funérailles,
Becs et dents mordront les entrailles,
Croise les mains en murmurant
La phrase sainte du Coran :
Dieu seul est grand.

COMBAT SINGULIER

A MADAME JUDITH MENDÈS

J'avais une armure dorée,
J'avais un sabre d'acier clair ;
J'avais une hache entourée
De diamants lançant l'éclair.

Et le divin ami des Perses,
Le soleil, recouvrait encor
Toutes ces lumières diverses
De sa grande lumière d'or.

Des troupes me suivaient sans nombre,
En tous lieux ayant fait la loi,
Quand j'aperçus un homme sombre
Arrivant en face de moi.

Il avait de même une armée ;
De même il arrivait vainqueur ;
Il connaissait ma renommée,
Je savais l'orgueil de son cœur.

Nous n'avions pas de faibles âmes
A souffrir sur terre un rival ;
L'un sur l'autre, nous nous lançâmes,
Seuls, entre nos camps, à cheval.

Brunes étaient toutes ses armes,
Il portait un panache noir ;
Aux esprits de la nuit, des charmes
Avaient relié son pouvoir.

Tout un jour dura la bataille ;
Nous n'étions jamais triomphants.
A notre bruit, à notre taille,
On eût dit des chocs d'éléphants.

Prenant leur part de notre peine,
Intelligents, cabrés, ardents,
Mon cheval blanc, le sien d'ébène
S'entre-déchiraient de leurs dents.

A la fin de notre journée,
Les chevaux étaient morts, et nous,
La peau par le fer sillonnée,
Nous nous trainions sur les genoux,

Sur la terre de sang trempée
A peine pouvant remuer,
De nos derniers tronçons d'épée
Nous nous cherchions pour nous tuer.

Le jour mourant livrait carrière
Au noir monde artificieux,
Quand son dernier jet de lumière
De mon rival frappa les yeux.

Cela me donna la victoire.
Pendant qu'il fermait son regard,
Selon mon rôle obligatoire,
Je l'achevai de mon poignard,

Lui disant : frère, meurs sans haine,
Comme je serais mort sans fiel;
Le destin des êtres s'enchaîne
A la rotation du ciel.

TRIOMPHE

A MIRZA-YOUSSEF-KHAN

Quatre chevaux d'un blanc sans tache
Sont attelés à mon char d'or,
Dans la main je tiens une hache,
Sur le ciel bleu mon œil s'attache,
A mes pieds ma panthère dort.

La ville hier était immense ;
Les hommes grouillaient par milliers.
Mais tout finit quand je commence.
Se croire fort ! vaine démence,
Chûte risible sous mes pieds !

Il fait une chaleur de forge,
Tant les palais flambent au vent ;
On pille, on saccage, on égorge ;
Demain il poussera de l'orge
Où fut tout ce fracas vivant.

Les vierges à part sont laissées.
Je leur ai dit : jetez des fleurs.
Avec des poses cadencées,
Par elles des fleurs sont lancées
Au meurtrier de tous les leurs.

On épargne aussi les poètes.
Je leur ai dit : faites-moi Dieu.
Ils ont pris la lyre des fêtes
Et chantent, assis sur des têtes,
Aux portes des palais en feu.

LE SUPPLICE

A ALFRED DE BULLEMONT

C'est un sage, un saint, un derviche,
Gabriel vient le voir, dit-on.

— Qu'on le pendre à cette corniche,
Par un crochet sous le menton.

Sa foi pénétrait dans les bouges ;
Il la déployait sur les rois.

— Qu'on mette à ses pieds des fers rouges,
De crainte qu'il ne les ait froids.

Son lit était fait de broussailles,
Sa peau de maigre se trouait.
— Qu'on lui dévide les entrailles,
Avec lenteur, sur un rouet.

Quand il priait sur une tombe,
Les oiseaux l'écoutaient en rond.
— Régulièrement qu'il lui tombe
Une eau de glace sur le front.

Pour ne pas troubler une mouche,
A peine s'il respirait l'air.
— Qu'on emplisse de fiel sa bouche,
Et qu'on lui tenaille la chair.

Tremble qu'Allah ne se courrouce ;
A la Mecque il allait souvent.
— Qu'on l'écorche de façon douce,
Pour le garder longtemps vivant.

Ses prédictions toujours vraies
Lui valaient un culte public.
— Qu'on verse du plomb sur ses plaies,
Qu'on glisse en son cœur un aspic.

Accorde du moins qu'on l'enterre
Au champ dès morts, avec les siens
— Je veux, de par mon cimenterre,
Qu'on jette son cadavre aux chiens.

Bourreau dont le ciel se retire,
Que t'a fait cet homme divin ?
— Il disait vouloir le martyre.
Je n'aime pas qu'on parle en vain.

LE FESTIN

A AUGUSTE VACQUERIE

Les loups vont hurlant par troupeaux:
Qu'a fait Timour de son g... ?
Loups, laissez Timour en repos ;
Venez où mon bras se lève.

Gengis-Khan n'est plus ici-bas,
Pense le chacal qui grogne.
Chacals, venez à mes combats ;
Vous aurez de la charogne.

Plus de Mourad pour me nourrir !
Soupire à son tour l'hyène.
Hyènes, laissez-le pourrir ;
Suivez-le vent de ma haine.

Soliman longtemps vous fut cher,
Noirs corbeaux au bec rapace ;
Plus que lui, je sème la chair
Dans les pays où je passe.

Votre pourvoyeur fut Hakem,
Vautours, amants des squelettes.
Je vous fais un nouveau harem ;
Préparez-vous, bruns athlètes.

Mais, carnassiers ailés ou non,
Trop petit est votre nombre ;
D'un tas de cadavres sans nom,
Malgré vous, le sol s'encombre.

Pour engloutir tous ces flancs verts,
Il faut des faims plus voraces.
Vaillants, imperceptibles vers,
A vous d'effacer leurs traces.

Ce que vous n'effacerez pas,
C'est la laideur qui résulte
Des honneurs rendus à mon bras
Par ce monde que j'insulte.

Ce que vous n'effacerez pas,
C'est le dégoût qui m'assomme,
Quand je vois impuissants et bas,
Tant d'hommes devant un homme !

L'ASSASSIN

A ERNĚST COURBET

C'est toi, pauvre, fils de pauvre,
Qui m'as frappé de ton couteau,
Pour sauver le peuple en détresse
Que je broyais dans un étou.

Quand roi, généraux et ministres
Se courbaient, glacés de terreur,
Devant mes volontés sinistres,
Chétif, tu bravas ma fureur.

Quand de la misère publique
Ceux qui tiraient les gros impôts,
Livraient la foule famélique
A mes coups, pour sauver leurs peaux ;

Toi sur qui le haillon se vautre,
Tu pensas, généreux et fier :
C'est un homme, j'en suis un autre ;
Il a du fer, ayons du fer.

Homme qui dévouas ta vie
Pour me tuer, moi, le tyran,
Dans la multitude asservie,
J'aime ton solitaire élan.

Mais n'as-tu pas conçu de doute
Sur le rêve qui te berça ?
Crois-tu, moi chassé de la route,
Que le monde eût changé pour ça ?

Ecoute, je te fais le maître
De ceux dont ton cœur eut pitié ;
En apprenant à les connaître,
Je veux que tu sois châtié.

Sur eux, si tu peux sans nausées
Étendre d'en haut ton regard,
Que mes couronnes soient brisées,
Et que j'aie au cœur ton poignard !

LE LAC DES MORTS

A AUGUSTA HOLMÈS *

J'ai fondu toute une armée
Dans le profond alambic
D'une vallée enfermée
Entre des rochers à pic.

On a tout tué, de sorte
Qu'un lac de sang s'est formé
Où, sans prendre aucune escorte,
Dans un bateau, j'ai ramé.

Il faisait nuit, et la lune
S'émerveillait de se voir,
Loin de la blancheur commune,
Toute rouge en ce miroir.

Autour de moi, quelque chose
Dans l'air se vaporisait,
Qui prenait un reflet rose
Quand un rayon s'y posait.

* En tête de ces vers, s'impose le nom de celle qui, dans un chant harmonieux, les a revêtus de musique étrange et profonde.

Et moi qui tenais la palme
De la victoire et du bruit,
Je sentis mon cœur si calme
Que je chantai dans la nuit :

O morts, que pas un ne bouge !
Splendide est votre tombeau,
Avec ce linceul si rouge
Et ce si pâle flambeau.

Dormez, les têtes coupées !
Vous rampiez, souffrants troupeaux.
J'ai fait luire les épées.
A vous l'éternel repos !

Et vague, douce, infinie,
La voix des échos chantait.
Du lac tiède, l'harmonie
Dans le ciel tiède montait.

LES ROCHES BLEUES

A ARMAND SILVESTRE

Renversez bien tous les empires,
Mes braves aux sabres sanglants ;
De tous les monarques vampires,
De leurs serviteurs encor pires,
Des peuples, leurs jouets tremblants,
Percez les cœurs, ouvrez les flancs.

Mais de ce coin de roches bleues,
Dans un espace de vingt lieues,
Que tout point noir soit écarté.
Que vos chevaux, dans leur fierté,
Trainant les trônes à leurs queues,
Epargnent la simplicité.

Là, des gens sans or et sans princes,
Vivent au dessus des brouillards,
Satisfaits de leurs moissons minces,
Prenant pour conseil leurs vieillards.

Nulle fange de mes provinces
Ne les souille, ces montagnards.

En se raillant de mes entraves,
Ils sauraient mourir, fiers et droits.
Oh ! qu'ils vivent, les bons, les braves !
Je n'ai, sous mes traits durs et froids,
De mépris que pour les esclaves,
Et de haine que pour les rois !

LES SAUTERELLES

A LÉCONTE DE LISLE

Nous étions un million d'hommes,
Anéantissant les Sodomes
Par la flamme et par le fer ;
Notre souffle desséchait l'herbe,
Rien n'échappait, homme ni gerbe ;
Nous hurlions comme l'enfer ;

Lorsque parut une autre armée,
Innombrable, inaccoutumée,
Dont un bruit sourd s'élevait ;
Montagnes brunes, plaines vertes,
Par cette armée étaient couvertes,
A croire que l'on rêvait.

C'était le tas des sauterelles
Au corps massif, aux jambes grèles,
A l'insatiable faim.

On eût dit une mer immense
Qui sur aucun bord ne commence,
Qui nulle part n'a de fin.

Hommes, chevaux, engins de guerre,
Tout ce qui triomphait naguère
S'engloutissait là sans bruit.
Ils grouillaient, grouillaient, les insectes,
Et, par leurs morsures abjectes,
L'invincible était détruit.

Il fallut nous enfuir rapides ;
Nos soldats les plus intrépides
De terreur fermaient les yeux.
Or, prenant une sauterelle,
Un fakir lut écrit sur elle
Ce quatrain mystérieux :

Notre ponte peu féconde
Est de quatre-vingt-dix-neuf.
En pondant chacune un œuf
De plus, nous aurions le monde.

ÉPUISEMENT

A GUSTAVE FLAUBERT

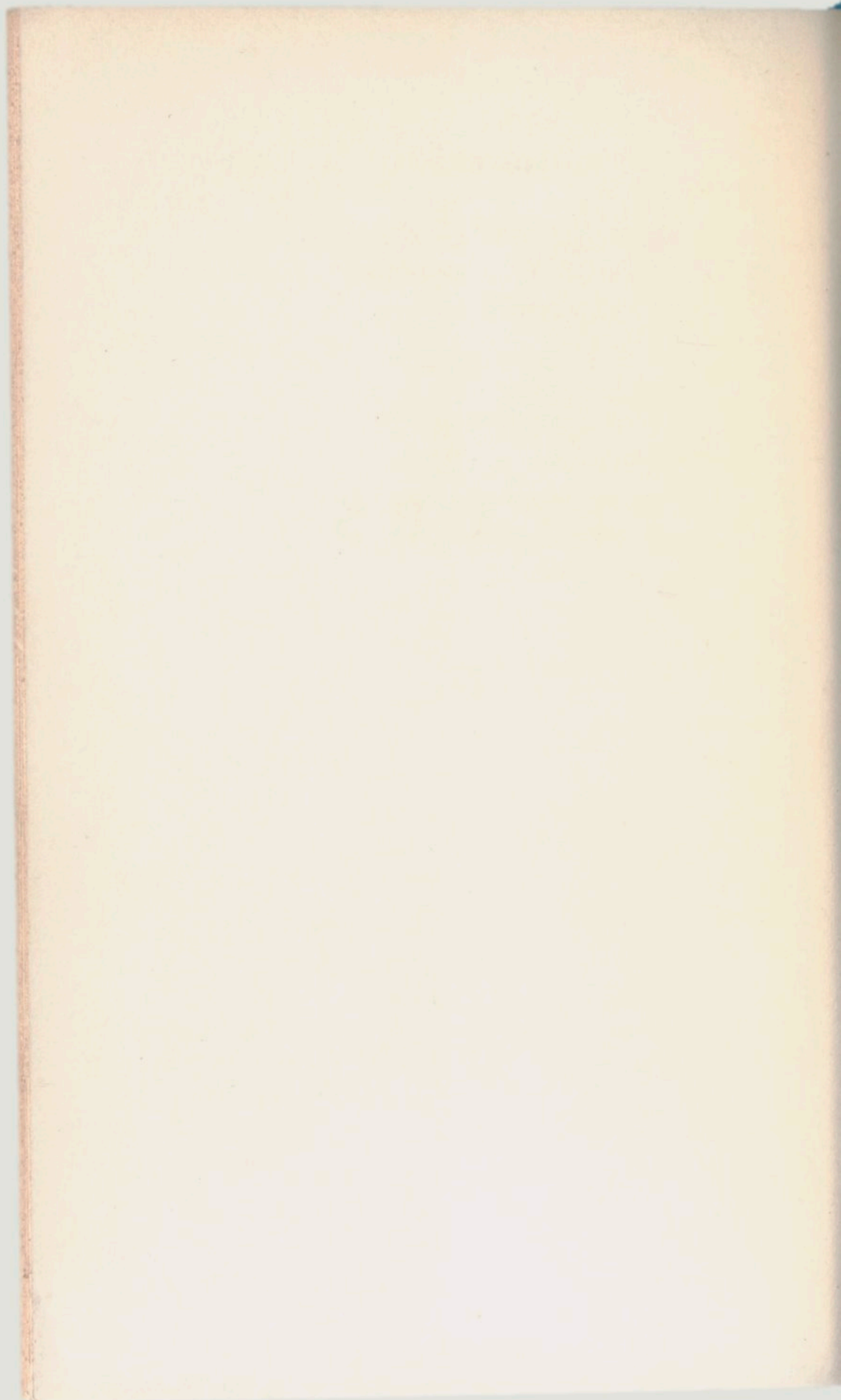
Maintenant que mes armées
Ont fait partir en fumées
Les monarques et les cités,
Qu'il n'est, dans toute l'Asie,
Qu'une loi : ma fantaisie;
Qu'une gloire : mes cruautés ;

Que les intrépides brutes
Qui m'ont servi dans mes luttes,
Du meurtre en moi soutiens constants,
Ont si bien rougi leurs piques
Que les poètes épiques
En auront pour plus de cent ans ;

Il est temps que je m'en aille,
Laisant ma fauve canaille
S'entretuer. Les chefs sont prêts ;

Crapaud, chat, hibou, couleuvre,
Ils seront si chauds à l'œuvre
Qu'il n'en restera rien après.

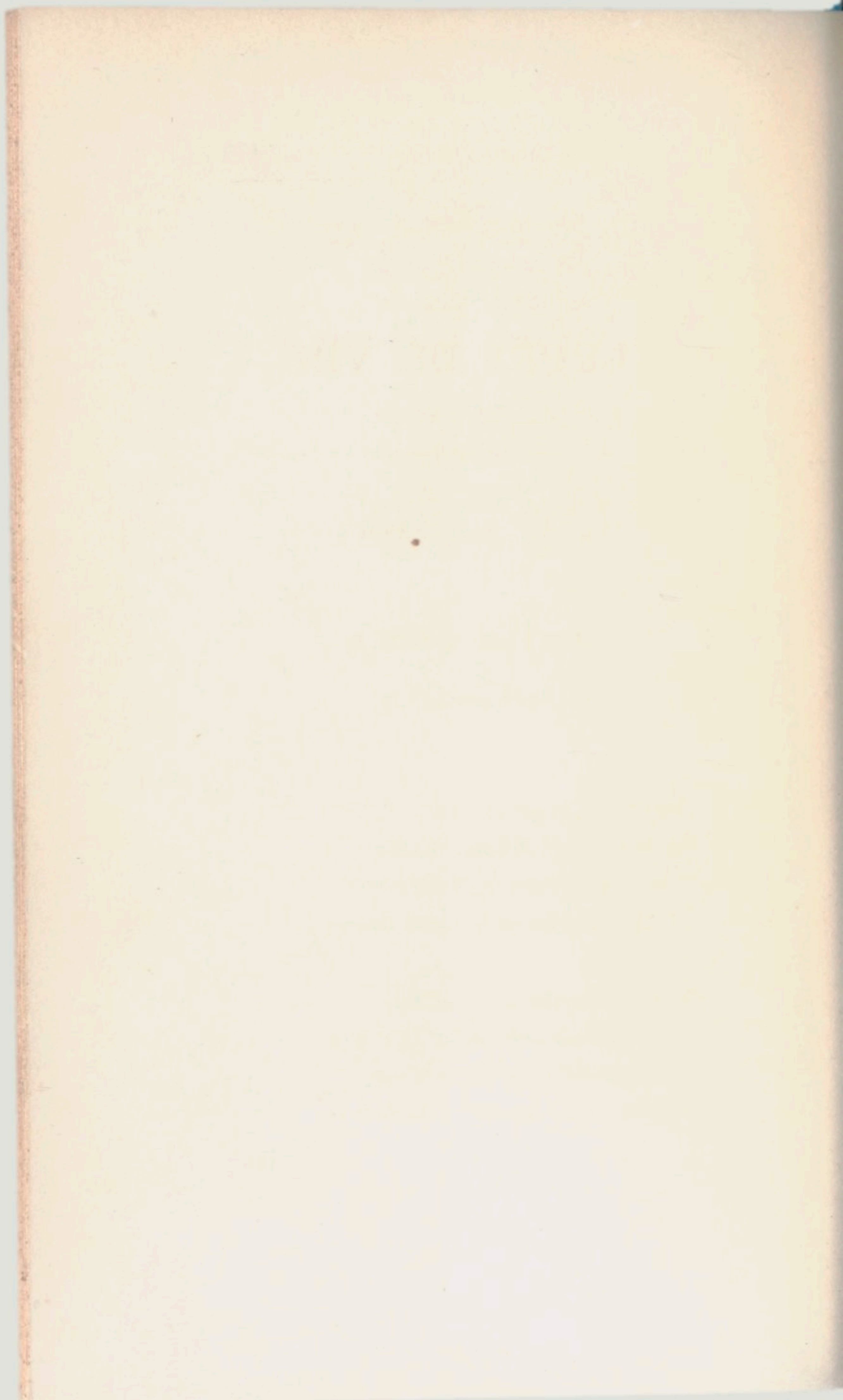
Moi, las de mon métier rude,
J'en viens à la certitude
Que j'ai broyé le monde en vain.
Rien ne change par le glaive.
Mieux vaut, pour bâtir un rêve,
La moindre coupe avec du vin.



FLEURS

DE

VIN



FLEURS DE VIN

IVRESSE DOUCE

A ÉMILE DESCHAMPS

Echanson, couronne mon verre
De fleurs aux arômes divers.
Boire en silence est trop sévère ;
Prends ta lyre, et dis-moi des vers.

Vertige et cadence ! j'adore
Les parfums dans ma coupe d'or.
Lorsque résonne ta mandore,
Un rêve plus moelleux m'endort.

En ce monde, tout est futile,
Quoi que l'on dise de subtil,
Hors la coupe d'or qui rutille,
Le tendre accord, le frais pistil.

Verse tout cela sans mesure,
Que de m'enivrer je sois sûr,
Et qu'au moins, par une embrasure,
Mon âme monte vers l'azur.

IVRESSE SAGE

A ERNEST LAVISSE

Jette du sable, ô ma main,
Sur les tristesses du monde.
O mon pied, prends le chemin
De la taverne profonde.

O ma lèvre, n'apprends pas
De rosaire monotone ;
Avant mon premier faux pas,
Compte le vin que j'entonne.

O mon œil, laisse le ciel
Être d'azur ou livide,
Et vois, c'est l'essentiel,
Si ma coupe est pleine ou vide.

O ma robe, c'est en vain
Qu'on t'a mis des amulettes.
Qu'on les ôte, et que le vin
Te tache de violettes !

O mon cœur, point de souci.
La taverne est mal famée?
Si l'ivresse est là, viens-y,
Et nargue la renommée.

Il n'est qu'un précepte sûr,
C'est d'éviter toute larme.
Le vin aime à rester pur ;
La moindre eau détruit le charme.

LA LANTERNE

A FÉLIX SAVARD

J'ai beau vouloir souffler ma lanterne ;
Toujours la flamme y luit bel et bien.
Moi, l'homme fort que rien ne consterne,
Je souffle encore, et je n'éteins rien.

A m'éviter cette flamme adroite,
Mieux qu'un jongleur, me fait mille tours ;
Je souffle à gauche et je souffle à droite ;
Raillieuse et claire, elle est là toujours.

Sa résistance attriste ma vie ;
Mais nous verrons, quitte à m'étrangler,
Qui, le premier, perdra son envie,
Le feu de luire, ou moi de souffler.

Or l'ouragan arrive en troisième
Qui, profitant de mon trop d'émoi,
Perfidement, tranche le problème,
En renversant la lanterne et moi.

L'ENNEMI

A CHARLES GUEULLETTE

C'est inutilement qu'il entre
Du vin dans mon entonnoir ;
Tout est absorbé dans mon ventre,
Par mon rival, le ver noir.

On me trouve toujours à boire ;
De ma soif on est surpris.
Hélas ! c'est une œuvre illusoire ;
Par le ver noir tout est pris.

Le long de mes boyaux, il glisse,
Tantôt flux, tantôt reflux ;
Il glace, il colle, il est mou, lisse,
Inextricable et confus.

Nulle part, on n'y voit de tête,
Ni de ventouses, ni rien ;
Et pourtant la maudite bête
A bu je ne sais combien

Pour tuer ce monstre, j'essaie
Plus qu'il n'est permis d'oser ;
Mais nul poison ne le balaie,
Rien n'est lourd à l'écraser.

M'enfoncer des lames de sabre,
N'est pour moi d'aucun secours ;
C'est moi seul que ce jeu délabre.
Quant au ver, il boit toujours !

Je perds ma force à ce supplice
Qui dure été comme hiver.
Il n'est vin dont je ne m'emplisse,
Sans pouvoir tuer le ver !

L'ÉCHANSON

A ERNEST D'HERVILLY

Quand le bel enfant qui se voue
A m'offrir un vin coloré
Comme le sang frais d'une joue,
Au rêve qui de moi se joue,
M'ayant fait boire, m'a livré ;

Il m'apparaît comme une vigne,
Une vigne de raisin mûr ;
De loin, plus d'un voleur la guigne ;
Mais contre leur audace insigne,
J'ai mis bonne trappe et bon mur.

Ses pieds et ses mains font les branches ;
C'est un amas de grappes blanches
Que couronne du raisin noir,
Son front aux pâleurs d'avalanches
Sous ses cheveux couleur du soir.

Puis voici qu'on fait la vendange,
Et la belle vigne se change
En une amphore aux sveltes flancs,
Où l'âme dort, vin sans mélange,
Où les anses sont deux bras blancs.

Et si je veux, de cette amphore,
Verser l'ivresse dans mon cœur,
Ce sont ses yeux noirs que j'implore,
Pour que mon rêve se colore
De sa beauté, claire liqueur.

VACILLEMENT

A HIPPOLYTE SAITAIRES

Pourquoi voulez-vous que je rentre
Coucher dans un lit,
Lorsque, de la cervelle au ventre,
Le vin me remplit ?

Laissez-moi plutôt, par les routes,
Aller de travers,
Puisqu'ainsi les choses vont toutes
Dans notre univers.

Quel est le vrai, quel est le leurre ?
La bête ou l'esprit ?
Qui vaut le mieux ? la raison pleure,
Et l'ivresse rit.

Du vin pour moi, ce qui compense
Les pires effets,
C'est qu'ivre jamais je ne pense
A ce que je fais.

Plus d'apothéose ironique !
Plus de vains essors !
Je deviens une mécanique
Avec des ressorts ;

De mon corps laissant la machine
Aller et venir,
Sans chercher si, sur mon échine,
Je puis me tenir.

FORMES

A HENRI DE PÈNE

Ne sois pas jaloux, ô mon échanton brun ;
Ma blonde berceuse, oh ! pas de jalousie.
Restez l'un et l'autre, harmonie et parfum,
Qu'à vos deux beautés le buveur s'extasie.

Avec grâce, enfant, remplis ma coupe d'or
D'un vin près duquel le rubis semble pâle.
Vierge, prends sur toi ma tête qui s'endort,
Et tends-moi ma coupe avec tes doigts d'opale.

Le ciel bleu n'a point la haine du soleil ;
La myrrhe n'a point la haine du cinname.
Enlacez-vous donc pour sourire au sommeil
Qui dompte mon corps en exaltant mon âme.

Vous vous éclairez, l'un par l'autre, si bien,
Tel est le contraste entre vos formes nues,
Que s'il me manquait l'un de vous pour soutien,
Je ne pourrais plus m'enivrer sous les nues.

Pose-toi, colombe ; aiglon, franchis l'azur.
Mon cœur cherche un nid, mon âme veut des ailes.
Rêver à vous deux, c'est en un joyau pur
Unir la rosée avec les étincelles.

L'AUMONE

A HENRI CAZALIS

Echanson, va chercher, au coin de la place,
Un pauvre vieillard sans pieds, sans mains, sans yeux,
Qui se laissant huer par la populace,
N'interrompt jamais son deuil silencieux.

Il a sur tout le corps un verdâtre ulcère;
Nul soleil ne peut l'empêcher d'avoir froid.
De plus un souvenir le tient dans sa serre
Implacablement, c'est d'avoir été roi.

Echanson, de ma part, va dire à cet homme
Qu'il vienne avec moi boire ici, que mon vin
Donne ce que la terre a de mieux en somme,
L'oubli, le sommeil, tout ce qui n'est pas vain.

Ivre, quoique sans yeux, il verra des flammes
Tracer devant lui des dessins fabuleux,
De mobiles dessins pareils à des âmes
De leurs ailes d'or fendant les Edens bleus.

Adieu la pauvreté, les haillons, la plaie ;
Il n'aura plus froid, ne se souviendra plus.
Point de réel menteur ! l'illusion vraie
Où nul cœur ne souffre, où nul corps n'est perclus.

Va le chercher ! ma coupe est la seule chose
Où ses maux pourront trouver leur guérison.
Le reflet de ses pleurs y deviendra rose,
L'écho de sa plainte y deviendra chanson.

L'ARAIGNÉE

A COQUELIN

A la place de mes idées
Que dans ma coupe j'ai vidées,
A les y noyer résolu,
J'ai dans la tête une araignée
A tapisser embesognée,
Ayant longs bras et corps velu.

Elle tisse dans ma cervelle
Sans cesse une chose nouvelle,
Que sans cesse je trouve bien.
Et, tout en tissant, elle chante
Un vers mystique qui m'enchanté ;
Car je n'y puis comprendre rien.

Merveille de miséricorde,
Elle a d'abord tissé la corde
Où j'ai pendu mon vieux chagrin,

Elle a tissé les fines trames
Dont les perles qui sont mes femmes,
Pour se voiler, font leur écrin.

Elle a tissé des galeries
Pleines d'arabesques fleuries,
Pour que j'y loge mes gaités;
Et de peur que son cher ivrogne,
En marchant, aux murs ne se cogne,
Elle a rembourré les côtés.

Sans prendre un denier dans ma bourse,
Elle tissera la grande Ourse
Et les Pléiades, si je veux ;
Et j'aurai cette joie immense
De sentir un ciel qui commence
Aux racines de mes cheveux.

Mais pour l'instant la bête est triste ;
Il faut du vin à cette artiste.
Enfant, à m'en verser sois prompt,
Pour que j'amuse l'araignée,
Si douce quand, de vin baignée,
Elle me chatouille le front.

IVRESSE LUMINEUSE

A SULLY-PRUDHOMME

Encor du vin! encor des chants de lyre,
Encor des flambeaux!

Encor du ciel où tournent en délire
Des astres plus beaux!

Du vin! du vin! fait de flammes sanglantes,
De rubis ardents,
Rongeant mon cœur aux fibres pantelantes,
Comme avec des dents.

Du vin! du vin! l'ivresse immesurée,
L'ivresse à saisir
Tout ce qui flotte, à travers l'empyrée,
D'âme et de désir!

Encor du vin! Chassons dans la poussière
La réalité.

Encor! encor! Buvons de la lumière
Et de la beauté!

LES AILES BRISÉES

A VICTOR DE LAPRADE

Ma coupe a la rondeur du ciel,
Mon vin la lueur des étoiles ;
Mon ivresse arrache les voiles,
Qui couvrent l'immatériel.

N'ayant pas bu, quoi que je fasse,
Je frissonne au nom seul d'Allah ;
Ivre, je perds ces craintes-là,
Et je l'affronte face à face.

Tout ce que dans son borbier noir
Me cache la raison qui rampe,
Aux folles lueurs de sa lampe,
Le délire me le fait voir.

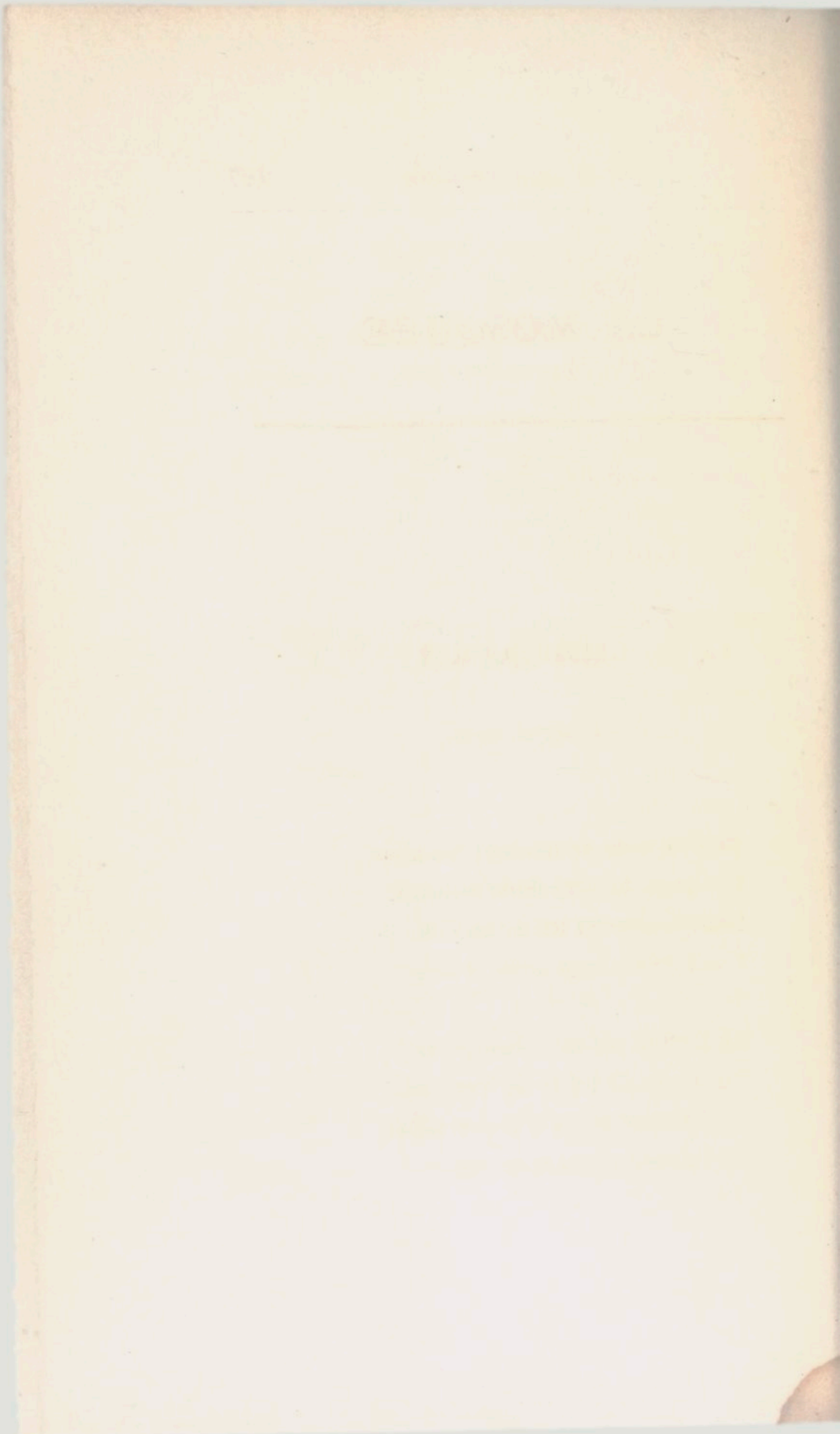
De mon cerveau des étincelles
Montent, dévorant l'infini.
L'ange trop longtemps impuni,
Sent ce feu lui brûler les ailes.

J'écrase le soleil du poing ;
A mon souffle, l'azur se crève.
Tout serait vaincu par mon rêve,
Si je ne me réveillais point.

Je me réveille et perds ma gloire ;
Mais il reste encore un moyen
De réduire le ciel à rien :
N'y plus penser et n'y plus croire.

Regardons en bas pour qu'en vain
Le ciel là-haut brille ou se voile.
Oh ! le ciel l'emporte ! une étoile
Se reflète encor dans mon vin.

LA MOSQUÉE



LA MOSQUÉE

CELUI QUI EST

▲ VICTOR HUGO

Dans le vent se perdent les ailes,
Les sons de lyre dans le bruit,
Dans le brasier les étincelles,
Nos rêves à tous dans la nuit.

Le monde est une souricière
Où le plaisir mène au remord,
Où l'amour mène à la poussière,
Où l'action mène à la mort.

Et le temps roule, cercle énorme,
Autour d'un immobile essieu.
Et rien ne change que la forme.
Et rien ne demeure que Dieu.

SUR LES CIMES

A ÉDOUARD CHARTON

Ma mosquée est une forêt
A l'impénétrable mystère ;
J'ai choisi pour mon minaret
Une montagne solitaire.

Qu'un muezzin à la cité
Chante l'heure où l'on se recueille.
Cet instant là m'est mieux chanté
Par l'oiseau blotti sous la feuille.

Qu'on fouille livre et manuscrit,
Pour tâcher d'éclaircir ses doutes.
Les preuves que cherche l'esprit,
La nature les donne toutes.

Chacun se déchausse au saint lieu.
Respect mesquin qui n'est qu'un leurre !
Le monde est ma maison de Dieu ;
C'est pourquoi, pieds nus, j'y demeure.

Pas de temples, pas de hangars
Etouffant le cœur sous des pierres.
Il faut le ciel à mes regards,
Quand je lève en haut mes paupières.

Des murailles sont de la nuit,
Et des coupoles sont des voiles.
Nombre de flambeaux y reluit.
Pour prier, j'ai mieux : les étoiles.

PRIÈRE POUR L'ABLUTION

A ANDRÉ THEURIET

Au nom du Dieu bon qui protège !
Grâces à Dieu qui fit l'Islam.
Mon Dieu, prends-moi dans ton cortège,
Près de Moïse et loin de Cham.

Pour qu'ils perçoivent tes merveilles,
Descends purifier mes yeux,
Et purifier mes oreilles,
Que ton ordre y pénètre mieux.

Purifie aussi ma narine
Et mon gosier, si bien que l'un
Puisse professer ta doctrine,
L'autre respirer ton parfum,

De ta splendeur blanchis ma face,
Pour qu'au jugement sans merci,
De mes traits toute ombre s'efface,
Loin des méchants au front noirci.

Fais que ma main droite mérite
De tenir un jour, devant toi,
Le livre où ma vie est écrite,
La gauche d'être sans emploi.

Couvre de ta miséricorde
Mes cheveux ; affranchis mon cou,
Que plus tard ni chaîne ni corde
Ne soient en enfer mon licou.

Affermis mon pied pour qu'il passe
Sur le pont plus mince qu'un fil,
Où chacun, alors qu'il trépasse,
De tomber court si grand péril.

Mon Dieu, que ta pitié m'assiste !
Mon cœur te loue et se soumet.
Pas d'autre Dieu que Dieu n'existe,
Et son prophète est Mahomet.

PIÉTÉ SALUTAIRE

A STANISLAS LEBOURGEOIS

Un bon Musulman, près du Gange,
Cheminant par un jour d'été,
Vit soudain sortir de la fange
Un crocodile bien denté.

Pour fuir, il détourne la tête ;
Un tigre noir, montrant la dent,
A bondir est là qui s'apprête.
Les deux monstres se font pendant.

Le Musulman pâle, immobile,
Ne sait ce qui doit mieux valoir
De la gueule du crocodile,
Ou de celle du tigre noir.

A se prosterner lors il songe,
Pour ne pas mourir mécréant ;
Et dérouté le tigre plonge
Dans le crocodile béant.

RESPECT DE SOI-MÊME

A DELAUNAY

Un des docteurs qui font école,
Hier, de très-loin, vint ici
Savoir dans quel but je m'isole,
Et si du Coran j'ai souci ;
Sans rompre d'un regard frivole
La fixité que j'ai pour loi,
Je ne dis pour toute parole
A cet homme que : laisse-moi !

Quand Fatma, fille du prophète,
Rose blanche de la pudeur,
Auréole du ciel en fête,
Dont un cœur pur fut la splendeur
Se sentit mourir, sa requête
Fut qu'on la mît dans son cercueil,
Sans avoir dévoilé sa tête
Que d'un mortel souillerait l'œil.

La sainte qui s'est élancée
Là-haut, sans tache et sans remords,
Cadavre, se fût offensée
Qu'un profane entrevît son corps.
Quelle impudeur plus insensée
Serait-ce, au gré d'un inconnu,
De déshabiller ma pensée
Et de mettre mon âme à nu!

L'ANNIVERSAIRE

A EDOUARD LABOULAYE

C'est aujourd'hui qu'on est en larmes,
Qu'on revêt les habits de deuil,
Que la foule fait les vacarmes
En usage autour d'un cercueil ;

Car c'est aujourd'hui que le juste,
Le clairvoyant, celui qu'aima
Entre tous le prophète auguste,
Hussaïn, le fils de Fatma,

Après son père, après son frère,
Tous deux déjà martyrs et saints,
Sous le règne de l'arbitraire,
Fut tué par des assassins.

Les siens étaient soixante-douze.
Derrière un tertre il avait mis
Ses jeunes enfants, son épouse.
Dix mille étaient les ennemis.

Sous un ciel de feu, rien à boire !
Dix jours, le monde eut ce tableau.
Les hommes y gagnaient la gloire.
Les enfants demandaient de l'eau.

Enfin haché, méconnaissable,
Hussain à terre roula,
Et le sang fut bu par le sable
Dans le désert de Kerbéla.

Aussi, depuis l'aube, les bêtes
Pleurent dans les bois ; et du ciel
Les gouttes tombant sur nos têtes,
Sont amères comme le sel.

Seul, je ne pleure pas, j'envie
Celui qui, pour l'amour d'Allah,
Vint souffrir et donner sa vie
Dans le désert de Kerbéla.

LA NUIT SAINTE

A BARBIER DE MEYNARD

À l'occident, à l'orient,
Des savants à quoi bon les veilles ?
J'ai vu cette nuit, en priant,
Ce qu'ils n'ont pas vu : des merveilles !

En vain ils ont fait mille apprêts,
Des calculs jusqu'à la syncope ;
Il s'agissait là de secrets
Voulant la foi pour télescope.

Car c'était la plus sainte nuit
Des sept nuits saintes de l'année,
Celle dont à l'homme éconduit
La date n'est jamais donnée ;

La nuit où prier une fois
Compte plus que mille prières
Dans le reste des douze mois ;
La nuit où le sable et les pierres,

Les métaux et les diamants,
L'air et l'eau, la glace et la flamme,
Tout le chaos des éléments,
Pour adorer Dieu, prend une âme.

La lave, aux cratères béants,
Reluit alors sans qu'elle fume ;
La vague, dans les océans,
Perd un instant son amertume.

L'air fait gazouiller le zéphir
Et force l'orage à se taire ;
Emeraude, opale, saphir
Surgissent du sein de la terre,

D'éclat, de beauté, de douceur,
C'est une lutte universelle,
Entre l'astre dans sa grosseur
Et la perle dans sa parcelle.

Et grâce au pouvoir des versets
Récités par moi, grâce au nombre
De mes jeûnes, je saisissais
Le mystère remplissant l'ombre.

Tout l'univers inanimé
Vivait ; un trouble taciturne,
Pour atteindre à l'être innommé,
Montait en amour de cette urne.

Et jamais saint accord du luth,
Jamais chant sacré du poète,
Des choses vers Dieu, ne valut
Cette élévation muette.

LA DÉPOUILLE DU VIEIL HOMME

A LÉO JOUBERT

J'ai fait des strophes à la lune,
Ravi qu'un rossignol chantât ;
J'ai bu dans le vin la fortune ;
Je fus amant ; je fus soldat.

Femme, triomphe, ivresse, rêve,
Que reste-t-il de tout cela ?
Que reste-t-il, quand on la lève,
D'une tente qu'on déroula ?

Ma poésie et ma maîtresse,
A présent, c'est Dieu ; c'est en lui
Qu'est la coupe de mon ivresse ;
Et pour glaive j'ai son appui.

Quelle sensation d'épaule,
De chevelure, peut valoir
Cette ardeur ayant Dieu pour pôle,
Ayant l'infini pour espoir ?

Quels vins à la lueur pourprée
Peuvent donner l'effarement
De l'espace et de la durée
Dans la coupe du firmament ?

Que sont les bataillons qu'on range,
La force et le bruit d'un instant,
Près du bras levé de l'archange
Qui, pour frapper le monde, attend ?

Mon poème d'à présent porte
Une page ; et la page un mot :
DIEU ! — chefs-d'œuvre de toute sorte,
Vous n'atteindrez jamais si haut.

O maître, je te remercie
De m'avoir jadis donné tout.
La terre, comme une vessie,
Était vide, et j'en eus dégoût !

O principe, je te rends grâce !
Après le pouvoir meurtrier,
Je te dois ce qui le dépasse :
La solitude pour prier.

Rien ne m'y semble un poids, ni d'être
Un mangeur d'herbe et de roseaux,
Ni dans la posture du prêtre,
Au rocher de souder mes os,

Ni de sentir, quand je me couche,
Les nuits noires, dans les cailloux,
Sur ma face passer, farouche,
Le flair des chacals et des loups,

Pourvu que mon cœur s'y pénètre
De la sagesse et de l'amour
Que, sur tout ce que tu fis naître,
Tu distilles avec le jour.

LES ANGES TROMPÉS

A JULES LEVALLOIS

Monkir et Nékir, les deux anges
Chargés des funèbres vendanges
Où l'on cueille l'âme des morts,
Les ministres à l'aile noire
Du premier interrogatoire,
Lorsque dans la tombe est le corps,

Ayant passé près de la pierre
Où, m'absorbant dans la prière,
Je reçois la pluie et le vent,
Virent ma face si blafarde
Qu'ils montèrent longtemps la garde
Pour savoir si j'étais vivant.

L'un d'eux par les cheveux me tire,
Et l'autre augmente ce martyre
En me chatouillant sous les bras.

Je reste inerte. De leurs pointes
D'épée, ils piquent mes mains jointes.
Mes mains jointes ne bougent pas.

Alors Monkir : « Jamais la vie
» Ne fut à ce point asservie
» Par la volonté d'un humain ;
» Cet homme est mort. » Plus formaliste,
Nékir dit : Absent sur ma liste !
« Par prudence attendons demain. »

« Vois, disait Monkir, ce squelette ;
» Du sépulcre seul c'est l'emplace,
» Ces yeux vitreux, fermés toujours, »
Nékir lui répondait : « Sans doute
» Il est mort de faim sur la route.
» Mais je ne vois pas de vautours ! »

Et Monkir : « C'est qu'il est trop maigre ! »
Là-dessus la face de nègre
Des terribles anges sourit.
Il poursuivit : « Que sert d'attendre ? »
Et Nékir : « Soit ! allons le prendre,
« Bien que ce ne soit pas écrit. »

Mais l'ombre du soir marquant l'heure
De la prière extérieure,
Je commençai l'ablution ;
Et les anges, voyant la chose,
S'envolèrent d'un air morose ,
Pour cacher leur déception.

PLUS HAUT

A EMILE DESCHANEL

J'ai soif de sentir, de connaître,
D'avoir ce que mon cœur rêva ;
S'il est un monde à part, d'en être ;
J'ai soif d'aller où nul ne va.

La science a bien une lampe ;
L'aile lui manque pour le vol.
C'est la luciole qui rampe.
A quoi bon briller sur le sol ?

La prière a bien l'aile forte ;
Elle s'envole dans le noir.
L'infini la baigne. Qu'importe
D'atteindre aux choses, sans les voir ?

Je veux planer dans la lumière,
M'ouvrir un ciel illuminé,
Trouver, en dehors de l'ornière,
De quoi pouvoir être étonné.

Comment ! là-haut je verrais poindre
Toutes les constellations,
Sans en avoir conquis la moindre
Par tant de contemplations !

J'aurais sans fin, vers une idée,
Levé les yeux, tendu les bras,
Sans qu'elle soit escaladée
Par mon cœur étouffant au bas !

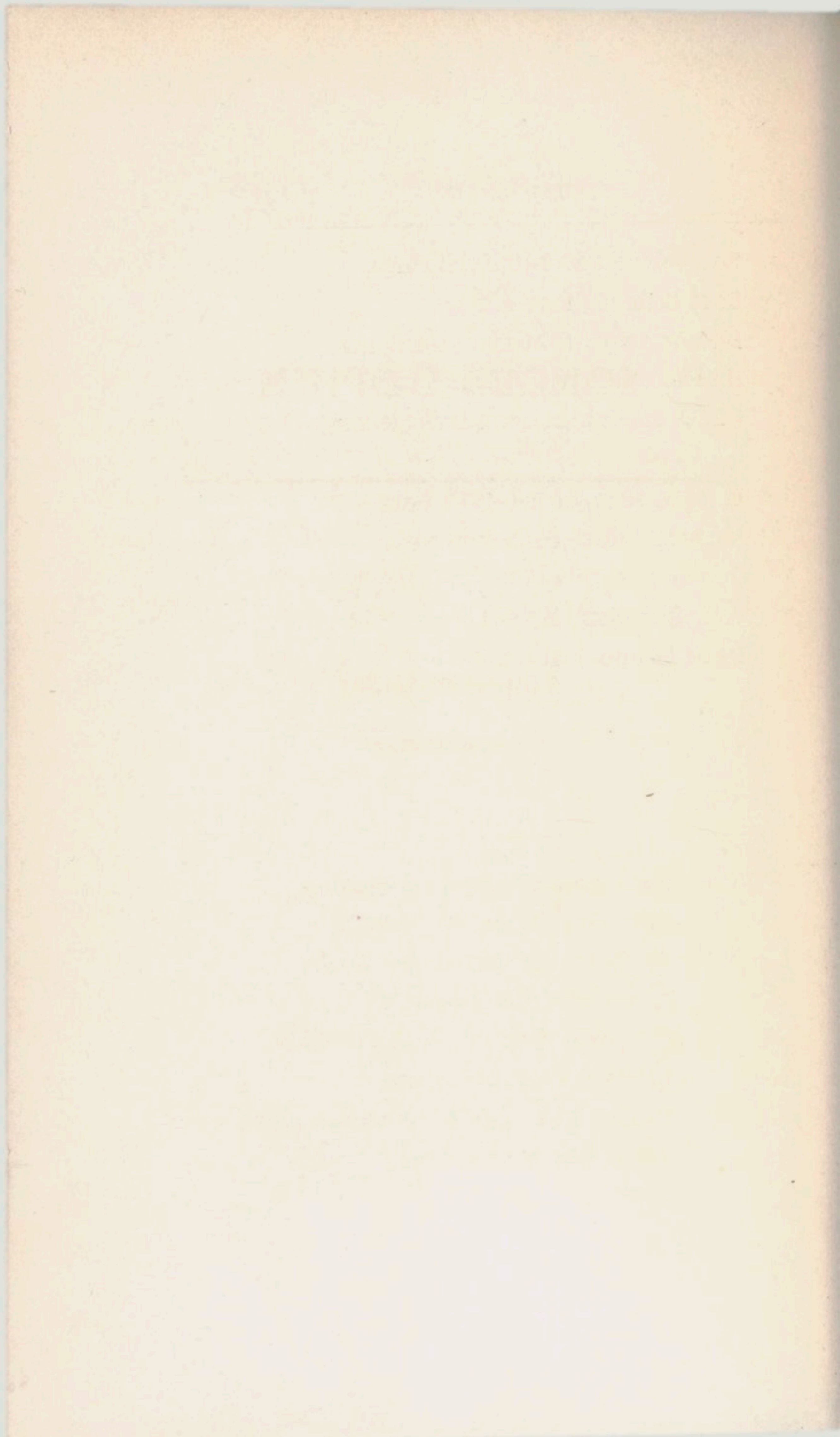
Dans cette lutte redoutable,
Je serai vaincu, non soumis ;
Je n'accepterai point l'étable
Où les hommes sont endormis.

La magie enseigne un breuvage
Pour mener à l'inexploré :
Ciel, enfer, sur quelque rivage
Qu'il me jette, je le boirai.

Mon Dieu ! pardonne-moi mon crime
D'oser violer tes décrets.
Le poids de l'infini m'opprime.
De toi je veux être plus près.

SONGES

D' O P I U M



SONGES D'OPIUM

TOURNOIEMENT

A MADAME ERNST

Sans que nulle part je séjourne,
Sur la pointe du gros orteil,
Je tourne, je tourne, je tourne,
A la feuille morte pareil ;
Comme à l'instant où l'on trépassé,
La terre, l'océan, l'espace,
Devant mes yeux troublés tout passe,
Jetant une même lueur ;

Et ce mouvement circulaire,
Toujours, toujours, je l'accélère,
Sans plaisir comme sans colère,
Frissonnant malgré ma sueur.

Dans les antres où l'eau s'enfourne,
Sur les inaccessibles rocs,
Je tourne, je tourne, je tourne,
Sans le moindre souci des chocs.
Dans les forêts, sur les rivages,
A travers les bêtes sauvages,
Et leurs émules en ravages,
Les soldats qui vont sabre au poing,
Au milieu des marchés d'esclaves,
Au bord des volcans pleins de laves,
Chez les Mogols et chez les Slaves,
De tourner je ne cesse point.

Soumis aux lois que rien n'ajourne,
Aux lois que suit l'astre en son vol,
Je tourne, je tourne, je tourne ;
Mes pieds ne touchent plus le sol.
Je monte au firmament nocturne ;
Devant la lune taciturne,

Devant Jupiter et Saturne,
Je passe avec un sifflement,
Et je franchis le Capricorne,
Et je m'abîme au gouffre morne
De la nuit complète et sans borne,
Où je tourne éternellement.

L'HOMME-OCÉAN

A HENRI DE LA POMMERAYE

L'Océan devant moi s'étendait ;
Le soleil reluisait sur la vague ;
Et mon œil au lointain regardait
Onde et feu se mêler dans le vague.

Et du flot ne pouvant fuir l'attrait,
Sur le roc je me mis à plat ventre,
Le cou droit, la prunelle en arrêt,
Le gosier distendu comme un antre.

A ma bouche arriva l'Océan.
Il entra, la prenant pour gouttière.
Il fallait que mon corps fût géant,
Car la mer s'y logea tout entière.

Et voyez ! maintenant c'est en moi
Que commence et finit la tempête ;
Mes poumons aux courants font la loi,
Et le flux retentit dans ma tête.

J'ai les os en corail, et mes reins
Sont remplis de varechs sédentaires ;
Esturgeons, cachalots, veaux marins
Font des bonds à travers mes artères.

Des serpents vont grouillant par monceaux
Dans les flots dont mon cœur est la source ;
La baleine aux événements colossaux
Fait craquer mon échine en sa course.

Et ceci durera jusqu'au jour
Du dernier, du plus grand des désastres,
Quand, la vie ayant fui sans retour,
Au néant rouleront tous les astres.

VÉGÉTATION SOUTERRAINE

A PAUL LACROIX

Dans un précipice,
Très-longtemps je glisse,
Cherchant
Si je suis fantôme,
Ou jouet d'un gnôme
Méchant.

L'abîme m'emporte.
Je trouve une porte
Au bout.
Elle s'ouvre. J'entre
Dans le rocher, centre
De tout.

Là, je vois des lignes
D'animaux indignes
Du ciel,

Oiseaux et reptiles
Aux gueules fertiles
En fiel;

Multitude immonde
Qui couvrit le monde
Jadis,
Monstres au déluge
Par le divin juge
Maudits.

Plus loin se déroule
Une vaste houle
De feu;
Dans le milieu bouge
Une hydre au corps rouge
Et bleu.

Ses langues vivaces,
Par mille crevasses,
S'en vont,
En haut, sur la terre,
Lécher le cratère
Qui fond.

A l'entour se range
Un bois d'un étrange
Effet ;
Tout ce qu'il renferme,
De métal qui germe,
Est fait.

C'est de là, pour vivre,
Que plomb, fer ou cuivre,
Tout sort,
Puis au loin rayonne,
Selon que l'ordonne
Le sort.

L'immense ramure,
Rendant d'une armure
Le bruit,
Près de la fournaise,
En teintes de braise,
Reluit.

Ce ne sont que voûtes,
Que piliers de toutes
Couleurs,

Des colliers, des fresques
Et des arabesques
De fleurs.

L'argent en rosées
Se mêle aux fusées
D'or fin ;
Cela s'entortille
Et cela pétille
Sans fin.

Mais l'éclat féérique
Et le chimérique
Concert,
Tout dans l'épouvante,
Pour l'âme vivante,
Se perd.

Car parfois une ombre,
Sur les feux sans nombre
Passant,
Sur moi, de la terre,
Verse avec mystère
Le sang.

LE SQUELETTE

A EMMANUEL DES ESSARTS

Coiffé du turban, et dans mon miroir
Venant pour me voir
En grande toilette,
Au lieu de mon corps nerveux où l'on sent
Circuler le sang,
Je vis un squelette.

Je ne pouvais faire aucun mouvement,
Sans qu'exactement
L'autre fit de même.
Brisant mon miroir, j'en pris un second.
Espoir infécond !
J'en pris un troisième.

Toujours le squelette aux orbites creux,
Le squelette affreux
Surgissait en face.

Je me sauve alors, plus prompt qu'un coureur,
Sans qu'à ma terreur
Il soit rien qui fasse.

Sentant à mon front un cercle de fer,
Une soif d'enfer
Me brûlant la bouche,
Je trouve en chemin un lac frais et bleu ;
Pour y boire un peu,
Au bord je me couche.

Dans l'onde où le ciel mire ses oiseaux,
Où des verts roseaux
La fleur se reflète,
Mon image seule échappe à la loi ;
En place de moi,
Surgit un squelette.

Je fuis de nouveau. Le spectre me suit.
A travers la nuit,
Il prend mille formes.

La montagne semble un crâne sans chair.
Les arbres ont l'air
D'ossements énormes.

Même un grand nuage, au milieu du ciel,
Sur le haut duquel
La lune s'arrête,
Présente à mes yeux l'aspect effrayant
D'un squelette ayant
La lune pour tête.

LES CROCODILES

A CAMILLE FLAMMARION

Mon empire, c'est le lac Jaune
Plein de crocodiles glacés
Qui font cercle autour de mon trône,
Comme des gardes cuirassés.

Ils rampent sur leur ventre rude,
Ouvrent leur gueule aux longues dents,
En quête comme d'habitude
Quelque chose à mettre dedans.

Mais pas un buffle, dans le fleuve,
Baignant à demi son poitrail,
Pas de girafe qui s'abreuve,
Pas de nègre, pas de bétail.

Aussi voyant arriver l'heure
Où ces bêtes mourront de faim,
A leurs plaintes d'enfant qui pleure
Je cherche comment mettre fin.

Et pour calmer une torture
A laquelle je compatis,
Je livre mon corps en pâture
A leurs énormes appétits.

D'abord je m'arrache le foie,
Je le leur jette palpitant.
Un des crocodiles le broie
Et l'engloutit en un instant.

Les intestins viennent ensuite,
Le cœur, la rate et les poumons.
Tout cela disparaît plus vite
Que les larves dans les limons.

Les jambes sont des parts plus grosses ;
Les monstres s'y jettent plusieurs.
Mais si profondes sont les fosses
Au ventre de ces fossoyeurs !

Alors dans deux rouges mâchoires
Je plonge mes bras tout entiers.
Comme des lambeaux illusoires,
Deux coups de dent les ont broyés.

Et sans cesse ils ouvrent la gueule
En nombre sans cesse grossi ;
De moi la tête reste seule.
Par pitié je la donne aussi.

Un craquement détruit mon crâne ;
Ma cervelle se sent mourir.
Mais du ciel il faudrait la manne
A ces bêtes, pour les nourrir.

Du fond de l'étrange demeure,
Malgré mon dévouement martyr,
J'entends, comme avant que je meure,
Le sanglot de la faim sortir.

LA RECHERCHE DU TOMBEAU

A FRÉDÉRIC BAUDRY

J'étais dans la pose où l'on prie,
Au milieu d'une galerie
Pareille aux contes de féerie.

A gauche, à droite, des piliers,
De grands piliers noirs par milliers,
Fuyaient en deux rangs réguliers.

Sur le pavé de mosaïque
Où sont en langue chaldaïque
Les mots divins craints du laïque,

A gauche, la mer qui hurlait,
Entre les fûts au noir reflet,
Jetait son écume de lait ;

A l'opposé, tout semblait vide ;
Le néant, dans l'ombre livide,
Ouvrait une mâchoire avide.

Tout-à-coup voici qu'une main,
Main sans bras, n'ayant rien d'humain,
Se dressa pâle en mon chemin.

Cette main tenait une lampe,
Plus qu'à voir un serpent qui rampe,
L'horreur frissonnait sur ma tempe ;

Et s'échappant je ne sais d'où,
Semblable à la voix du hibou,
Une voix souffla dans mon cou :

Lève-toi ! Prends la lampe sombre.
Le temps est venu, vieux décombres,
D'aller t'enterrer dans cette ombre.

— « M'enterrer ! quel est cet endroit ? »
Et je tâtai mon corps du doigt,
Et je sentis que j'étais froid.

Sur ma dépouille mortuaire,
Comme une œuvre de statuaire,
A plis droits tombait le suaire.

Et la lampe en main, je pus voir
Au côté droit du long couloir,
Un tombeau blanc par pilier noir.

Mais en vain, sans que je m'arrête,
Mouillé, glacé par la tempête,
D'un lit pour moi je vais en quête ;

Avec mon vacillant flambeau,
Entrouvrant mes yeux morts, j'ai beau
Regarder dans chaque tombeau ;

Par Dieu, dans l'allée infinie,
Nulle pierre ne m'est fournie
Où poser ma longue insomnie.

Les tombeaux, en nombre insensé,
Dans lesquels mon œil s'est glissé,
Tous ont déjà leur trépassé !

NÉNUPHARS

A MADAME LA COMTESSE HUGO

Au bord du lac, je rêve et me recueille ;
Le vent du soir incline les roseaux.
En vains regrets mon cœur triste s'effeuille ;
Les nénuphars s'effeuillent sur les eaux.

Les nénuphars s'effeuillent sur les eaux,
Voguent au large ainsi que des nacelles,
Puis tout-à-coup s'envolent en oiseaux,
Au firmament ouvrant leurs blanches ailes.

Au firmament ouvrant leurs blanches ailes,
Ils vont, ils vont, toujours plus loin des yeux ;
Déjà leurs corps lancent des étincelles.
Chaque oiseau blanc est une étoile aux cieux.

Chaque oiseau blanc est une étoile aux cieux ;
Et maintenant chaque étoile brisée
Tombe et devient, dans l'air silencieux,
La goutte d'eau, perle de la rosée.

Le goutte d'eau, perle de la rosée,
Fait refleurir nénuphars et roseaux.
L'ivresse calme, à son tour, s'est posée
Sur mon cœur triste, errant au bord des eaux.

LE LUTH

A ÉMILE DÉLEROT

Immense tapis d'herbe,
La pelouse est superbe.
A l'entour sont rangés
Des orangers.

Dans le milieu s'élève,
Moins matière que rêve,
Un bloc étincelant
De marbre blanc.

Et sur le bloc énorme,
S'appuie un luth de forme
Plus inconnue encor,
Et tout en or.

A travers un nuage
La lune qui voyage,
Montre parfois ses traits,
Pour fuir après.

Par la lumière blanche
Qui de l'azur s'épanche,
Eclairé tout d'abord,
Le luth ressort.

Et sitôt que la lune
Des cordes touche l'une,
La corde a le frisson
Et jette un son ,

Si bizarre et si tendre
Que les nids à l'entendre
Tressaillent, en cherchant
Quel est ce chant,

Si plein de molles choses
Que dans le cœur des roses,
Cela semble un secret
Qu'on surprendrait.

Alors mon corps qui plonge
Dans l'herbe et qui s'allonge,
Et qui pour jouir mieux
Ferme les yeux,

Brisant la loi physique,
Entre avec la musique,
Dans le monde enchanteur,
Sans pesanteur.

L'ORDRE UNIVERSEL

A MADAME HOMMAIRE DE HELL

Sous une haute colonnade,
Dans un palais de marbre blanc,
Je dirige ma promenade
D'un air auguste et d'un pas lent.

De là je domine une ville
Où tout est marbre également,
Une ville immense et tranquille,
Sous l'azur d'un clair firmament,

Une ville avec ses coupoles,
Ses escaliers, ses ponts, ses tours,
Ses apparitions d'idoles,
Son fleuve au majestueux cours.

Des rochers en amphithéâtre
Où pas un contour n'est heurté,
Elèvent leur cîme bleuâtre
A l'horizon de la cité.

Le long des innombrables voies,
Sur les terrasses et sur l'eau,
La foule s'agite, et ses joies
Font vivre partout le tableau.

Mais à cette magnificence,
Cette gaîté, ce mouvement,
Ce qui donne de la puissance
Pour m'attirer magiquement,

Ce n'est pas telle ou telle sorte
De ciel, de ville, d'horizon,
Une foule plus ou moins forte,
Peuplant la rue et la maison ;

C'est l'équilibre, l'harmonie,
L'absence d'une aspérité,
Une impression infinie
D'ordre dans la diversité.

Là rien qui soit trouble ni gêne,
Ni l'ennui que partout ailleurs,
Cause un détail fâcheux qui traîne
Dans les ensembles les meilleurs.

Le temple au seuil garni de marches,
Avec la fontaine est d'accord ;
Le fleuve se marie aux arches
Qui se complètent par le bord.

Et d'après les lois éternelles
Rhythmant ses gestes familiers,
La foule est douce à mes prunelles
Comme un cours d'astres réguliers.

DÉDOUBLEMENT

AU COLONEL STAAFF

Je suis étendu dans la boue,
Incapable de faire un pas,
Il viendrait la plus lourde roue
Que je ne me lèverais pas.

Contre un poteau mon front s'appuie ;
En haut, un homme est empalé ;
Mordant mes haillons, une truie
Pousse un grognement désolé.

De l'eau tombe, froide et gluante,
D'un ciel noir comme le remords ;
Une vermine remuante
Ronge mon corps pareil aux morts.

Cependant, couverte d'un voile
Qui l'enroule en plis gracieux,
Jetant une lueur d'étoile,
Une forme sort de mes yeux.

Avec lenteur elle s'allonge,
Elle s'éloigne lentement,
Vers mon borbier privé de songe,
Tournant la tête par moment.

A l'horizon quand elle arrive,
Voici que le noir horizon
D'une immense lueur s'avive,
S'épanouit en floraison.

Parmi les lys à tige fière,
Les jasmins, les rosiers moussus,
Serpente une large rivière ;
Une barque ondule dessus.

Barque à la courbe égyptienne,
Avec figures aux deux bouts.
En poupe, une musicienne
Tient sa harpe sur les genoux.

La forme aux blanches draperies
Sur la barque vient se dresser ;
Parmi les lointaines féeries
Celle-ci se met à glisser ;

Et l'être couvert de mystère,
Au firmament occidental,
S'évapore, loin de la terre,
Sous des portiques de cristal.

LE TRONE CÉLESTE

A GEORGES LAFENESTRE

J'ai tant levé les prunelles
Vers les clartés éternelles
 Sans fond ni bord,
J'ai si bien percé les voiles
Des sept mystiques étoiles
 Qui sont au Nord ;

Sorti de l'humaine voie,
N'éprouvant ni deuil ni joie,
 Ni froid ni chaud,
Sans que je boive ni mange,
Sans que jamais rien dérange
 Mes yeux d'en haut,

Je les ai tant contemplées,
Les sept gouttes d'eau gelées
 De l'horizon ;

Devant leur tremblante flamme,
Depuis si longtemps, j'ai l'âme
En pamoison ;

Que cette foule abrutie
Qui fait encore partie
Du monde vil,
S'il fallait que j'y revinsse,
Me prendrait, tant je suis mince,
Pour mon profil ;

Mais que la troupe céleste,
Voyant l'extase où je reste
Plus droit qu'un pieu,
A travers les airs m'emporte,
Du soleil m'ouvre la porte
Et me fait Dieu.

A présent, c'est moi qui règne ;
Le bas de mon trône baigne
Dans un lac d'or
Où des cent points de l'espace,
L'image des mondes passe
Et passe encor.

Sur ce lac flotte une tête
A la barbe de prophète,
 Au front de roi ;
De l'œil une larme coule.
C'est l'ancien Dieu qui s'écroule,
 Chassé par moi.

Et cette tête me charme,
Je ne puis de cette larme
 Me détourner.
En vain les anges fidèles
Viennent d'un million d'ailes
 Me couronner.

En vain je suis la merveille,
L'être immense où tout s'éveille,
 Où tout s'endort ;
Je ne vois, ne vois sans cesse
Que la tête à barbe épaisse
 Sur le lac d'or.

LA DERNIÈRE GOUTTE

A JULES MICHELET

J'étais en haut d'une colonne,
D'une colonne de feu clair,
Dans l'univers qui tourbillonne
S'allongeant du ciel à l'enfer.

J'avais souffert tant par mon rêve,
Tant goûté de bonheur par lui,
Que le réel manquait de sève
Pour vivre où ce rêve avait lui.

En vain les deuils et les délices
De l'univers illimité
Montaient, innombrables milices,
A l'assaut de ma sommité.

Je conservais ma solitude,
Dédaigneux des créations
Qui flottaient dans l'incertitude
Des incomplètes passions.

Quelquefois du bout de son aile
M'effleurait un type puissant ;
Mais aussitôt mon âme en elle
Trouvait un rêve l'effaçant.

Prenant des allures énormes,
Quand mon œil ne regardait pas,
La volupté montait en formes
Qu'un seul regard jetait à bas.

Pourtant, quand des multiples fièvres
L'espace fut débarrassé,
Que, ma coupe magique aux lèvres,
Je me crus à moi seul laissé,

Tout-à-coup j'aperçus un être
Près de moi debout et muet,
Qu'à demi je crus reconnaître,
Et dont sur moi l'œil influait.

Etait-ce la femme adorée,
Jadis morte en pressant mes mains ?
L'être flottait, cime éthérée
Des plus doux sentiments humains.

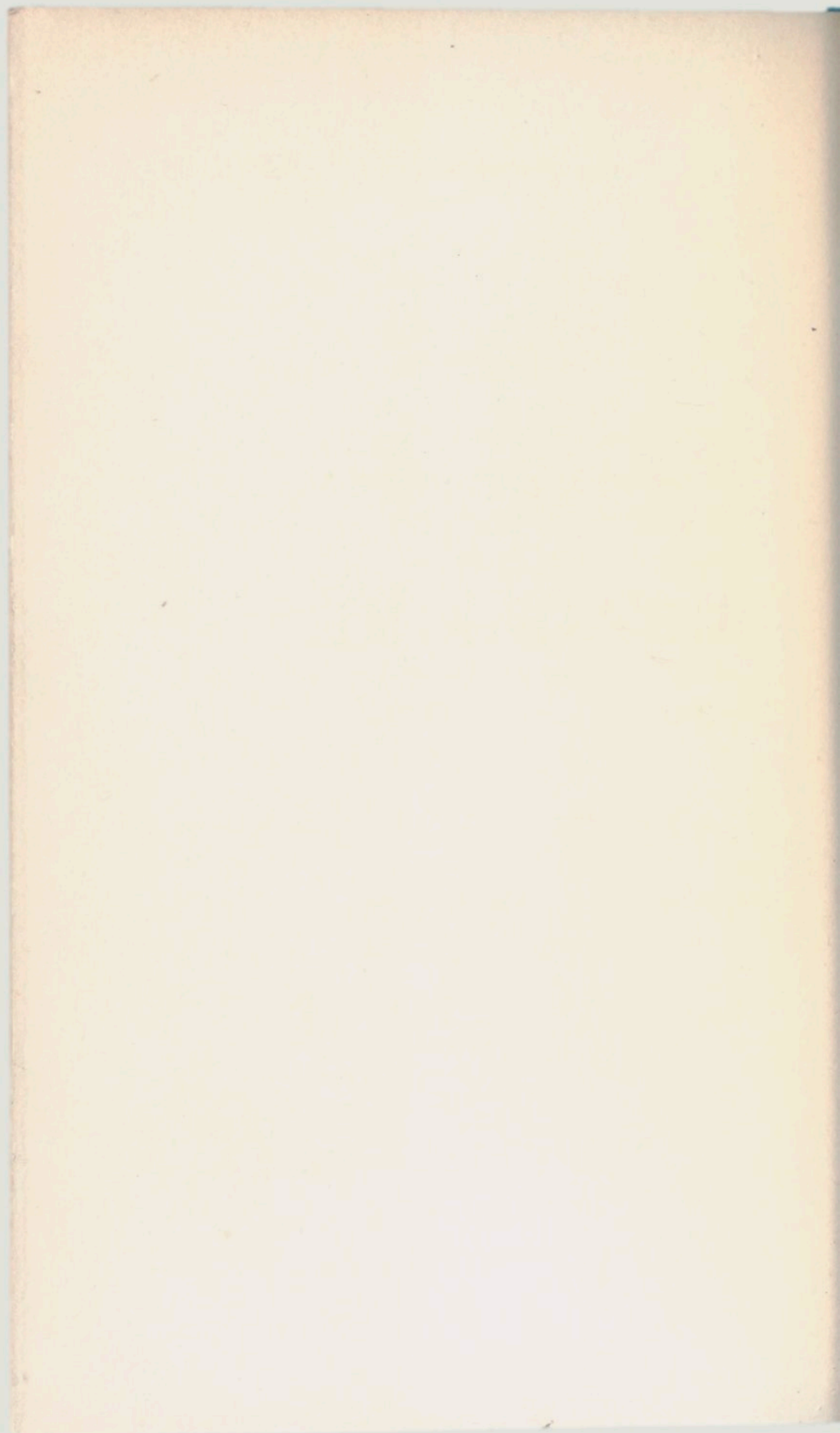
Tout mon rêve surgit en face ;
Mais d'orgueil ce rêve était fait.
Sur un dévouement qui s'efface,
Sa grandeur glissait sans effet.

Et l'être en s'oubliant lui-même,
En mettant à mes pieds son cœur,
Pulvérisait le diadème
De mon égoïsme vainqueur.

Je pris, navré de ma déroute,
Ma coupe sonnante creux déjà,
Et j'en bus la dernière goutte.
Un rêve encor s'en dégagea.

Que devint l'ombre aux airs de femme
Où tressaillait un souvenir ?
Que devient la plus haute lame,
Quand la mer vient à s'aplanir ?

D'un seul miroir tout prend la teinte.
Ainsi je fondis terre et ciel,
Mes luttes, mon orgueil, ma crainte,
En rêve d'amour éternel.



L'ÊTRE AIMÉ



L'ÊTRE AIMÉ

Il a la force masculine
Et la féminine rondeur.
En lui, leur beauté se combine
Pour écarter toute laideur.

Sans tes fatalités impures,
Femme, il te prend ta volupté.
Semblables sont vos chevelures,
Il n'a pas ta fragilité.

Sont front d'où jaillit la lumière ,
Révèle l'homme aux penses forts ;
Mais sans brutalité grossière,
Sans lourde charpente du corps.

Dégoût de l'homme et de la femme
Dont mon cœur était opprimé,
Il m'en délivre, et dans mon âme
Je possède enfin l'être aimé !

Sous un toit de marbre, porté
Par de sveltes colonnes rondes,
Je m'accroupis, pendant l'été,
Devant tes prunelles profondes.

Une eau que recueille le toit,
Sur ce toit carré se divise
En quatre nappes tombant droit,
Du carré figure précise.

Du paysage, par ces murs
A la liquide transparence,
En tons plus vagues et plus purs,
Mes yeux perçoivent l'apparence.

Au soleil s'irisant parfois,
Une des nappes se colore ;
Et dans tes prunelles je vois
Les teintes de l'amour éclore.

Je regardai l'être aimé,
Et je le vis beau, mais pâle
A le croire transformé
Comme on l'est après le râle.

Je le savais bien vivant,
Mais je craignis un présage,
Et je sanglotai devant
La pâleur de ce visage.

Il me dit : reviens à toi.
Puisque ma pâleur est belle,
Adore-la sans effroi.
Le beau, c'est chose immortelle.

Si je pâlis, c'est d'amour,
C'est d'amour que je succombe.
Ma pâleur préside au jour
Qui luit sans fin sur la tombe.

Mon oreille était sur son cœur
Qui battait, perceptible à peine.
En haut, le ciel triomphateur
Rayonnait dans la nuit sereine.

Et comparant le ciel si grand
Au point qui concentrait mon rêve,
Je m'indignais que mon tyran
Fût chose si frêle et si brève.

Mais du fugitif battement
Cherchant à tracer la limite,
Je vis avec étonnement
Que l'océan par lui palpité ;

Que par lui palpité le vent,
Et que, base des bleus pilastres,
En s'abaissant ou s'élevant,
Il fait palpiter jusqu'aux astres.

Quand je regarde mes pensées
En moi-même pris pour miroir,
J'aperçois des formes glacées
Dans de vieux cercueils de bois noir.

Ces créations de mon être
Cherchent, dans leurs ais vermoulus,
Quand elles ont pu me connaître ;
Moi-même, je ne le sais plus.

Mais honteux de ma clarté morte,
De ma déchéance affligé,
Sur l'être aimé, quand je reporte
Mon regard d'angoisse chargé,

Soudain j'y trouve mes pensées
Ceintes d'éclat surnaturel,
De leurs splendeurs entrelacées
Me faisant un rêve immortel.

Reposant près de l'être aimé,
J'entendis dans la solitude
De notre jardin parfumé,
Une rumeur de multitude.

Par quatre portes débordant,
Les hommes, enfants de l'aurore,
Du nord, de l'est, de l'occident,
Entraient toujours, entraient encore.

Et tous, défilant à leur tour,
Mettaient un baiser sur la bouche
De l'être ivre de leur amour.
Moi, j'en souriais sur la couche;

Car fidèle autant que pervers,
L'être aux trahisons sans blessure,
Puisait l'amour dans l'univers,
Pour me le verser à mesure.

Pour me parfumer les chemins,
Pour noyer mes pensers moroses,
L'être aimé jetait sur mes mains
Des gouttes d'essence de roses.

Mais chaque goutte de cette eau,
Des sucs les plus tendres formée,
Faisait à l'instant sur ma peau
Naître une plaie envenimée.

De ses ongles, dans sa douleur,
L'être aimé s'ouvrit la poitrine,
Dont sur moi le sang le meilleur
Jaillit en source purpurine.

Plus de blessures me cuisant !
Le sang, après les avoir closes,
A mes mains donnait à présent
La teinte et le parfum des roses.

Etalant son corps sculptural,
L'être provoquait mon étreinte.
Je m'en abstenais, dans la crainte
De profaner un idéal.

Prenant en pitié la torture
De mon désir mal contenu :
Aime, dit-il, mon torse nu.
L'idéal tient à la nature.

Alors je plongeai dans la chair,
Des sens j'excitai la folie,
Non sans regret que cette lie
Souillât le rêve qui m'est cher.

Mais lien secret des abîmes,
Plus je lâchais la bride aux sens,
Plus l'âme, comme un pur encens,
Montait haut dans les cieus sublimes.

Attendant l'être aimé le soir,
Je désirai mêler l'ivresse
A la volupté, dans l'espoir
D'une plus complète caresse.

A la taverne je courus,
Et j'y fis remplir une amphore
Avec le vin des meilleurs crûs,
Un vin mousseux, couleur d'aurore.

Mais l'être aimé jeta le vin,
En me disant non sans colère :
A s'enivrer l'on cherche en vain,
Si l'on ne s'enivre d'eau claire.

Et ses mains ayant rassemblé
D'une source la pure essence :
Bois, dit-il. Je bus et roulai
Entre ses bras, sans connaissance.

Ma main caressait sa forme endormie,
Qui, sous l'ombre fraîche, après la chaleur,
Savourait la brise avec anémie,
Et vivait à peine autant qu'une fleur.

Au sein frissonnant, à l'œil noir de fièvre,
Aux baisers de feu volant par essaim,
Avait succédé le calme à la lèvre,
Et le calme aux yeux, et le calme au sein.

Mais inerte, en vain, sommeillait la forme;
En vain, sans désir, la chair reposait.
Je sentais l'amour, tout un gouffre énorme,
Qui sous l'apparent miroir se creusait.

Et plus la surface était immobile,
Mieux je distinguais, dans les profondeurs,
Spasmes et frissons, par mille et par mille,
Me faisant mourir à leur trop d'ardeurs.

GAZAL

Il tombait, dans ma fièvre, un chant de ma lèvre.
L'être aimé m'accueillit, le doigt sur la lèvre,

D'un baiser j'altérais l'ordre de ses traits.
Mon baiser rencontra le doigt sur la lèvre.

Brisé par le plaisir, je vins à gémir.
L'être aimé demeura, le doigt sur la lèvre.

Je criais : il me faut un essor plus haut.
Demeure en paix, disait le doigt sur la lèvre ;

O Rêveur, comprends-moi, rêvons sans émoi ;
Le bonheur est un marbre au doigt sur la lèvre.

MORS

DE LA VIE



MORS DE LA VIE

Le sphinx au milieu du sable,
Le sage dans la cité,
Font leur socle impérissable
De l'insensibilité.

Lama, fakir, bonze ou brahme,
A quoi bon chants et sanglots ?
Quand on fait mouvoir la rame,
Voit-on plus clair sous les flots ?

Sans dire un mot, chacun beugle ;
Chacun court, sans faire un pas.
Heureux le sourd et l'aveugle,
N'entendant, ne voyant pas !

Pas de forme dérisoire !
Etre un espace béant !
Néant, la honte et la gloire .
L'enfer et le ciel, néant.

La chair, l'esprit, erreur sans trêve !
La vie est du mal ; tout en est :
Même le sommeil, car l'on rêve ;
Même la mort, car l'on renaît.

Dieu moins sensé qu'un homme ivre,
Ne pouvais-tu rester coi ?
Quand rien ne tenait à vivre,
Avoir tout créé, pourquoi ?

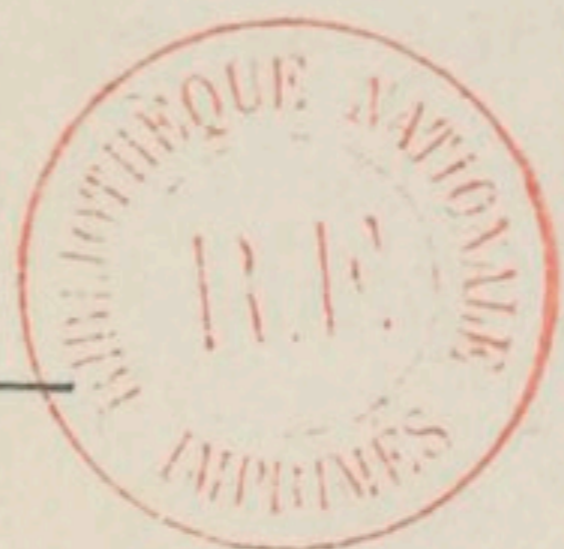
Il se peut que tu me damnes,
O dispensateur du sort.
Des plaignants briser les crânes
N'empêche pas d'avoir tort.

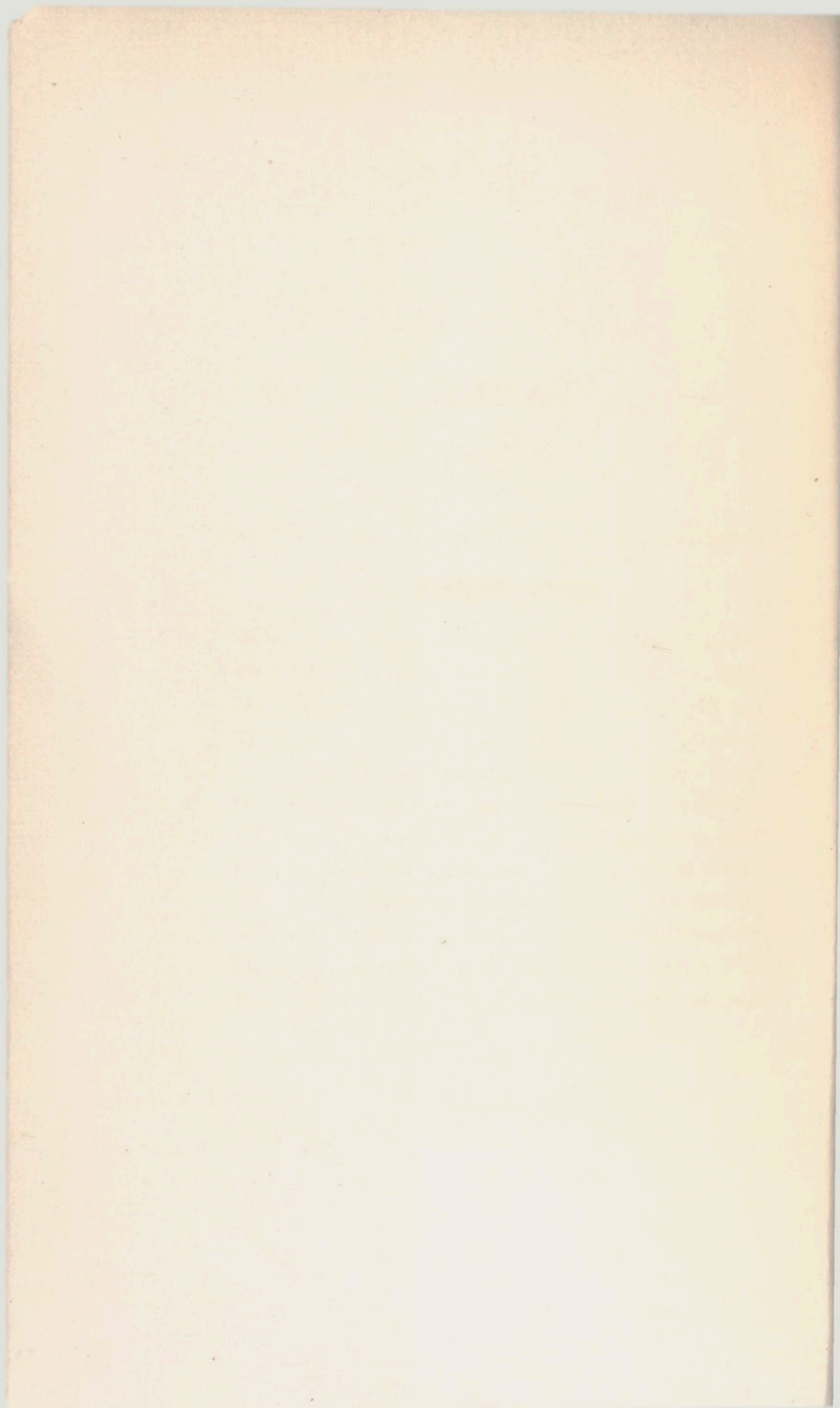
En vain tu veux que je souffre
Dans les mondes superflus.
Dieu, des secrets de ton gouffre
J'approche de plus en plus.

Le silence est dans ma bouche ;
Et le vide est dans mes yeux.
Sans me fondre en Toi, j'y touche.
Loin déjà sont tous les cieux.

O mon idole, ô mystère,
Tu fuis, mais je te poursuis.
Comme entre l'eau dans la terre,
En Toi, malgré Toi, je suis.

Une essence qui repose.
Ni l'air, ni l'eau, ni le feu.
Point d'effet et point de cause,
Solitude. Nuit. Rien. Dieu.



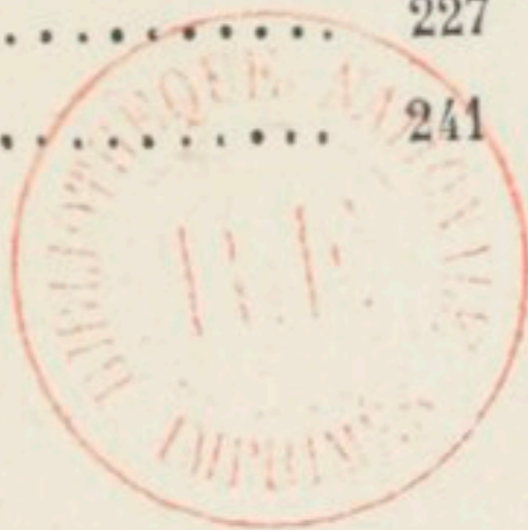


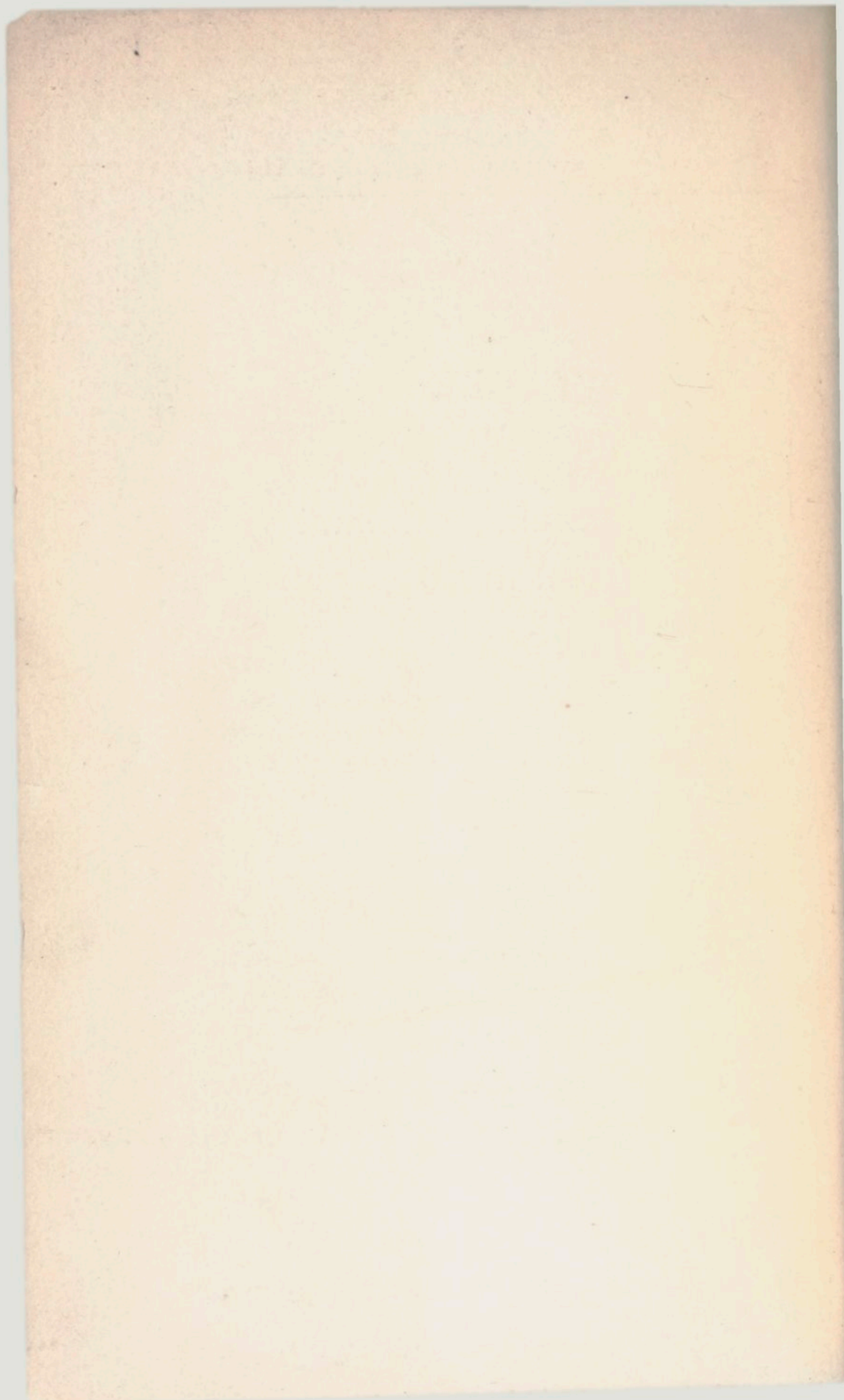
TABLE

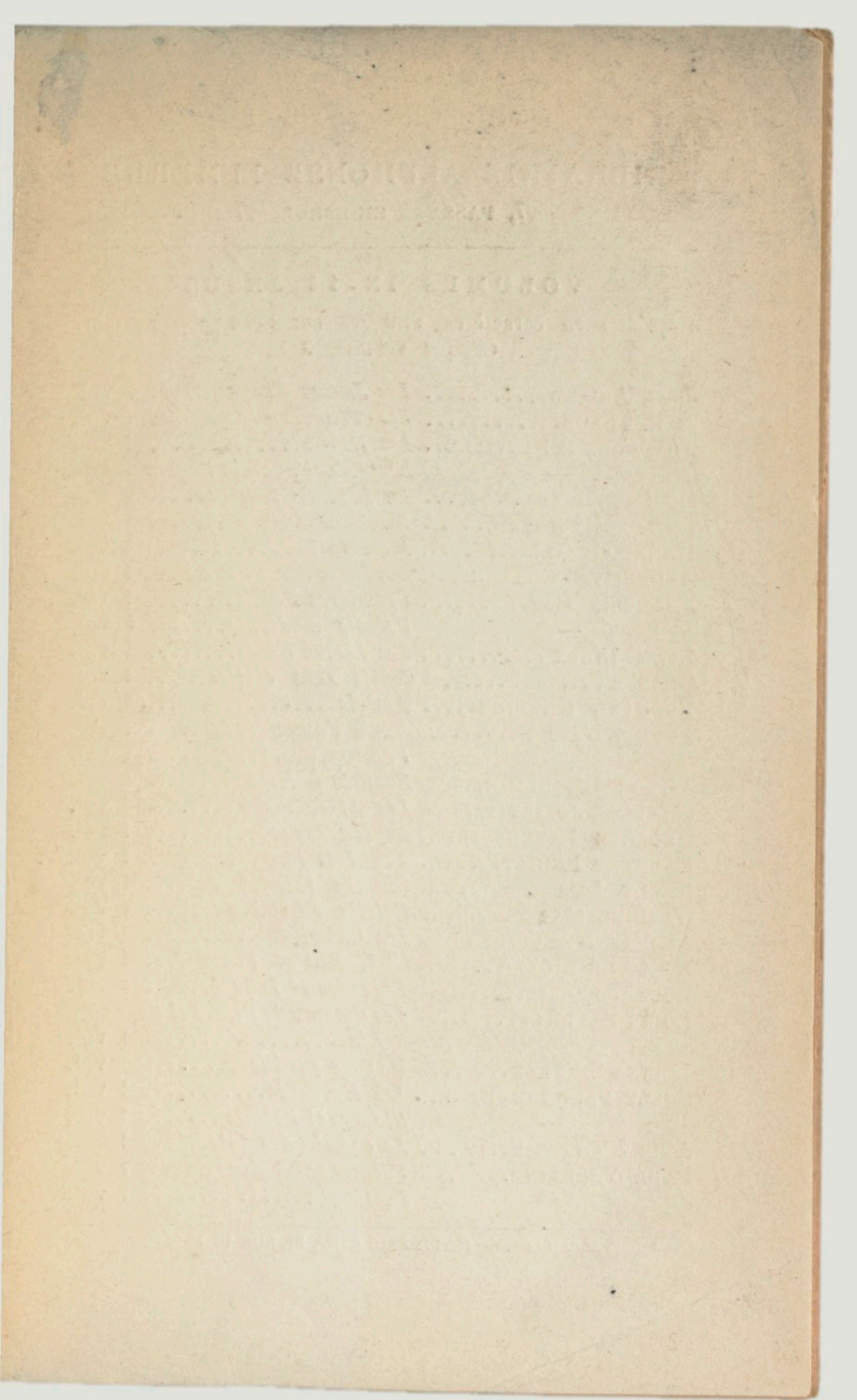
Notice.....	5
-------------	---

NUITS PERSANES

Gul et Bulbul.....	17
Gazals en N.....	37
Les Rhythmes.....	53
Volupté.....	63
La Solitaire.....	73
La vallée de l'union.....	95
Fleurs de Sang.....	117
Fleurs de Vin.....	143
La Mosquée.....	165
Songes d'opium.....	189
L'Etre aimé.....	227
Hors de la vie.....	241







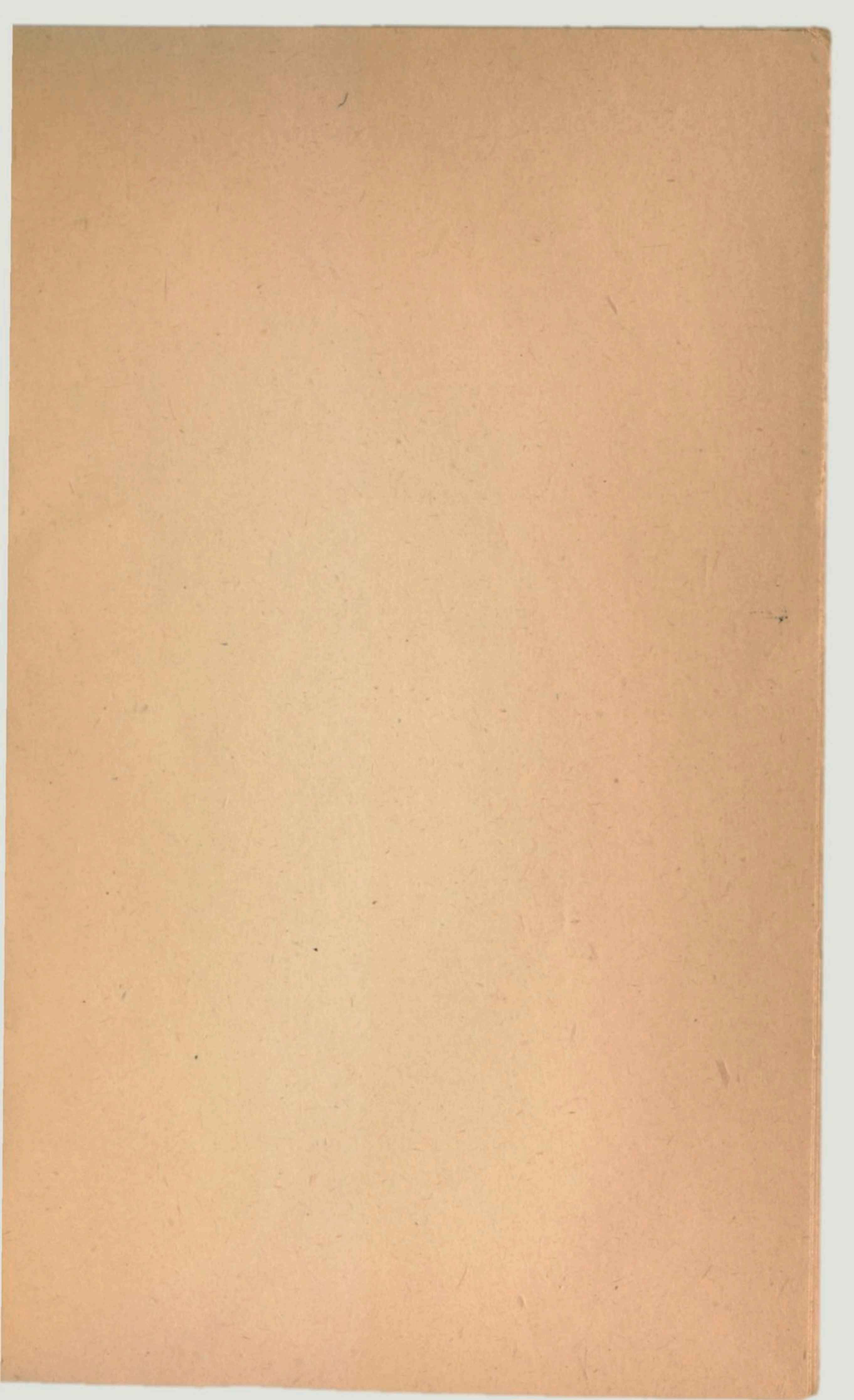
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

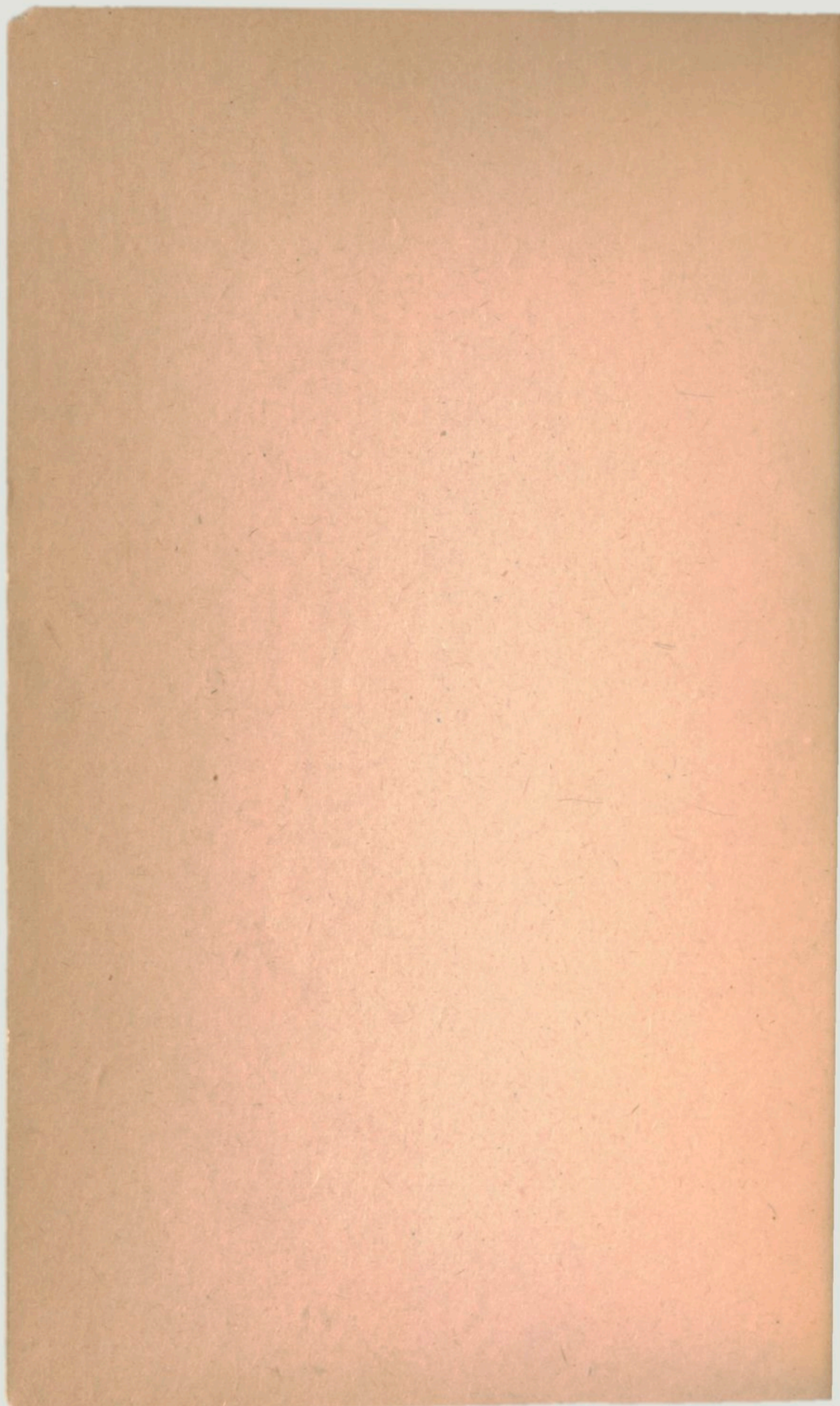
47, PASSAGE CHOISEUL, 47

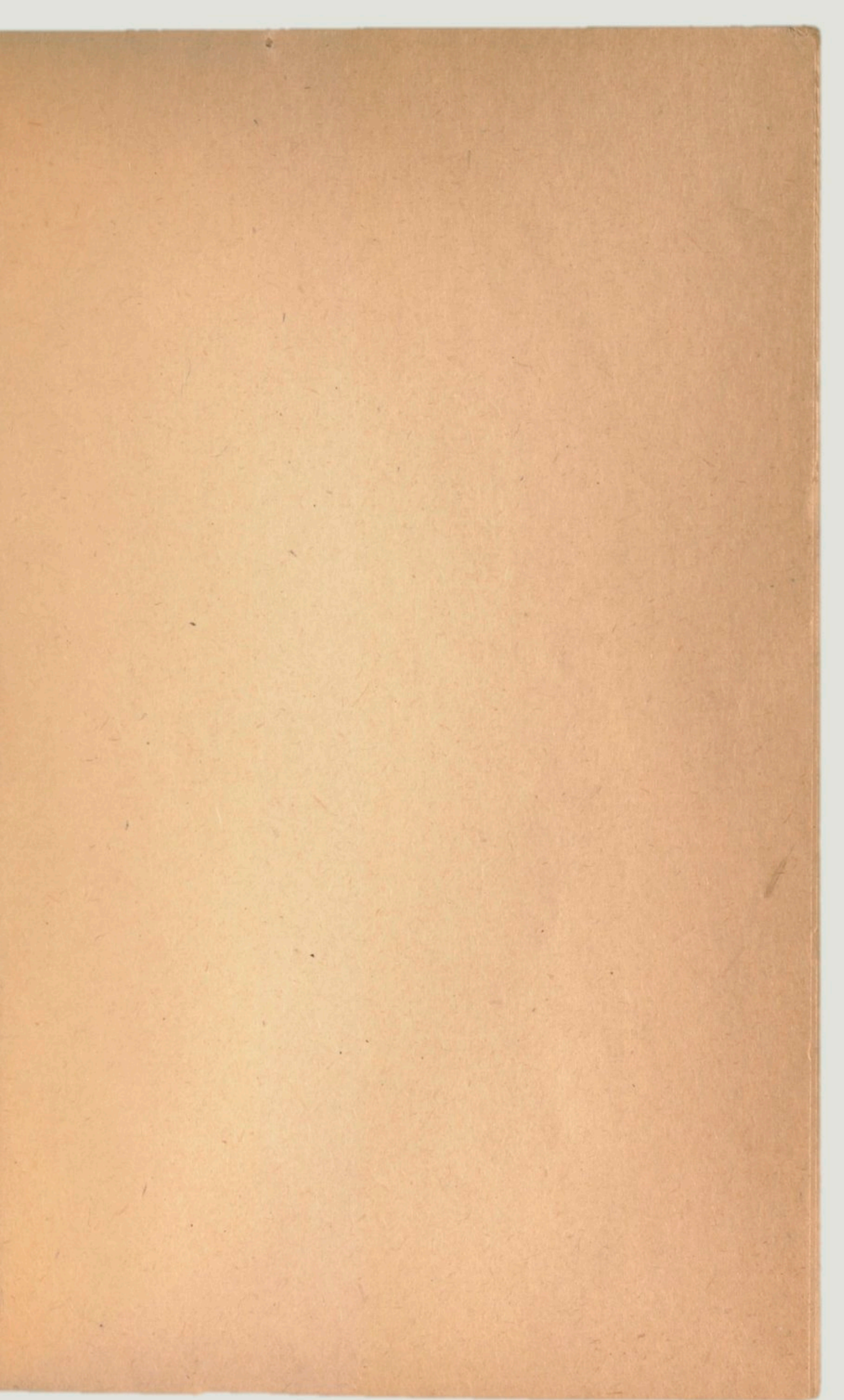
VOLUMES IN-18 JÉSUS

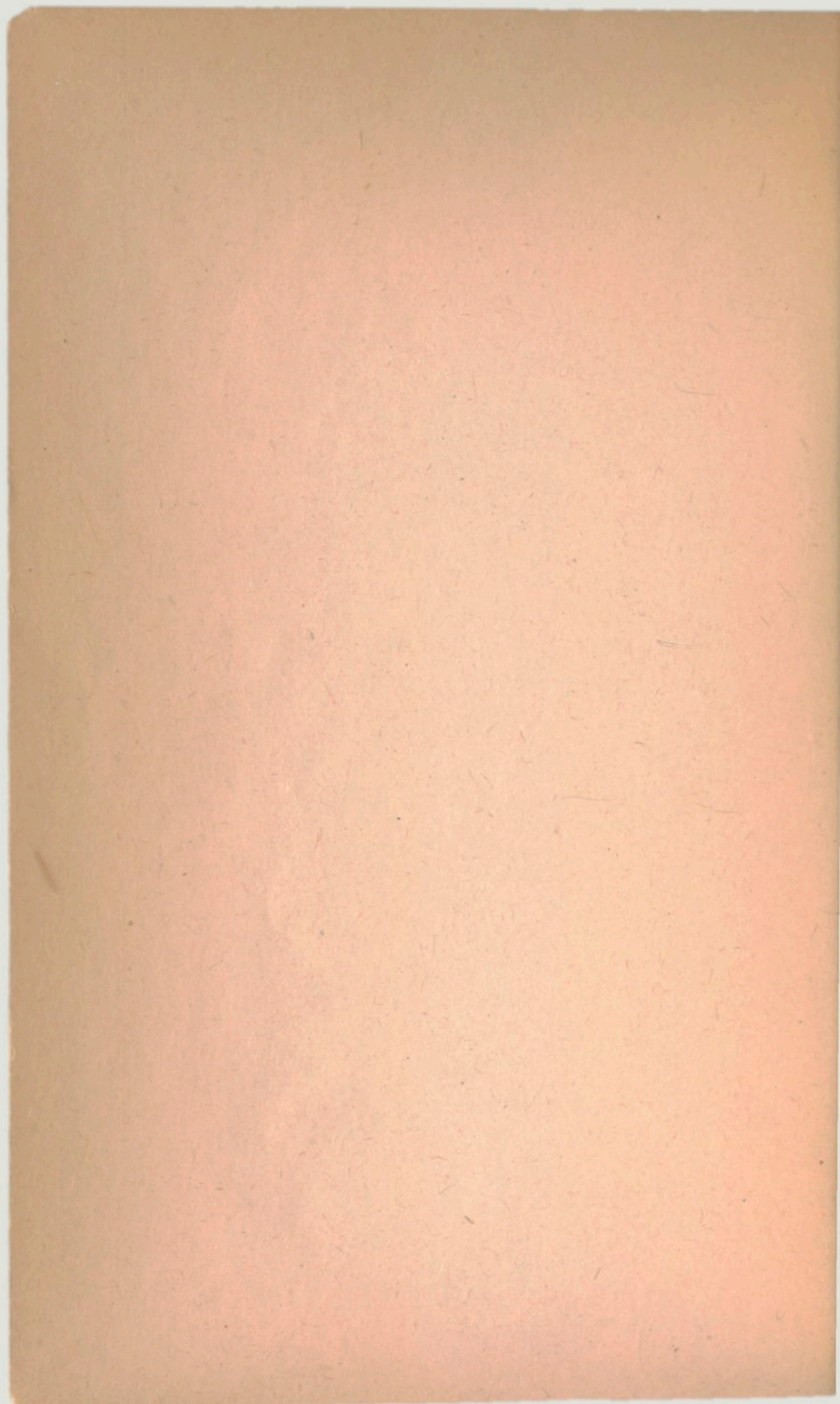
Imprimés en caractères antiques sur beau papier vélin.
Chaque volume, 3 fr.

JEAN AICARD.....	<i>Les Jeunes Croyances...</i>	1 vol.
J.-E. ALAUX.....	<i>Les Tendresses humaines</i>	1 vol.
THÉODORE DE BANVILLE..	<i>Les Exilés.....</i>	1 vol.
—	<i>N^les Odes Funambulesques</i>	1 vol.
ROBINOT-BERTRAND.....	<i>La Légende rustique.....</i>	1 vol.
PHILOXÈNE BOYER.....	<i>Les Deux Saisons.....</i>	1 vol.
HENRI CAZALIS.....	<i>Melancolia.....</i>	1 vol.
ALEXIS DE CHABRE.....	<i>Boutades sur l'amour...</i>	1 vol.
FRANCOIS COPPÉE.....	<i>Premières Poésies.....</i>	1 vol.
—	<i>Poèmes modernes.....</i>	1 vol.
LÉON DIERX.....	<i>Les Lèvres closes.....</i>	1 vol.
GLASER.....	<i>Nuits sans étoiles.....</i>	1 vol.
ÉDOUARD GRENIER.....	<i>Amicis.....</i>	1 vol.
LOUISE D'ISOLE.....	<i>Après l'amour.....</i>	1 vol.
—	<i>Passion.....</i>	1 vol.
WINOC JACQUEMIN.....	<i>Sonnets à Ninon.....</i>	1 vol.
CHARLES JOLIET.....	<i>Les Athéniennes.....</i>	1 vol.
GEORGES LAFENESTRE..	<i>Espérances.....</i>	1 vol.
LAURENT PICHAT.....	<i>Avant le jour.....</i>	1 vol.
NELLY LIEUTIER.....	<i>Chemin faisant.....</i>	1 vol.
GABRIEL MARC.....	<i>Soleils d'Octobre.....</i>	1 vol.
ALBERT MÉRAT.....	<i>Les Chimères.....</i>	1 vol.
L.-X. DE RICARD.....	<i>Ciel, Rue et Foyer.....</i>	1 vol.
ROCARESCO.....	<i>Légendes et Doïnes.....</i>	1 vol.
LOUIS SALLES.....	<i>Les amours de Pierre et de Léa.....</i>	1 vol.
LOUISA SIEFERT.....	<i>Rayons perdus.....</i>	1 vol.
SULLY PRUDHOMME.....	<i>Les Épreuves.....</i>	1 vol.
—	<i>Stances et Poèmes.....</i>	1 vol.
ANDRÉ THEURIET.....	<i>Le chemin des bois.....</i>	1 vol.
PAUL VERLAINE.....	<i>Poèmes saturniens.....</i>	1 vol.
***	<i>Posthuma.....</i>	1 vol.

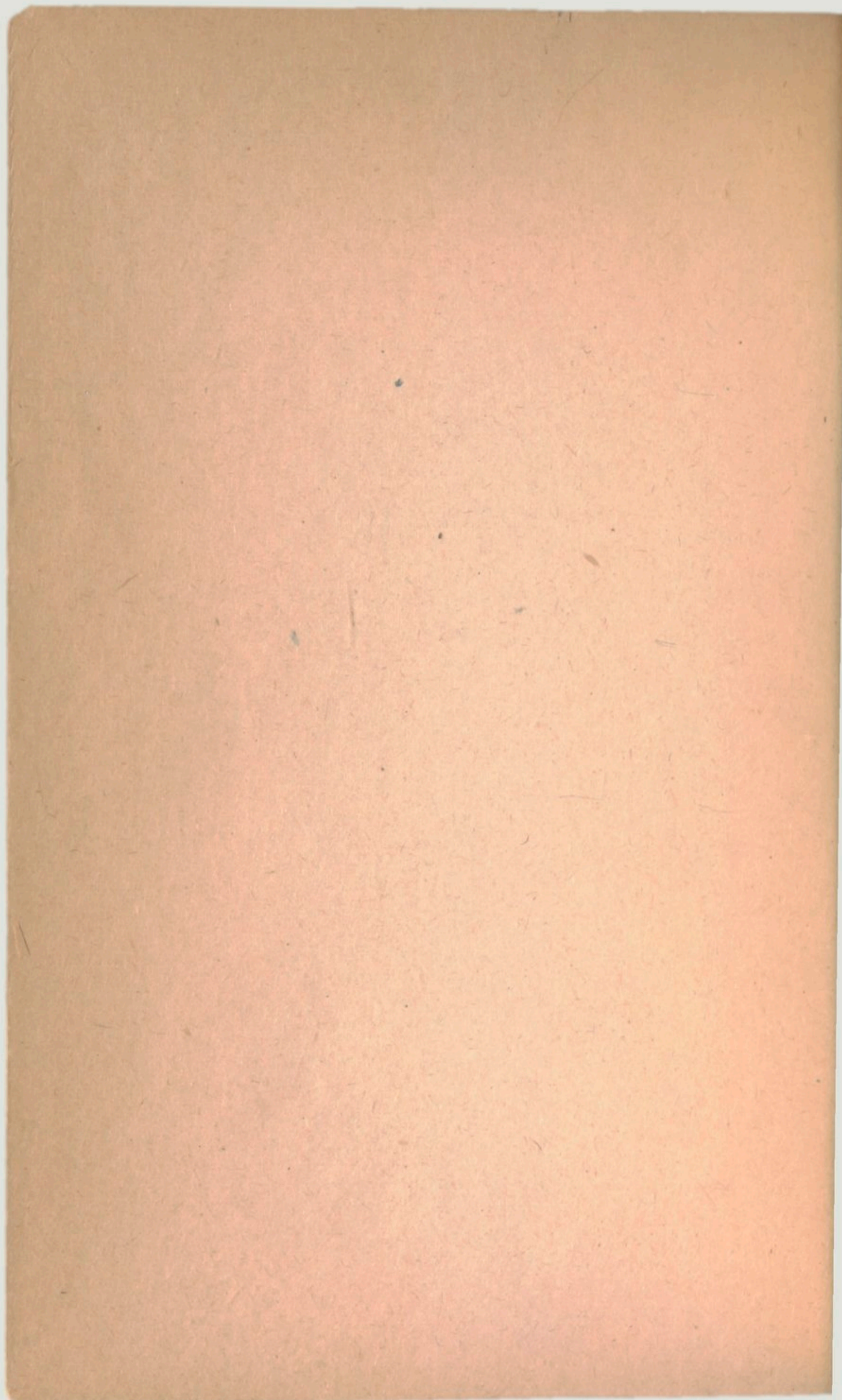




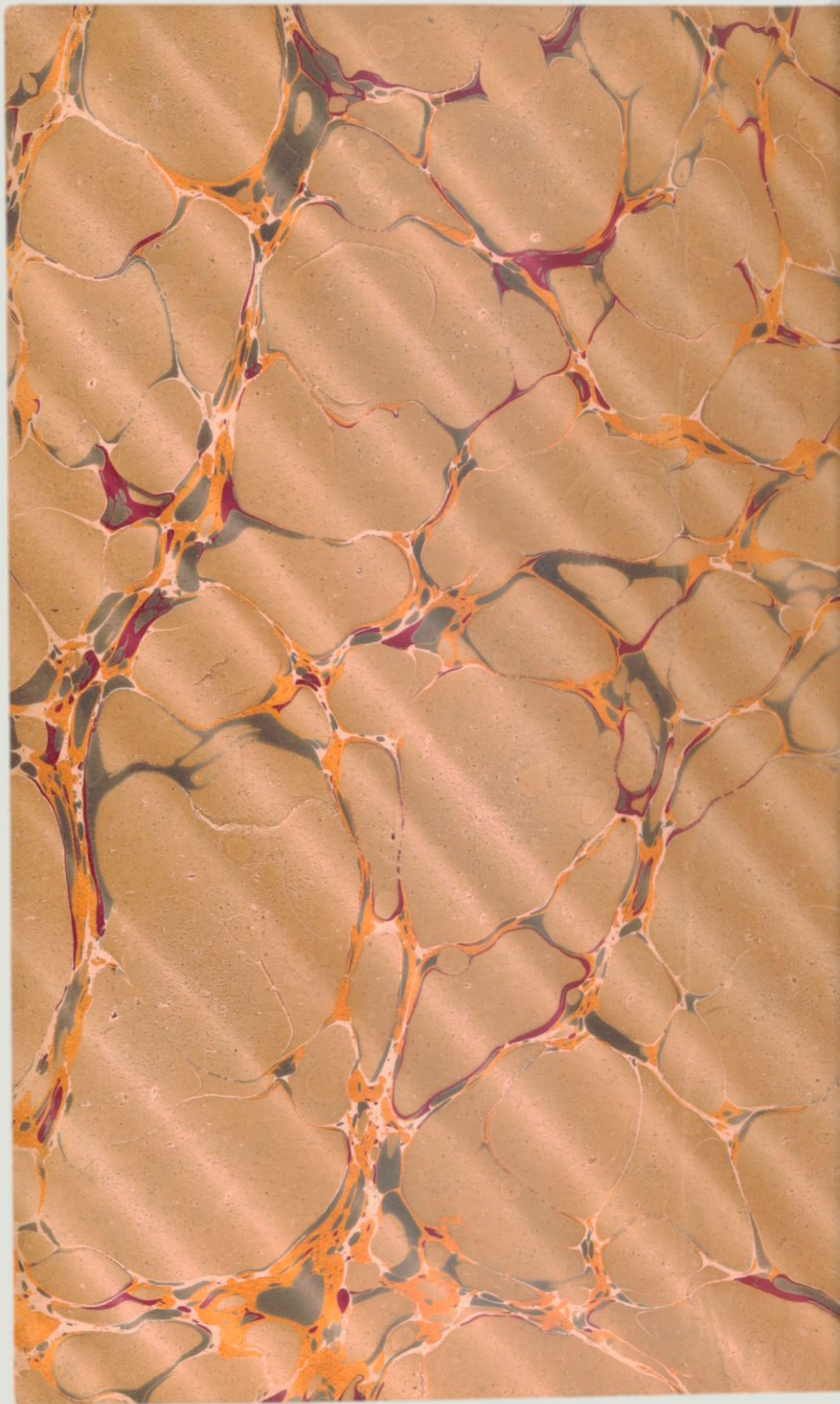


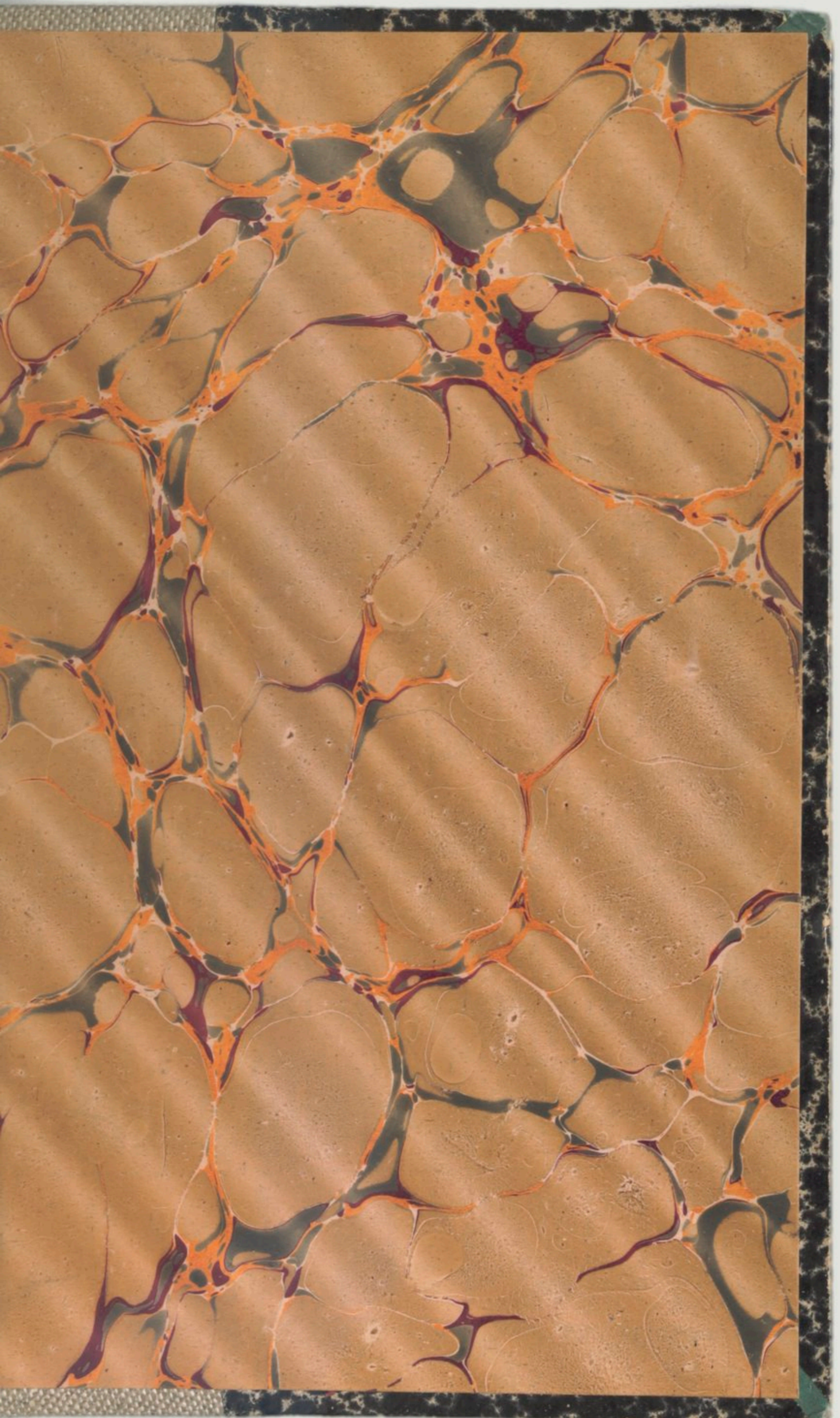












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01453289 1